

63e année, No 34

Montréal, 5 janvier 1952

DANS CE NUMERO :

- ALBERT DUQUESNE
par CHERUBINA SCARPALEGGIA
- GEORGE VI AU TRAVAIL
- LE PREMIER VOYAGE
DANS LES AIRS par REMY LAURENT
- ALLO ! ICI L'AMOUR,
Roman par JEAN MIROIR

Per
S-400
in 2

A-C

e Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents



Toujours



appréciés

de tous...



le Sherry

et le Porto

canadiens

HERMIT



Les vins Bright

— DEPUIS 1874



Photo C.P.R.

1951

1951 — La guerre en Corée, bruits d'une paix qu'on espère toujours ; Troubles d'Iran ; Manifestations égyptiennes ; Etats-Unis d'Europe ; Le monde lutte pour la paix.

1951 — Belle année pour le Canada.

Nous avons manifesté notre fidélité aux traditions en recevant nos princes. Nous avons marqué notre foi dans l'avenir en entreprenant et en bâtissant sans cesse.

1951 — Le Samedi prend un essor nouveau grâce à la faveur du public.

1952

La direction et le personnel du Samedi remercient ses lecteurs et lectrices, ses annonceurs et dépositaires de la confiance qu'ils ont bien voulu leur témoigner et qu'ils se sont efforcés de ne pas décevoir.

Ils sont heureux d'exprimer à tous, leurs vœux les meilleurs pour que 1952 soit une année de JOIE et de PROSPERITE dans LA PAIX du monde.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637-K

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Chef du tirage **ODILON RIENDEAU**
Chronique sportive — **OSCAR MAJOR**

ABONNEMENTS

	Canada		Etats-Unis
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Albert Duquesne et son épouse, plus connue du public sous le nom de Marthe Thierry, s'abandonnent aux agréments de la vie de famille dans leur intérieur confortable.

ALBERT DUQUESNE - par Cherubina Scarpaleggia

UNE JOURNÉE DE PLUIE. Des nuages qui crèvent de cafard. Des feuilles d'arbres qui jaunissent maladivement. Psychologiquement, c'est lugubre. L'esprit cherche une occasion de réconfort. Et justement la chance nous favorise puisque c'est pour aujourd'hui, cet interview d'Albert Duquesne. Ça tombe bien car converser avec monsieur Duquesne c'est retrouver le sens de la solidité et de la sérénité. Est-ce l'effet de cette voix précise et grave, ce reflet gris des yeux joyeux, cette allure virile, toujours est-il que passer une demi-heure avec le grand comédien est la chose la plus sympathique du monde. Monsieur Duquesne a une façon toute personnelle de parler de ses souvenirs, de ses amis, de ses programmes et aussi de sa propriété du lac Beccsie. Une manière pleine de cordialité, de bonne humeur, de franchise. Lorsqu'il évoque une émission, une pièce de théâtre, il a l'air de palper une étoffe. Et il est connaisseur !

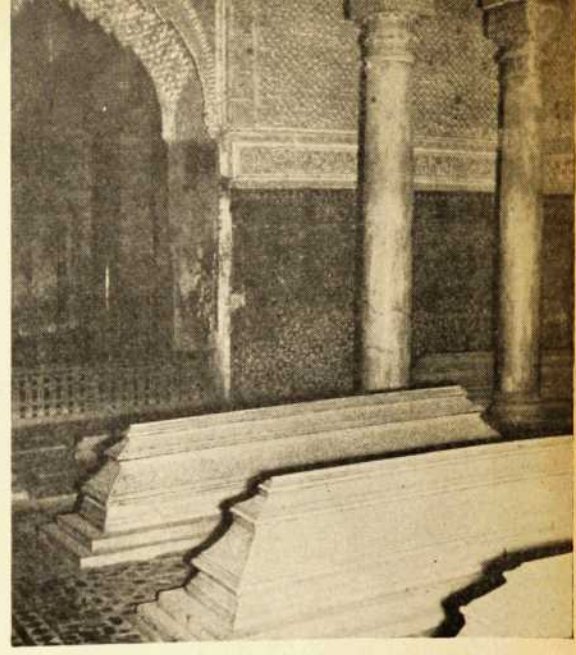
Songeons qu'il fait du théâtre depuis un quart de siècle et que depuis un temps égal il est un des comédiens les plus populaires du pays. On aura beau organiser des courses de disques-jockeys et des concours de donjuanisme, Albert Duquesne reste aujourd'hui le seul comédien dont la popularité soit généralisée autant que la radio. Il est populaire auprès des enfants en tant qu'Ivan l'Intrépide, auprès des hommes en tant que reporter d'actualités, auprès des dames par sa voix magnifique et la souplesse de son talent dramatique, en un mot auprès de tout Canadien possédant une radio et deux oreilles.

Les programmes radiophoniques auxquels participe monsieur Duquesne sont actuellement innombrables. La maison Molson, pour ne nommer que celle-là, s'en est fait un reporter attiré. Un peu comme un ambassadeur de publicité. Ainsi nous est-il donné de l'entendre aux nouvelles journalières et toujours au Théâtre Lyrique du lundi soir. Dans les romans-fleuves, Albert Duquesne tient plusieurs rôles plus intéressants et plus populaires les uns que les autres. Ainsi il est Alexis dans « Un homme et son péché », Robert de Grandmaison dans « Maman Jeanne », André Asselin dans « Rue principale », Robert Verdier dans « Francine Louvain ». Tous ces personnages donnent à Albert Duquesne la possibilité d'exprimer de diverses façons les merveilleuses qualités de son talent dramatique mais celui qu'il préfère est le savoureux Alexis.

[Lire la suite page 31]

En bon père de famille, Albert Duquesne s'intéresse aux travaux de sa fille aînée, Monique, peintre et, en dépit de son jeune âge, professeur de dessin au Collège Marie-de-France. Elle explique la pureté de la ligne moderne mais il reste sceptique. Les Duquesne ont deux autres filles, Nicole et Claudine. Photos L. Alain, Le Samedi.





L'AN DERNIER EN FLORIDE . . . CETTE ANNÉE AU MAROC



UNE LÉGENDE abondamment parée des prestiges romantiques de l'héroïsme, de l'aventure et du mystère, les souvenirs glorieux et les promesses de prospérité ne suffiraient peut-être pas à attirer au Maroc le flot des visiteurs que l'on y compte, chaque hiver, plus dense. Il faut y ajouter une nature imposante et noble, des sites d'une incroyable variété, des ensembles urbains d'une authenticité saisissante, et surtout la lumière qui a fasciné tant de peintres et qui est, pour les habitants des pays de brume, un miracle chaque jour renouvelé. Ce soleil, parfois trop ardent, se glisse dans les rues étroites, à l'abri des hautes murailles. Cette incomparable lumière du Maroc, on la retrouve dans ses maisons blanches ou roses, dans la verdure et les fleurs de ses cours intérieures, dans les costumes aux vives couleurs de ses habitants.

La vie intense est une autre de ses caractéristiques. Comme dans la plupart des pays du sud, la plus grande animation règne dans les rues étroites qui, souvent, débouchent sur une place ou un escalier de pierre où s'installent les marchands ambulants, quand ils sont fatigués de suivre les touristes pas à pas, pour leur offrir une foule d'objets hétéroclites où la maroquinerie domine. Et, quand on constate la facilité avec laquelle les jeunes vendeurs calculent en monnaies de tous les pays, on se rappelle tout à coup que jadis, les Arabes inventèrent l'arithmétique.

C'est aussi sur ces escaliers que les disciples du Prophète se recueillent à la voix des muezzins qui,
[Lire la suite page 35]



En haut, de gauche à droite : la place Lyautey, à Casablanca, rappelle le souvenir d'un grand soldat et d'un grand colonisateur. — Un groupe de Musulmanes se rendant à la grande mosquée de Tiznit. — Tombeaux des sultans saadiens, à Marrakech. — Ci-dessus des femmes berbères du Grand Atlas en costumes de fête. — Ci-contre, un hôtel qui possède tout le confort moderne, l'Hôtel Marhaba, à Safi.

COMMENT TRAVAILLENT LES GRANDS DE CE MONDE

GEORGE VI

AU TRAVAIL ET DANS L'INTIMITÉ

"Nous l'aimons tel qu'il est, parce qu'il est l'un de nous, parce qu'il incarne les vertus, les affections, la simplicité, et même l'humilité de tous ses sujets."

C'est ainsi que l'Anglais de la rue s'exprime en parlant de son souverain.

GEORGES VI, Roi de Grande-Bretagne, d'Irlande du Nord et des Dominions, Souverain d'Angleterre, du Canada, d'Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud, Inde, Pakistan et Ceylan, est l'héritier d'une monarchie qui dure depuis onze cents ans.

Et Winston Churchill a pu dire en 1948 : « Lorsque tant de monarchies croulent, la nôtre est plus solidement établie qu'en n'importe quelle époque de notre longue histoire. »

C'est un fait que la famille royale jouit, en Angleterre, d'une immense popularité due, non seulement à l'attachement traditionnel de l'Anglais à la Couronne, mais aussi à la personne des souverains. Georges VI est un roi qui justifie la devise de Thiers : « Le Roi règne, mais ne gouverne pas ».

Son respect total de la constitution, le dévouement de sa personne, et de son rôle à son pays, la vie exemplaire qu'il mène et fait mener à toute sa famille autour de lui, en ont fait un des monarques les plus aimés de l'histoire. Un écrivain anglais a dit de lui : « Nous l'aimons tel qu'il est, parce qu'il est l'un de nous. Sa personne incarne les vertus, les affections, la simplicité, oui, la simplicité et même l'humilité de tous ses sujets ordinaires. »

C'est en peu de mots définir la conception de Georges VI concernant sa fonction royale. Il l'a déclaré lui-même à maintes reprises : « Nous ne sommes pas une famille, nous sommes une firme. »

Et cette théorie, toute la maison royale l'applique. Chaque membre de la famille doit remplir sa tâche, exercer sa fonction et remplir ses devoirs de telle sorte qu'il soit un exemple pour toutes les familles de l'empire.

Au plus fort des bombardements sur Londres, le Roi a formellement refusé de quitter la Capitale et le Palais de Buckingham. Et lorsqu'une aile du château fut démolie au cours d'un raid de la Luftwaffe, le roi et la reine furent parmi les premiers sauveteurs accourus sur les lieux de la catastrophe.

Ce souverain, l'un des plus riches du monde, a un traitement de plus de 1 million de dollars par an, qu'on appelle sa liste civile. Il possède une grosse fortune personnelle et jouit en outre d'un confort et d'un luxe en rapport avec la fonction royale. Les merveilleux diamants de la couronne, les tableaux de maîtres, les tapisseries, la vaiselle d'or du palais et son mobilier représentent une fortune d'une dizaine de milliards au moins, mais n'appartiennent pas au roi Georges VI. Toutes ces richesses sont la propriété de la Couronne et sont à la disposition du souverain, non de l'homme.

Malgré sa liste civile de 1 million sur lesquels il ne paie pas d'impôts, le roi n'arriverait pas à boucler son budget s'il ne disposait pas d'un revenu personnel. L'entretien du Palais de Buckingham lui coûte en effet 36,000 dollars, Windsor 12,000 dollars, Sandringham 12,000 dollars, Balmoral 6,000 dollars, les jardins et leur personnel 30,000 dollars, l'électricité, le téléphone, les journaux, les écuries et les voitures, environ 60,000 dollars.

Dans ce cadre grandiose, en dehors des réceptions, des audiences, des représentations officielles, la seule ambition de Georges VI est de vivre comme un bourgeois, comme un de ces bourgeois de la traditionnelle Angleterre dont il s'applique à incarner le modèle.

C'est ainsi qu'à l'heure du thé, quels que soient ses occupations ou ses soucis, le roi n'a jamais accepté de supprimer le five o'clock de son programme. De même qu'il appelle la Reine par son prénom, il tient à ce que ses enfants l'appellent « papa » et non « Sir » comme l'exigerait le protocole.

Ceux qui ont vécu les bombardements de 1940 et dirigé le peuple anglais vers la victoire se retrouvent réunis aux heures de la victoire en 1945. Le Roi, dont le visage a beaucoup vieilli depuis, est entouré de Churchill, Winnie pour les intimes, et des trois chefs du grand état-major : Sir Charles Portal, pour la R.A.F., Sir Alan Brooke, commandant des armées de terre et l'Amiral Sir Andrew Cunningham.



Aux heures sombres comme aux heures de la victoire, c'est de ce poste d'émission que le Roi Georges VI s'adresse au monde. C'est avec émotion que, tous les ans, au matin de Noël, nous l'entendons souhaiter à ses sujets ses vœux et ceux de la famille royale. Ce message affectueux a pris cette année, après le voyage de la princesse Elizabeth, un sens nouveau. On a l'impression de se mieux connaître. Photo Canada Wide.

Avant qu'il ne soit malade, tous les matins à 7 h. 30, le valet de chambre Crisp, pénétrait dans la chambre du souverain, ouvrant les rideaux et servait à son maître une tasse de thé. Le Roi choisit les vêtements et Crisp les prépare sur le dos d'une chaise. Puis, selon un rite que la maladie est venue interrompre, à 8 heures, suivant une coutume datant de la Reine Victoria, un Ecossais fait son entrée, va s'installer près de la fenêtre et joue de la cornemuse tout le temps que le souverain prend son petit déjeuner : thé, porridge, toasts, et marmelade d'orange.

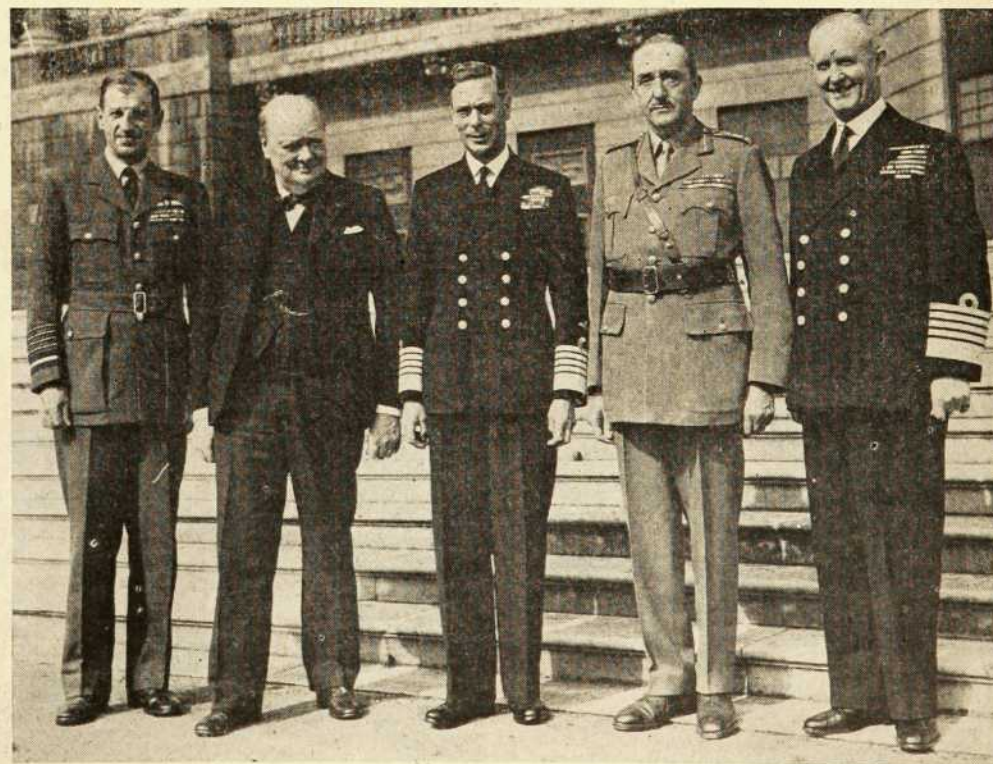
Les appartements du roi sont situés au 2^e étage de Buckingham Palace dans une partie entièrement isolée des pièces officielles.

Le Roi revêt la tenue exigée par le protocole, tenue dont il changera parfois trois ou quatre fois dans la journée. En compagnie de son secrétaire particulier, il parcourt les journaux, les coupures de presse, les messages de l'empire, et son secrétaire lui brosse un tableau d'ensemble de la situation internationale et des affaires de l'empire.

Il prend connaissance de son courrier volumineux qu'une vingtaine de secrétaires ont déjà ouvert et classé. Tout le monde écrit au roi, pour lui demander une faveur, pour annoncer une naissance, pour demander de l'argent, pour avoir sa signature, pour être autorisé à mettre sur sa boutique « fournisseur du Roi d'Angleterre », pour proposer une invention, ou même pour critiquer son gouvernement, ou le menacer. Georges VI prend connaissance de tout, accorde ou refuse, et transmet au service intéressé.

A 11 h. le Roi gagne son bureau particulier situé au premier étage, et les audiences commencent suivant un rite imposé par le protocole rigide de Buckingham Palace. Les ministres du Cabinet, les Ambassadeurs étrangers et les personnalités officielles sont introduites et présentées à Sa Majesté par le Secrétaire du souverain. En même temps on lui remet une note exposant la qualité, les grades et les titres du visiteur, l'objet de l'audience.

[Lire la suite page 35]



LE PREMIER VOYAGE DANS LES AIRS

par REMY LAURENT



Le premier voyage en ballon date de 1783, alors que le marquis d'Arlandes et le physicien Pilâtre parvinrent à couvrir trente milles.

VOULOIR imiter les oiseaux est un rêve qui a longtemps hanté l'être humain. On chercha longtemps comment on pourrait être plus léger que l'air. La légende mythologique qui nous dépeint Icare cherchant à s'envoler et victime de son orgueilleuse tentative n'en est-elle pas une preuve? Mais il nous faudra attendre la fin du XVIII^{ème} siècle pour voir des hommes s'élever réellement dans le ciel.

Le principe de la première montgolfière, que nous devons aux frères Montgolfier, consistait à chauffer l'air d'un ballon au moyen d'un feu. Le ballon devenait ainsi plus léger et s'envolait pour le plus grand étonnement de tous. La première ascension eut lieu en 1783 avec un ballon de 36 pieds de diamètre et qui s'éleva à 1000 pieds.

Tout Paris fut, dès lors, passionné par la magnifique invention dont l'évolution fut troublée par la Révolution. Quoi qu'il en soit, le principe de l'air chaud ne pouvait assurer que des envolées de courte durée. Il fallut attendre que l'on pense au gaz d'éclairage, puis à

l'hydrogène et enfin à l'hélium qui, quoique coûtant fort cher, a l'avantage de n'être ni dangereux, ni inflammable.

Au siège de Paris, en 1870, les assiégés attendaient avec anxiété un vent favorable pour aller chercher ou recevoir des nouvelles. Le ballon libre ne peut, en effet, que suivre les fantaisies du vent. On l'allège en lâchant du lest (généralement des sacs de sable), et on l'alourdit en le dégonflant.

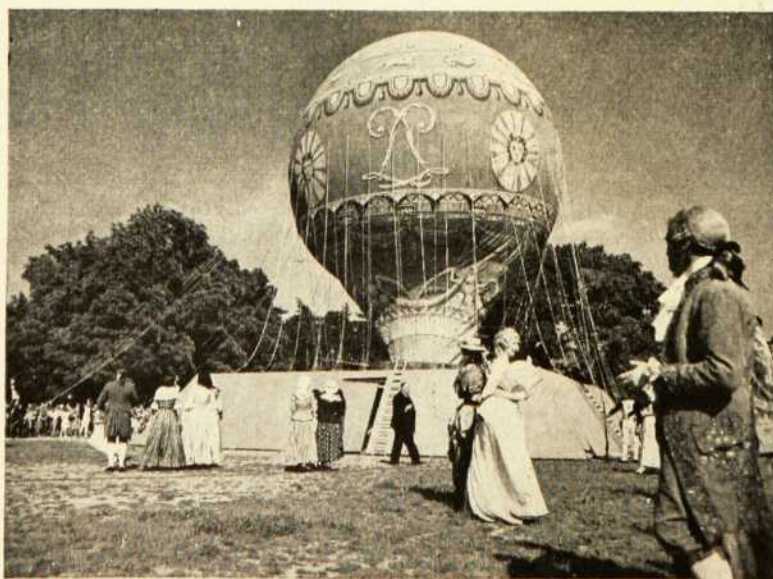
Au cours de la guerre de 1914, les Allemands mirent au point des dirigeables, ballons munis d'un moteur qui permettait de les propulser dans une direction définie. Les Taubes et les Zeppelins allèrent même bombarder Paris et Londres. Les dirigeables sont construits avec une carcasse rigide, tandis que les saucisses, ballons captifs d'observation, étaient semi-rigides.

En 1952 où nous pouvons prendre l'avion comme on fait d'un autobus, les exploits de ces premiers « hommes-volants » nous semblent bien éloignés. On ne lâche plus guère que des ballons pour les sportifs qui cherchent à retrouver les joies de nos courageux ancêtres, mais on lâche aussi tous les jours des ballons d'observation qui s'élèvent jusque dans la stratosphère, parfois à quelque 30 milles, et qui sont munis de divers appareils enregistreurs. C'est grâce à ces ballons-sondes que nous connaissons aujourd'hui et que nous connaissons mieux encore demain la composition du gaz qui entoure notre planète. C'est grâce à eux aussi que la météorologie peut nous renseigner sur le temps probable.

Le premier voyage dans les airs date aussi de 1783, le jour où le marquis d'Arlandes et le physicien Pilâtre de Rozier, bravant les défenses du roi Louis XVI, parvinrent à couvrir 30 milles.

Aujourd'hui où le gaz a été remplacé par le brassage de l'hélice ou même par un réacteur, aujourd'hui où nous ne comptons plus les distances mais les heures de vol nécessaires pour aller d'un point du globe à l'autre, avec des appareils en constant perfectionnement, qu'il nous soit permis de saluer la mémoire de ceux qui ont connu les premiers, les joies de l'homme dominant sa planète.

Au cours des fêtes fastueuses qui ont marqué son bimillénaire, en 1951, Paris a reconstitué les premiers lâchers de ballons ou montgolfières. On voit, par nos photos, que rien n'a été négligé pour faire revivre l'ambiance de ce moment historique. Les détails de costumes et la facture de l'appareil ont été scrupuleusement reproduits. On constate ainsi le souci d'ornementation que l'on avait à cette époque et qui diffère tant de la seule recherche de l'indispensable que nous connaissons depuis l'instauration du machinisme, dans l'ère moderne. Photos S.F.T.



JEAN MARAIS, FRERE DE DON JUAN

YVES ALLÈGRETT tourne un nouveau film, *Nez de Cuir*, d'après le célèbre roman de La Varende.

Cette oeuvre dont le héros est incarné par Jean Marais était depuis longtemps attendue. Déjà, avant la guerre, M. de La Varende en avait vendu les droits (30,000 francs) au metteur en scène Autant-Lara, auteur du *Mariage de Chiffon* et du *Diable au corps*, qui devait renoncer d'ailleurs à tourner lui-même ce film.

Si les aspects extérieurs sont spécialement photogéniques, le drame évoqué est tout intérieur. En effet, si Tainchebraye, *Nez de Cuir* — gentilhomme défiguré au cours de la « Campagne de France » sous Napoléon, seigneur de belle race, cavalier de grande allure — est atteint d'une blessure physique, la blessure morale chez lui est au moins aussi profonde et intense... Aussi est-ce dans la conquête des coeurs féminins que Tainchebraye cherche à s'affirmer, à se surpasser et à saisir un idéal qui lui échappe. En cela, il est frère de Don Juan.

Voué décidément depuis *La Belle et la Bête*, à porter le masque, Jean Marais n'aura pas de peine à évoquer la prestance et la force physique de *Nez de Cuir*. Il lui faudra encore exprimer toute la passion et la complexité du personnage.

Après un sérieux entraînement, il est devenu peu à peu homme de cheval sous les conseils judicieux de M. Nadal, et les curieux ont pu l'apercevoir chevauchant un quelconque petit cousin du célèbre « Agramant », tournant dans un manège ou trottant dans une allée du Bois de Boulogne, à Paris.

Pour retrouver l'âme de *Nez de Cuir* il faut aller vers ces terres que le héros aime tant et où il sut tant aimer.

M. Guy de la Varende, le célèbre romancier d'une société française que l'on ne soupçonnait pas, ces dignes représentants de la chouannerie de Vendée et de Normandie. Aristocrates campagnards attachés à leurs traditions et qui, puisqu'ils ne peuvent plus, comme autrefois, se dépenser au service de la patrie ou à la guerre, sont soucieux de manifester leur indépendance par quelque excentricité. M. de la Varende en compte beaucoup parmi ses ancêtres et ses amis. Pour les peindre il n'a qu'à regarder autour de lui ou fouiller dans les papiers de famille. On le voit ici dans sa propriété de famille, charmante gentilhommière très typique de la Basse-Normandie.



Jean Marais, pour satisfaire aux exigences de nombreux rôles, a dû devenir homme de cheval sous les conseils du maître Nadal. Il s'est pris à son jeu et les curieux peuvent le voir galoper dans les allées du Bois de Boulogne. Il a une bonne assiette et sa traditionnelle élégance ne manque pas d'attirer les admiratrices.

Vers ce pays d'Ouche, vallonné et boisé et si verdoyant, surtout après une saison aussi « favorisée » par la pluie... Il y a dans l'atmosphère une quiétude, une joie de vivre difficile à exprimer avec des mots et peut-être unique.

Dans ce bois, Tainchebraye a-t-il chassé à courre ou brusquement galopé pour tenter d'échapper à lui-même?... Et dans ce château n'a-t-il pas, un beau soir, rencontré quelque dame ?

[Lire la suite page 35]

LA VIE DE JEAN MARAIS

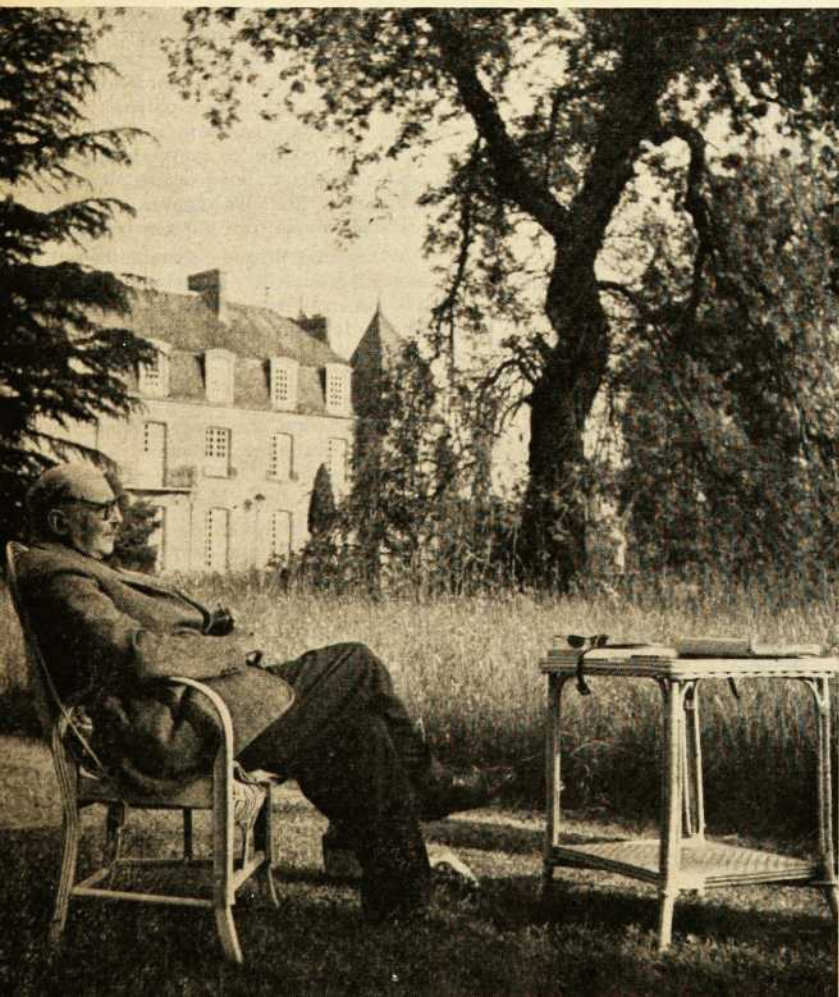
Jean Marais est né à Cherbourg. Il faisait encore ses études qu'il rêvait déjà de théâtre. Renvoyé de collège en collège, apprenti photographe dans un modeste atelier de la banlieue de Paris, Jean Marais finit par obtenir de ses parents, hostiles à une carrière d'acteur, de pouvoir travailler au cours de Charles Dullin. Il fit un peu de figuration à la scène, au studio. La rencontre de Jean Cocteau devait décider de sa carrière. Appelé à remplacer Jean-Pierre Aumont dans les Chevaliers de la Table Ronde, le jeune comédien y montra des dons très sûrs. Il allait dès lors devenir le fidèle interprète de l'auteur d'*Orphée*, tout d'abord au théâtre, puis au cinéma.

Après la Libération, Jean Marais s'engage dans la 2e Division Blindée et fait toute la campagne d'Alsace d'où il rapporte la Croix de Guerre. Démobilisé en 1945, il reprend sa carrière artistique et la poursuit avec un succès toujours grandissant.

Ses principales interprétations à la scène sont : Les Chevaliers de la Table Ronde, les Parents terribles, l'Aigle à deux têtes, Chéri. Ses films : le Pavillon brûle, le Lit à colonnes, Carmen, l'Eternel retour, Voyage sans espoir, la Belle et la Bête, Ruy-Blas, l'Aigle à deux têtes, les Chouans, Aux Yeux du souvenir, les Parents terribles, le Secret de Mayerling, Orphée, le Château de verre, les Miracles n'ont lieu qu'une fois.

Ce que Jean Marais apporte à l'écran, ce n'est pas seulement un talent qui n'a cessé de se préciser, c'est d'abord une présence. Il a ainsi créé à son image un personnage qui est tour à tour Oedipe, Perceval, Tristan, Ruy Blas, Chéri, Orphée... Au studio, entre les prises de vues, sous le masque d'indifférence ou d'ennui qui n'est peut-être qu'une manière de s'isoler, on découvre parfois chez celui que tout le monde appelle Jeannot une insouciance d'enfant. Jamais Jean Marais ne semble se préoccuper de son rôle.

Il y a en lui l'étoffe d'un très grand acteur. A première vue, il semble se laisser porter par un prestige peut-être trop vite acquis. Mais certaines scènes des Parents terribles ou du Château de verre révèlent chez lui la possibilité d'un art très différent de celui que nous lui connaissons, d'un art pourtant fait de ce dédain, et de cette tendresse, dont il sait user tour à tour avec tant de charme, mais qui peut révéler demain une singulière autorité.



Roman d'amour

Allo ! Ici l'amour...

par Jean MIROIR

CHAPITRE PREMIER

"MAIS elle est diabolique, alors ton invention !
— Pas le moins du monde, mon vieux Régis. Sais-tu que, depuis un an, que je m'occupe de la représentation de cet appareil, j'en ai placé plus de cent ?
— Inouï ! Et... ça marche ? Sincèrement, là, entre copains...

— Tu m'en diras des nouvelles !
La scène avait pour cadre le décor classique de la pièce affectée à la Direction d'une industrie prospère : bureau-ministre et classeurs à rideau en palissandre qu'on devinait massif, tentures havane, confortables fauteuils de cuir fauve reposant sur une épaisse moquette.

Les deux hommes qui venaient d'échanger ce dialogue suivaient avec attention, depuis un long moment déjà, le travail d'un ouvrier en cotte et bourgeron bleu, dont les doigts habiles s'activaient à la pose d'un tableau d'ébonite agrémenté de nombreux disques numérotés. Ils devaient être tous les deux du même âge ; mais, alors que l'un montrait le visage souriant de la jeunesse, l'autre — celui qu'on avait appelé Régis et qui occupait le fauteuil directorial — semblait se vieillir à plaisir. Une barbe châtain, de coupe désuète, venait en effet durcir sa physionomie, tandis que son regard s'abritait derrière des verres fumés cerclés d'écaïlle noire.

Il n'avait pourtant que vingt-six ans, le jeune directeur de l'affaire industrielle dénommé « Papeteries de l'Ile-de-France » et sise à Essonnes, en Seine-et-Oise.

Régis Andaine avait eu un geste d'impatience lorsque, quelques jours plus tôt, son secrétaire particulier lui avait remis une carte ainsi libellée :

« Le Detecta », Société anonyme
au capital de deux millions de francs.

Il se préparait à faire éconduire l'importun quand son regard avait rencontré cette mention, au bas de la carte :

Représentant : Julien Sohier.

Et ce nom, évocateur de vieux souvenirs de lycée, avait modifié sa résolution. Contrairement à son habitude, il avait accueilli celui qui sollicitait une audience, et les deux jeunes gens s'étaient immédiatement reconnus.

Julien Sohier était bien le condisciple des années de rhétorique. La vie avait séparé les camarades, et c'est seulement par de brèves confidences mutuelles que chacun d'eux avait appris la route suivie par l'autre.

Depuis plusieurs années déjà, Régis Andaine avait repris des mains de son père l'importante fabrique de papiers, tandis que Julien Sohier, moins favorisé par la fortune, avait connu maints déboires après son service militaire. Devant l'impossibilité d'utiliser ses diplômes, il s'était résigné, l'an passé, à entrer dans la société qui exploitait le fameux brevet « Detecta ».

Bien entendu, en achevant ses confidences à son ancien ami, Sohier, en bon commerçant, avait proposé de passer à l'essai, aux Papeteries de l'Ile-de-France un de ses appareils, et Régis s'était laissé faire, pour ne pas désobliger un ami de jeunesse.

En quoi consistait-elle au juste, cette invention qu'à l'instant même Régis Andaine venait de qualifier de « diabolique » ?

L'électricien, qui mettait la dernière main à sa besogne, se chargea de l'expliquer.

— Voici, monsieur, dit-il avec cette familiarité dénuée d'impertinence de l'artisan conscient de sa valeur. L'instrument est en ordre de marche ; vous allez pouvoir en faire l'essai. Je peux vous garantir qu'il donnera d'excellents résultats. Un patron doit avoir l'oeil à tout... Je pourrais même dire : l'oreille à tout, vu qu'il s'agit, en somme, d'une table d'écoute. Pas vrai ?

— En tout cas, il va falloir m'en expliquer le fonctionnement.

— Rien de plus simple, monsieur. Vous avez, n'est-ce pas, vingt-trois appareils téléphoniques en service dans votre usine, y compris les bureaux ? Eh bien ! ce tableau placé à portée de votre main — il désignait la plaque d'ébonite — comporte vingt-trois boutons, correspondant chacun au numéro de vos services.

Julien Sohier prit la parole à son tour.

— Si tu désires surprendre les propos qui s'échangent par téléphone, soit de service à service, soit avec l'extérieur...

— Oh ! pour ce qui est de l'extérieur, je suis tranquille. L'usage des lignes est interdit au personnel.

— Taratata ! Et les entorses au règlement, qu'en fais-tu ? Bref, tu n'as qu'à décrocher le récepteur en appuyant sur le bouton du numéro à surveiller... Et le tour est joué.

— Par exemple ! s'exclama le directeur avec un sourire sceptique. Je demande à voir... à entendre, plutôt ! Tiens ! j'appuie sur le bouton 7 : service de la Comptabilité.

Le jeune homme retira ses épaisses lunettes et parut tout de suite rajeuni de plusieurs années. Il était beau garçon, vraiment, avec son front large, son regard in-

telligent qui vous regardait bien en face. Et ses yeux, libérés de leur sombre écran, paraissaient d'un bleu étonnamment lumineux. Il porta l'écouteur à son oreille et attendit. Au bout de quelques secondes, il se tourna vers son ami.

— Perdu ! fit-il, narquois. Je n'ai rien entendu...

Le représentant ne se laissa pas démonter.

— Cela prouve tout simplement, observa-t-il, que la Comptabilité ne se sert pas du téléphone en ce moment. La petite lampe doit s'éclairer derrière le voyant, lorsqu'il y a conversation. Or, rien ne s'est allumé... constate-le par toi-même !

— C'est bon ! Faisons une nouvelle expérience...

Le directeur avait pressé le bouton 19 qui, suivant sa nomenclature, représentait le service de la Manutention. Et cette fois, un petit feu jaune vint éclairer le numéro choisi. Aussitôt, le mâle visage de Régis Andaine s'illumina d'un sourire.

— Dites donc, Garnier ! prononçait une voix d'homme empreinte d'autorité. Vous n'oubliez pas que j'ai quatorze rames d'alfa bouffant à livrer avant ce soir à l'Imprimerie Moderne ? Pas de défaillance, hein ! L'Ile-de-France a promis, et quand elle a promis... Elle y tient, à sa réputation d'exactitude ! Je peux compter sur vous ? All right...

Le sourire s'intensifia sur les lèvres de Régis. Ainsi, cet employé, — un quelconque subalterne dont il ne connaissait point la voix — prenait à coeur les intérêts de la maison... Cette constatation comblait d'aise le chef d'entreprise.

— Magnifique ! s'exclama-t-il, joyeux.

Encouragé par ce premier résultat, il établit le contact avec un nouveau service : Réception de la pâte à papier. Le voyant s'alluma.

— Allô ! disait une voix gouailleuse. C'est moi, Gégène... Hé ! encore quarante minutes à tirer avant la croûte... Et pas mèche d'y couper d'un cran, avec un chef d'atelier comme le nôtre ! Il a l'oeil, ce vieux birbe de Macaire... Ah ! vivement qu'on soye patrons ! Le nôtre, y s'en fait pas une miette ! Je l'ai vu de la fenêtre, ce matin, s'amener dans sa bagnole, un gros cigare au bec ! Le veinard... Moi, les cigares, je n'les dégusterai jamais que par les narines !

— Moins magnifique ! grommela-t-il, le sourcil froncé, en rajustant ses lunettes sur son nez. Mais il n'eut pas le temps de s'appesantir sur son jugement. Quelqu'un cognait à la porte du bureau.

— Entrez ! fit-il.

Une tête aux cheveux grisonnants, légèrement hirsutes, se montra dans l'embrasure.

— Ah ! c'est vous Mougin... Entrez, entrez donc ! Combien de fois faudrait-il vous répéter que vous n'avez pas besoin de frapper avant d'entrer ? Un vieux collaborateur comme vous...

Il se tourna vers Julien Sohier et expliqua :

— M. Mougin est mon secrétaire particulier, après avoir été dix-huit ans celui de mon père. C'est te dire que je n'ai pas de secrets pour lui. Tenez, Mougin, je vais vous en donner une nouvelle preuve. Vous voyez cet appareil ?

Il fit part à son employé de ses connaissances récemment acquises, puis l'invita à tenter lui-même une expérience qui parut émerveiller Mougin.

AVANT LA NUIT

La vieille horloge bat dans la chambre prochaine :

C'est comme un coeur fiévreux qui saute dans le mur . . .

Parfois l'heure, à grand bruit de poulie et de chaîne,

Fait gémir au plafond les solives de chêne ;

Dans les carreaux recule et s'efface l'azur.

Le vent plus frais du soir a poussé la fenêtre

Où l'étoile s'allume au loin dans le ciel vert ;

La désolation de l'Occident pénètre

Dans la maison qui meurt de tristesse ; et peut-être

Son âme va s'enfuir par le battant ouvert :

Sa grande âme innombrable, inquiète ou sereine,

L'âme éparse à jamais sous le toit familial

De ceux qui tour à tour, loin de la foule humaine,

Ont fait un doux refuge à leur joie, à leur peine,

Entre les mêmes murs, près du même foyer ;

L'âme de la maison qui flotte dans l'air sombre,

Qui rit joyeuse aux feux de l'âtre rouge et noir,

Qui danse à l'aube avec les atomes sans nombre,

Qui fait craquer, quand vient la nuit, dans les coins d'ombre,

Les meubles fatigués de silence et de soir . . .

FERNAND GREGH.

— Mais, objecta celui-ci, il ne faut pas que le personnel se doute de quelque chose !

— Oh ! dit l'électricien, non sans quelque fierté, quand j'ai posé les fils dans les services, j'ai eu soin de dire que je venais renforcer les lignes.

— Et nous avons songé à tout, renchérit Julien Sohier. Ce couvercle, que l'on met après usage, dissimule complètement le tableau. Là... Voyez-vous quelque chose, maintenant, monsieur Mougin ?

— Rien du tout... Mes compliments ! Je pose ici deux lettres à signer, monsieur le Directeur.

Le vieux secrétaire sortit discrètement. Bientôt, l'électricien demanda :

— Je peux partir, monsieur ? Vous n'avez plus besoin de moi ? D'ailleurs, si quelque chose venait à se détraquer, un simple coup de téléphone... et j'accours le réparer.

— C'est égal, mon vieux Régis, — reprit Julien Sohier, dès que l'ouvrier se fut retiré, — si je me doutais, en me présentant l'autre matin aux Papeteries de l'Île-de-France, que ce directeur qu'on a l'air de redouter, c'était toi...

— Et moi, si ton nom ne m'avait mis la puce à l'oreille...

— En même temps que l'écouteur !

— ...jamais je n'aurais su ce que c'était qu'un *Detecta*. Même à l'essai... Je ne me laisse jamais importuner par un inconnu... sans quoi, je n'en finisrais pas !

— Tu as tort. Les placiers sont des gens qui gagnent leur vie péniblement ; ils ont grand besoin d'encouragement.

— Peut-être... mais une affaire industrielle n'est pas un bureau de bienfaisance !

— Je te trouve dur, Andaine. Tu n'étais pas comme ça, jadis !

— Que veux-tu ! Quand on est à la tête d'une grosse boîte, il faut être dur... se tenir sans cesse sur ses gardes. Si on se laisse attendrir, on se fait rouler ! Tu déjeunes avec moi ?

— Impossible... Ma femme m'attend. J'ai une femme épatante, tu sais... Et toi ?

— Moi ? Je ne suis pas marié...

— Tu m'étonnes !

— Si tu crois que j'ai eu le temps d'y penser, jusqu'à présent ! Mon père ne m'a pas demandé mon avis, avant de me coller à la tête de son affaire, qui le fatiguait trop ! Et ce n'est pas tout rose, tu sais, d'occuper cette situation. Que de responsabilités ! Sans compter que, par ces temps de bouleversements sociaux, on est jaloux... détesté même, tout bonnement parce qu'on est riche ! Ah ! j'aimerais bien mieux gagner moins d'argent et me sentir moins isolé ! J'ai dans l'usine une réputation de dureté que je ne mérite pas, je t'assure. Ce n'est pas par goût que je suis sévère, c'est par nécessité... Mon père m'a appris que la douceur est dangereuse ; je suis ses conseils. D'ailleurs, je dois t'avouer que, personnellement, je ne saurais pas sévir. C'est par le truchement des chefs de service que je fais appliquer les règles de l'usine. Les ouvriers... les employés... tout ce nombreux personnel qui me fait vivre et que je fais vivre, je ne le connais même pas ! De son côté, il m'ignore totalement ou me juge sur de fausses données...

Le ton du jeune homme était si mélancolique qu'à cet instant son ami bénit le Destin qui ne l'avait pas placé sur les sommets... qui lui permettait de retrouver chaque soir, — après de dures journées, certes ! — un foyer simple et agréable, une femme accueillante et aimante.

— Pauvre vieux ! dit-il avec commisération. On ne peut contenter tout le monde et son père... C'est bien le cas de le dire ! Sais-tu ? Tu devrais te marier.

— J'y songe. Je suis fiancé depuis plusieurs semaines à Mlle Germaine Roblot... la fille des minotiers de Corbeil.

— Grosse dot, naturellement.

— Grosses espérances, en tout cas. Mais ça ne compte guère pour moi ! Je suis assez riche pour deux.

— Comme tu dis cela ! Tu n'as pas l'air emballé.

— Tu te trompes, Julien, Germaine est jolie, gaie, fort élégante. Il est vrai que, souvent, nos idées se heurtent... Elle a de l'existence une conception si

différente de la mienne ! Mais bah ! avec le temps, nous nous adapterons l'un à l'autre... La vie commune accomplira ce miracle.

— Mais oui, vieux, tu verras. Le mariage est une invention admirable !

— Autant que *Detecta* ?

— Mon Dieu... plus peut-être ! Et... revois-tu quelques-uns des anciens camarades ?

— Ma foi, non. Tu sais, je vis un peu en ermite, et Paris ne me voit guère... sauf pour affaires. Et toi, tu es resté en relations ?

— Pas précisément. Mais j'ai rencontré Laroche, l'année dernière. Et puis, voici deux mois, Heurteaux.

— Oh ! celui-là, je me le rappelle parfaitement. J'allais souvent goûter chez lui jadis. Qu'est-ce qu'il est devenu ? Il se destinait à la littérature, je crois.

— Oui... Mais des revers de fortune ont contrarié ses projets. Je crains qu'il ne végète...

— C'est dommage ! Un gentil garçon... Et sa soeur ?

— Il avait une soeur ?

— Oui... adorable ! Une enfant encore, mais j'étais amoureux d'elle... Tu vois que je promettais plus que j'ai tenu !

— Il ne m'a pas parlé d'elle... Dis-moi... encore un petit essai de *Detecta*, avant que je m'en aille ? Il est midi : je peux te donner dix minutes. Ma petite six-chevaux a du nerf !

— S'il est déjà midi, tout mon monde doit être parti déjeuner.

Tout en parlant, Régis Andaine avait néanmoins appuyé sur une manette, presque au hasard. Il questionna son ami d'un coup d'oeil en constatant que le voyant s'éclairait non plus en jaune cette fois, mais en rouge...

— Conversation avec l'extérieur ! expliqua le représentant.

Une main impérieuse vint lui imposer silence. Apparemment, l'entretien intercepté intéressait vivement celui qui l'écoutait. Plusieurs minutes s'écoulèrent, durant lesquelles le visage du directeur exprima successivement la surprise et l'indignation, l'amusement et l'ironie. Enfin, d'un geste impatient, Andaine coupa le contact.

— Je me refuse à en entendre plus long ! déclara-t-il d'une voix courroucée. La désinvolture de cette péronnelle dépasse les bornes. Non seulement elle piétine le règlement en utilisant le téléphone pour ses besoins personnels, mais encore, c'est pour se faire

conter fleurette ! Si tu avais entendu, mon cher, les mots tendres que lui adressait son galant invisible ! C'est qu'elle les écoutait sans broncher, l'impudente ! Mais je sévirai, tu peux m'en croire !

— Allons, ne te mets pas dans cet état ! Il n'y a pas mort d'homme... De qui s'agit-il, d'abord ?

— Est-ce que je sais, seulement ? Son amoureux l'appelait Marcelle... je n'ai pas d'autre indication. Sur quelle ligne étais-je, déjà ? Numéro 5... Service de la Correspondance.

Julien Sohier consulta de nouveau sa montre.

— Mon vieux Régis, — dit-il sur un ton calme qui contrastait avec l'agitation de son ami, — il faut absolument que je m'en aille. Demain, je pars pour une tournée de six semaines en province... Je te laisse l'appareil à l'essai pendant ce temps. Je viendrai te voir à mon retour, et tu me diras si tu le conserves définitivement. Mais je suis bien tranquille : dès la première heure, tu as eu un aperçu des services qu'il peut rendre. L'affaire est dans le sac ! Allons, à bientôt.

Resté seul, Régis Andaine arpenta fiévreusement la pièce de long en large, les mains derrière le dos, le visage soucieux. Soudain, il fit halte devant le *Detecta* et pressa le bouton 5... Aucun feu ne s'alluma.

— Terminé ! murmura-t-il. Enfin ! ce n'est pas trop tôt.

Mais son accent trahissait quelque désappointement. Un silence... Une grimace à l'adresse de l'appareil muet... Puis, ces mots :

— Pas très chic, tout compte fait, cette invention ! Si quelqu'un m'avait prédit qu'un jour je me livrerais à l'espionnage...

Il prit son chapeau dans le vestiaire et, avec un haussement d'épaules, conclut :

— Enfin ! puisque Sohier m'affirme que toutes les grandes maisons s'en servent... Mettons-nous à la page !

CHAPITRE II

Une petite torpedo carrossée de bleu vif attendait sous le soleil matinal, devant le perron de la demeure somptueuse appartenant à M. Roblot, le minotier de Corbeil.

Une gracieuse silhouette blanche bondit tout à coup hors de la maison, et une main dégantée, aux ongles de corail, ouvrit impétueusement la portière de gauche.

[Lire la suite page 13]



*Un bienfait n'est jamais perdu.
Il assiste un ami dans la misère
et achète l'appareil qui lui
vaudra le bonheur.*

Dessin de JEAN MILLET



NOUVELLE

L'ONCLE DU JOUR DE L'AN

*Un oncle des "Etats". — Un beau rêve
pour tous, une réalité pour quelques-uns.*

par ALPHONSE CROZIERE

Dessin de JEAN MILLET

Nous est-il jamais arrivé de vous dire, en un moment de gêne : « Ah ! si seulement j'héritais d'un vieil oncle d'Amérique ! » Et pourtant rien n'est impossible.

J'ai connu un brave garçon nommé Lacoque qui nous faisait toujours rire lorsqu'il nous parlait de son oncle d'Amérique comme d'un Messie dont la venue était imminente. Parti autrefois pour le nouveau monde sans trop savoir pourquoi — peut-être après avoir lu les œuvres de Fenimore Cooper — le parent de Lacoque avait connu là-bas la misère noire. Puis, après avoir exercé les plus humbles métiers, il avait fait fortune en spéculant sur les engrais.

De temps en temps, il écrivait à son neveu des lettres très gentilles où il lui demandait des nouvelles de sa santé ainsi que quelques détails sur les embellissements de Paris. Il donnait aussi des explications sur sa situation pécuniaire : « Cette année, je n'ai pas trop à me plaindre j'ai pu ajouter un million aux bénéfices réalisés les années précédentes. Aussi, mon petit Justin, je te ferai connaître l'opulence. »

— Ce brave oncle disait Justin à sa femme pourquoi parle-t-il toujours au futur alors qu'il lui serait si facile de parler du présent.

Or, un matin, Lacoque reçut ces quelques mots : « Fatigué de la vie intense que je mène aux États-Unis, je me décide à revenir. A bientôt. » On juge de la joie des Lacoque.

— Cette fois, disait Justin, le sort en est jeté, nous allons connaître l'opulence et son cortège de douceurs. En avant la musique !...

Voilà que le matin du premier janvier, les Lacoque entendent carillonner à la porte d'entrée.

Justin se précipite. C'était l'oncle Bolivar. Il était gras et rubicond, mais sur son abdomen rebondi, ne s'étalait pas une chaîne de montre grosse comme un câble de monte-charge. Non, mille fois non. Il était coiffé d'un petit chapeau crasseux et vêtu à peu près comme les gens qui couchent sous les ponts. Si on ne voyait pas ses orteils pianoter à travers les fentes de ses chaussures, c'était moins cinq. Il s'écria enjoué :

— Mes chers enfants, je vous la souhaite bonne et heureuse.

Quel désappointement ! Qu'est-ce qu'allaient penser les gens de la maison ?

On fit asseoir l'oncle Bolivar très fatigué et qui n'avait rien perdu de sa bonne humeur quoiqu'il se plaignît beaucoup du cœur, du foie et des reins.

Et comme Lacoque n'était pas un de ces tristes sires qui ne vous font bonne mine que si vous êtes bien lesté de dollars, il se montra extrêmement bienveillant envers le pauvre vieux.

Boliva conta qu'il avait voulu réaliser un coup de bourse phénoménal.

— Alors ce fut le désastre. J'étais ruiné mais ruiné à demander l'aumône. Aussi, me souvenant qu'il me restait en France un bon neveu qui saurait compatir à ma peine, je me suis dit : « Je l'ai assez réconforté par des espérances pour qu'il me donne en retour un peu de consolation et un peu de pain. »

Justin aimait assez l'humour pour ne pas s'émouvoir de propos à ce point cyniques.

— Hé ! oui, parbleu, je vous le dit franchement, mon oncle, nous avons longtemps espéré, cela nous a aidé à vivre. Mais, puisque vous n'avez plus un frifrelin, tant pis, cela ne nous empêchera pas de manger avec appétit.

Se tournant alors vers sa femme :

— Gabrielle, qu'est-ce que tu as préparé, ce matin, en l'honneur de ce grand jour ?

— De la purée de pois et des épinards, répondit Gabrielle d'un ton un peu raide.

— Alors l'oncle Bolivar se frotta les mains.

— Eh bien ! nous allons tâcher de faire honneur à votre menu, ma chère nièce.

Et l'on se mit à table.

Ah ! je vous prie de croire que Gabrielle n'enviait pas la situation avec la même philosophie que Justin. Le soir, lorsqu'ils furent enfermés dans leur chambre, Mme Lacoque dit à son mari :

— Nous n'avons pas les moyens d'héberger ton oncle, il faut lui faire comprendre.

— Jamais de la vie, répondit Justin, j'ai l'esprit de famille, moi, et, tant que nous aurons une bouchée de pain, nous la partagerons avec l'oncle Bolivar.

[Lire la suite page 17]

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

A L'AUBE DE L'AN 1952, EMETTONS QUELQUES VOEUX !

Il nous est doux, aujourd'hui de présenter à nos lecteurs et amis, nos meilleurs vœux pour l'année qui vient.

Que peut-on souhaiter de beau et de bon au point de vue purement sportif ? Ne glissons pas de regard vers les années précédentes, car les mêmes vœux étaient venus sous notre plume.

Une année s'achève, une autre va commencer, dans quelques jours... Il semblerait bien, qu'à cette occasion, le petit cours de morale sportive que nous donnons à cette place dût se faire plus solennel et plus grave. Mais nous nous en voudrions de paraître accorder aux sports plus d'importance qu'ils ne méritent dans l'ordre intellectuel.

Et surtout qu'on ne confonde pas ! Nous aimons le sport jusqu'à l'idolâtrie — comme les fabricants d'obus aiment la guerre, qui s'en vient à grands pas — mais nous ne prétendons pas qu'il doive emboîter le pas au bon sens. Il n'est pas de distraction meilleure, de divertissement plus sain, de repos de l'esprit pareil !

Des vœux ? A vous tous, santé, prospérité et bonheur !

Il nous arrive parfois d'égratigner. Et puis après ? Est-ce que des amis sont forcés d'être toujours du même avis, sur toutes choses ?

Sur quoi, nous vous en prions, se fonde l'amitié, si ce n'est d'abord sur l'estime, qui exige, d'abord, une sincérité totale ? Et comment voudriez-vous qu'un magazine comme le nôtre, indépendant de toute combinaison, n'ayant aucun fil à la patte, n'apportât, tous les huit jours, à ses lecteurs, qu'un flot d'encens, édulcoré de miel et de guimauve et d'eau de rose ?... Non, nous disons ce que nous pensons, quitte à blâmer celui-ci — que nous avons loué la veille — s'il nous semble s'écarter de la conduite, qui lui avait valu notre approbation, ou à louer celui-là — que nous blâmions naguère — s'il nous semble être revenu dans le droit chemin sportif.

On nous en veut, peut-être, sur le moment. Nous avons, parfois, reçu des lettres amères. Et telle réponse a, certes, dépassé l'âcreté de nos polémiques. Bah ! nous savons faire la part de la passion, tout comme nos lecteurs savent la faire eux-mêmes.

Comme notre passion est identique, puisque c'est celle du vrai sport — encore qu'elle nous pousse parfois à des conclusions divergentes — nous avons toujours un terrain solide, sur lequel

nous pouvons nous serrer la main, sans rancune, ni arrière-pensée, comme deux boxeurs, après un dur combat. Si nous allions jusqu'au bout de notre pensée, nous oserions écrire que nous avons des amis qui s'ignorent... Ce n'est pas à ceux-ci que nous souhaitons le moins de bonheur !

CHOSSES ET AUTRES

■ Les raisons majeures, qui ont obligé le sportsman Roger Dostaler, président de la Ligue Métropolitaine Inter-médiaire, à abandonner son poste sont les suivantes : Comme administrateur de la Régie Provinciale des Loyers pour l'île Jésus et les îles Laval, qui prend tout son temps, il ne peut plus donner le meilleur de lui-même au hockey intermédiaire. Comme secrétaire-trésorier de la Commission Scolaire St-Théophile de Laval, comme président et organisateur du hockey du comté de Laval — l'élément anglais n'aidant pas à la bonne cause, et jusqu'à quel point nous le comprenons ! — nous ne le blâmons pas de ne pas continuer à dépenser, pour le hockey intermédiaire, près de quinze cent dollars par saison, pour les beaux yeux de celui-ci ou celui-là. Tout homme, aussi sportsman soit-il, se lasse de recevoir en plein front un plat d'ingratitude ! Un beau jour, très prochain, nous développerons ce sujet, plus longuement. Et ce ne sera pas à l'avantage d'un consortium de gens, remplis d'eux-mêmes, avec l'intention de gonfler leurs goussets !

■ Selon le lanceur local Paul Calvert, artilleur du club de baseball Seattle, champion de la Ligue de la Côte du Pacifique de la saison dernière, le gérant Roger Hornsby, aujourd'hui mentor des Browns de St-Louis, de la Ligue Américaine, n'est pas assez sévère avec ses joueurs. Il les laisse agir à leur guise. Qu'ils fassent bien ou mal, sur le losange ou ailleurs, ça ne lui fait ni chaud ni froid dans le dos... Par contre, si tel ou tel joueur ne fait pas son affaire, il le relègue, sans plus, au tiroir des oubliettes !

■ Les parieurs des événements sportifs, qui n'ont pas les moyens de subir une perte, doivent se renfermer dans leur coquillage, durant tout l'hiver et tout l'été, c'est-à-dire pour toujours. Un Montréalais a, l'autre jour, risqué un billet de \$500 sur les chances du boxeur français Laurent Dauthuille contre le sourd-muet américain de couleur Gene Hairston. Il l'a perdu. Mauvais perdant, par ignorance et égoïsme,

il se mit en tête de qualifier Laurent de toutes les épithètes peu parlementaires, dont se servent les gens mal élevés... La même chanson est de mise dans le baseball et le hockey, en maintes circonstances. Quelle plaie ! On parie un certain montant sur son club favori. S'il gagne, tout s'est passé dans l'ordre ! S'il perd, on crie comme des perdus, c'est le temps de le dire ! Ce calibre de gens loin d'être la majorité, qui ont passé le meilleur de leur temps à se croire plus intelligent que les autres, fait plus de tort que de bien à la cause sportive. Nous sommes prêt à parier notre première chemise de nylon qu'ils ne connaissent presque rien du sport, n'en ayant jamais fait de leur vie. Que voulez-vous ? Le monde est, ainsi, fait !

■ Réponse à MM. L. Michaud, V. Chamberland, Montréal :

D'après la lettre que vous nous avez écrite, vous êtes loin d'être contents de l'émission radiophonique des dernières séries mondiales, donnée par CBF, en français. Consolez-vous, vous n'êtes pas les seuls ! Maintenant, n'allez pas blâmer ceux qui vous ont transmis ces résultats, dans la belle langue de Molière ! Ils font de leur mieux, ne con-

naissant presque rien du baseball, à l'exception de Michel Normandin, qui a radiodiffusé les trois dernières joutes de cette dernière classique, partiellement ! Pour remédier à cet état de choses, vous n'avez qu'à formuler vos plaintes, directement, aux commanditaires de cette émission, qui verront à améliorer, à coup sûr, leur médium de publicité, l'an prochain. A notre avis, il doit y avoir, à Montréal, deux ou trois commentateurs sportifs, qui puissent transmettre aux nombreux amateurs de baseball français les différentes péripéties de ces joutes importantes de fin de saison ! A condition qu'on ne les laisse pas moisir dans le coin !... C'est honteux, quoiqu'il soit impossible de satisfaire à la fois tout le monde et son père, de voir les amateurs anglais du baseball servis à souhait, alors que ceux de langue française doivent se contenter de miettes, comme des petits oiseaux... Et nous n'exagérons pas !... Il est à souhaiter que les représentants de la compagnie Gillette, à Montréal, traitent, de meilleure façon, laissant de côté les artistes de la courbette, le million d'amateurs de baseball de la province de Québec ! Sinon, ils se barbifieront à l'aide d'une autre marque de lames...

EMILE "BUTCH" BOUCHARD, solide arrière-garde des Canadiens ; depuis son retour au sein du club tricolore, inspirant ses coéquipiers de toujours, il permettra aux joueurs de Dick Irvin, mentor du Canadien, de terminer la présente saison en troisième position. Si vous rencontrez un autre joueur de défense canadien-français, aussi solide que le fut Bouchard, depuis plusieurs années, la direction du Forum versera dans vos goussets une somme de \$5 000, sans le moindre effort. Ça représente bien le siècle de matérialisme où nous vivons, n'est-ce pas ?... N'en déplaise à ce fameux M. Grignon, des pays d'En-Haut, qui, parfois, aime à manger un grignon, un morceau de pain du côté le plus cuit et que l'on peut grignoter !... Coïncidence étrange, l'auteur de "Un homme et son péché" possède, dans son prénom, les mêmes initiales que celles du Canadien, C.H. Ah ! voilà la raison pour laquelle Grignon voudrait que les Habitants terminent, chaque saison, à la tête du peloton, avec des joueurs canadiens-français... qui ne sont pas encore de ce monde !





La princesse Margaret souhaite la bienvenue à sa sœur, la princesse Elizabeth, à l'issue d'une réception officielle tenue au Guildhall à l'occasion du retour de la princesse et du duc d'Edimbourg.



A sa descente d'avion à l'aéroport d'Orly, le général Omar Bradley est accueilli par une escadrille du 54^e Régiment. On sait que le général Bradley s'est rendu en France pour conférer avec le général Eisenhower au sujet du réarmement de l'Europe.



A New-Delhi, on a célébré durant toute une journée le 62^e anniversaire de naissance du premier ministre, le pandit Nehru. Le docteur Rajendra Prasad, président de la république de l'Inde donne l'accolade à Nehru.

ÇÀ et LÀ par L'IMAGE



La vedette de cinéma, Irene Dunne, a assisté à un dîner donné par le cardinal Stritch, archevêque de Chicago, au bénéfice de l'Ecole de Médecine Loyola et du Lewis Memorial Hospital. Cette artiste est connue pour son grand dévouement.

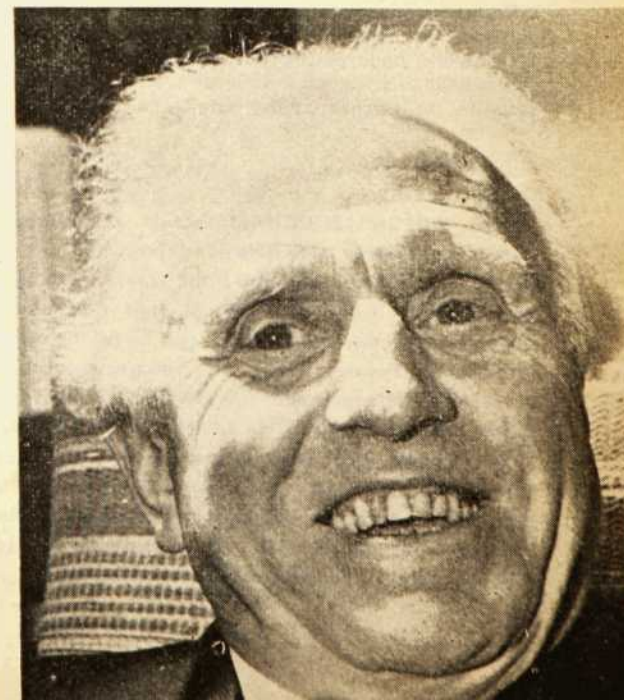


Quelques membres du Comité Politique des Nations-Unies font preuve de cordialité au cours de la conférence tenue à Paris. Ainsi, le secrétaire d'Etat, Dean Acheson (à gauche), serre la main du délégué soviétique, Jacob Malik (à droite).

Une ancienne estampeuse, véritable pièce de musée, vient d'être découverte à Sackville, dans le Nouveau-Brunswick. M. L. C. McCoy (à gauche) en explique le fonctionnement à M. E. A. Robertson.

Le village d'Occhiobello, en Italie, vient d'être victime d'une inondation dévastatrice après la crue prodigieuse des eaux du Pô. Quatre-vingts de ses habitants se sont trouvés isolés sur une petite île, (indiquée par la flèche), et sans communication avec la terre ferme.

Par Lagerkvist, romancier et poète suédois, auquel a été décerné le prix Nobel de Littérature. Il a 60 ans et est l'auteur de nombreux romans dont les mieux connus sont le *Nain* et *Barabbas*, et d'une pièce théâtrale intitulée : le *Bourreau*.



ALLO! ICI L'AMOUR...

[Suite de la page 9]

— Vite, Régis! ordonna une voix de soprano, à l'accent impératif. Nous partons...

Bientôt, l'automobile ronronna du moteur, puis frôla les tilleuls d'une allée ombreuse. Mais, avant qu'elle eût pu gagner la grand'route, son élan se trouva brisé: la grille de fer forgé qui clôturait la propriété était fermée.

Ce contretemps arracha une exclamation de dépit aux lèvres carminées de la conductrice... Car la torpedo, au moteur suffisamment puissant pour servir d'engin de course, n'était point le gagne-pain d'un chauffeur casqué de cuir, mais bien le coûteux joujou d'une enfant gâtée.

Jolie, cette automobiliste éprise de vitesse!... quique son vêtement fût peu en rapport avec les circonstances. Nul chapeau ne protégeait du vent la chevelure décolorée s'étageant en bouclettes indéfrisables; nul manteau n'abritait de la poussière la robe aux manches ballon, qui palpaient sous la brise comme des ailes de colombe. La plus parfaite des gravures de mode... un visage aux traits menus paré d'un sourire stéréotypé; un regard bleu qui fixait le vide avec une froideur de porcelaine.

Mais la vue de cette grille fermée eut le don d'obscurcir les yeux clairs et de transformer le sourire en une moue boudeuse.

— C'est insupportable! décréta la blonde enfant. Cet Armand n'est jamais là pour ouvrir la porte à temps! Il pourrait vraiment guetter la voiture: je lui ai dit cent fois que j'ai horreur d'attendre! Vous voulez le sonner, Régis?

Déjà le passager avait sauté hors de la voiture et se dirigeait vers la grille. Mais, au lieu de sonner comme le demandait la jeune fille, il fit glisser sur ses gonds le lourd vantail métallique. Puis, regagnant son baquet:

— Débrayez, Germaine, dit-il. Armand refermera la grille. Je l'aperçois qui sort du poulailler. Il nous a vus... Il court...

— O. K.! J'aurais pourtant aimé lui savonner la tête! Mais il ne perdra rien pour attendre... Ce sera pour mon retour.

— Germaine, reprit le jeune homme en se penchant vers la petite oreille que chatouillait une boucle rebelle. Germaine... je n'aime pas vous voir injuste! Armand ne peut pas être partout à la fois...

— Oh! vous... rétorqua-t-elle en appuyant à fond sur l'accélérateur. Si je vous écoutais, je dirais amen à tout! Je ne suis pas une sainte, moi... j'entends qu'on m'obéisse! Comme dit papa, les domestiques sont payés pour faire mes caprices... Mais d'ailleurs, vous-même qui parlez si bien, êtes-vous toute indulgence, Régis? Je me suis laissé dire qu'avez vos employés...

— J'use de sévérité? Ça ne signifie pas que j'aie raison, Germaine. Voyez-vous, je me demande si la méthode inverse ne serait pas meilleure... Mais laissons ce sujet! Demain soir, mardi, je viens dîner chez vous. Comment allez-vous employer ces deux journées?

— Oh! je n'aurai pas le temps de m'ennuyer! Après vous avoir déposé à votre usine, je file au tennis. J'ai rendez-vous avec des amis, au stade de Corbeil.

— Quels amis? Les Arnoult, au moins! Je n'aime guère vous savoir avec eux. Pierre a une manière de vous regarder...

— Jaloux? Mon cher, vous retardez... C'était bon sous le Second Empire! Donc, tennis ce matin... Tantôt, bridge chez les Didier. Et demain, Lady Whit-

comb donne un garden-party à laquelle elle a daigné m'inviter. Puissance de la galette! Vous pensez bien que, si la meunerie n'avait pas enrichi M. Roblot, la fille du meunier n'aurait qu'à rester près de ses sacs de farine! Enfin... j'espère qu'on dansera!

— Par cette chaleur?

— Je me moque bien de la chaleur! Les occasions de s'amuser sont trop rares dans nos parages pour que j'en laisse échapper une. Ah! si j'habitais Paris! Vous me direz que Corbeil n'est pas loin... Mais papa a beau m'avoir donné une auto, il me défend d'aller seule à Paris. Lui-même, il n'a jamais le temps de m'y conduire. Il ne prend de repos que le dimanche. Or, vous savez mieux que personne que tous mes dimanches sont pris.

— Par moi? Dites, Germaine... le regretterez-vous?

— Mais non, voyons. Vous non plus? Il faudrait le dire franchement, vous savez. Des fiançailles, ça n'a rien de définitif! Et je ne vous en voudrais nullement si vous décidiez de planter là votre «Bec enfariné»...

Cette allusion de sa fiancée à la profession paternelle amena un fugitif sourire aux lèvres de Régis Andaine. Cependant, la boutade ne laissait pas de le troubler. Il ouvrait la bouche pour protester, quand une violente secousse le projeta en avant.

— Qu'est-ce qui arrive? demanda-t-il, la tête encore baissée, saisi d'angoisse à la pensée de l'accident frôlé. Un rire moqueur vint le rassurer.

— Qu'est-ce qui arrive? Mais vous, tout simplement, Régis. Nous sommes à Essonnes. Vous ne reconnaissez pas les Papeteries de l'Île-de-France? On dirait que le choc vous a effrayé... Mon cher, il faut vous y habituer. Quand on a des freins comme les miens, c'est pour s'en servir! Allons... au revoir, monsieur mon fiancé... A demain soir!

Germaine congédiait Régis du geste. Il dut se résigner à descendre sans avoir pu s'expliquer avec elle. Un nouveau ronflement... et la petite auto bleu de roi poursuivit son chemin, soulevant derrière elle un nuage de poussière.

Régis Audaine la suivit un instant des yeux, puis il traversa la cour de l'usine. Une pile de courrier l'attendait, décachetée par Mougin. Force lui fut d'en prendre connaissance sans tarder. Déjà, le travail quotidien l'entraînait obligatoirement dans ses rouages, lui ôtant la faculté de méditer sur les soucis d'ordre personnel. Il lui fallut conférer séparément avec les chefs des différents services, consulter les statistiques de rendement des machines, comparer la production avec l'état des commandes, mesurer l'écart entre les prix de revient et les prix de vente proposés... bref, s'absorber dans les mille et un détails inhérents à la saine marche d'une entreprise.

Ce fut seulement peu de temps avant l'heure du déjeuner qu'il connut un répit bienfaisant. Bienfaisant? Découvrant, plutôt... Car les incidents de son week-end vinrent se presser à sa mémoire.

C'était la première fois que, arrêtant complètement les machines du vendredi soir au lundi matin en application des lois nouvelles, il avait consenti à passer deux jours pleins dans la propriété de son futur beau-père. Jamais encore il n'avait connu d'aussi près celle qui devait bientôt devenir sa femme. D'ordinaire, en effet, il se contentait de passer en sa compagnie la journée du dimanche, après avoir dîné à Corbeil deux ou trois fois dans la semaine.

Au dessus de l'Atlantique— Et à travers le Monde



LONDRES



GLASGOW



PARIS



ROME



par B.O.A.C.

Voyage de luxe Montréal-Londres, toujours par Stratocruisers à Deux Ponts survolant aisément les intempéries. Reposez-vous dans un fauteuil moelleux... promenez-vous... faites des connaissances au salon et au bar... et, moyennant léger supplément, dormez profondément dans une grande couchette. Repas copieux, généreusement arrosés et tout le service traditionnel B.O.A.C. sans pourboire ni supplément.

Montréal-Londres — 3 vols par semaine. 1 sans escale en 11 h. 1/2 — 2 via Glasgow. Le service le plus rapide, le plus luxueux.

Et à travers le Monde. Partout où vous mènent les affaires ou les vacances — Europe, Moyen-Orient, Extrême-Orient, Afrique — B.O.A.C. vous offre le luxe et la rapidité — et le choix de ses services mondiaux.

B.O.A.C. prend bien soin de vous

VOLEZ B.O.A.C.

BRITISH OVERSEAS AIRWAYS CORPORATION

Places réservées à votre agent de voyages, aux bureaux de chemins de fer ou à B.O.A.C. Montréal—Hôtel Laurentien, Tél.: UNiversity 6-5861 Toronto—32 rue King, O., Tél.: EMpire 3-4323

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

Quel SCOTCH !



White Horse...

cela va de soi !

Distillation, Mélange et Embouteillage faits en Ecosse

Il avait escompté, de ce rapprochement inaccoutumé, une meilleure prise de contact... un adoucissement des angles, trop vifs à son gré, qui marquaient les frontières, entre des opinions divergentes. Et voilà que, tout au contraire, les divergences s'étaient accentuées, les angles encore aiguisés.

Sa voiture ayant dû rester au garage, par suite d'un léger accrocs survenu à la direction, il avait accepté que Germaine, ce matin-là, le reconduisît à Essonnes. Là encore, durant ce court trajet, il avait connu un nouveau malaise. Que signifiaient ces paroles : « des fiançailles, ça n'a rien de définitif » ? Certes, une telle phrase ne lui apprenait rien qu'il ne sût déjà ; mais, dans la bouche de sa fiancée, elle le choquait, le peinait même... Germaine n'était donc pas attachée à lui comme il le supposait ? Elle ne l'aimait donc pas ?

Ce dernier verbe alluma en lui une amère ironie. Aimer... L'amour... Paroles insolites que les deux jeunes gens avaient bannies de leur vocabulaire ! Pourtant, elles existaient... D'autres n'hésitaient pas à les employer... Et, chose étrange, ceux-là trouvaient à les répéter une certaine satisfaction... ils semblaient s'attarder à leurs syllabes comme s'il émanait d'elles une agréable saveur... Faisait-il donc, lui, Régis, exception à la règle commune ? C'était peut-être sa propre inhabileté à prononcer des mots passionnés qui empêchait Germaine de se montrer plus tendre...

Oui, il le sentait, un changement d'attitude s'imposait. Demain soir, il prouverait à sa fiancée qu'il savait, lui aussi, user du langage qui plaît aux femmes. Il lui dirait... Au fait, que lui dirait-il ? Comment s'y prendre pour lui montrer qu'il l'aimait comme elle le désirait ? Il manquait tellement de pratique... Et, tout à coup, le ridicule de la situation lui apparut...

— Vais-je devoir prendre un professeur ? ironisa-t-il.

Mais, sans qu'il y prit garde, dans sa mémoire une voix chanta... une voix d'homme jeune qui susurrant des paroles d'amour... Où donc l'avait-il entendue, cette voix ?

Au même moment, une sirène, invitant le personnel de l'usine à interrompre le travail pour l'heure du déjeuner. Alors, il se souvint de la conversation surprise le vendredi précédent, à pareille heure, entre un couple d'amoureux. Il avait oublié l'incident, pendant les deux jours vécus dans le sillage de son élégante fiancée...

Près de lui, le *Detecta* reposait sous son couvercle d'acajou. Puisque Régis voulait s'initier au langage de l'amour, pourquoi dédaignerait-il le moyen qui s'offrait à lui ?

L'heure était propice... Chaque jour, probablement, dès que ses collègues avaient évacué le bureau, la sténographe inconnue qui répondait au nom de Marcelle s'emparait du téléphone pour écouter les brûlantes déclarations de son ami...

D'un geste résolu, Régis Andaine mit à nu le tableau et pressa le bouton no 5. Le voyant demeura obscur... Par trois fois, à cinq minutes d'intervalle, le directeur renouvela sa tentative, mais en vain. Alors, avec un soupir, il referma l'appareil.

Il se ressaisit vite et, avec un brusque haussement d'épaules :

— C'est égal ! murmura-t-il. Etre déçu parce que le règlement est trop bien observé ! C'est bien la première fois que pareille chose m'arrive...

CHAPITRE III

“NON, non, Georges... Je t'assure... Ecoute-moi plutôt. Tu m'entends bien ? Je ne veux pas que tu sois jaloux, mon chéri. S'il te déplaît que je rencontre d'autres jeu-

nes gens que toi, j'espacerais les relations avec cette famille. Que m'importe les autres ? Tu sais bien que je t'aime, toi seul... Plus tard, quand nous serons mariés, tu comprendras mieux la profondeur de mon amour, et je suis certaine que tu ne seras plus jaloux. De qui pourrais-tu l'être ? Mais tu resteras juge de mes relations. Je suis prête à te sacrifier n'importe qui, n'importe quoi ! D'ailleurs, le mot « sacrifice » est impropre. Y a-t-il sacrifice, à se donner totalement à celui qu'on aime ?

« Voyons, Georges... tu n'es pas de mon avis ? »

— Tout à fait, Marcelle, naturellement. Tu sais bien que tu as toujours raison. Du reste, puisque nous nous voyons demain, nous en reparlerons...

L'indiscret dont l'oreille se tendait avidement pour ne rien perdre de ce colloque qui ne lui était point destiné, tressaillait en entendant craquer la porte-tambour du bureau. Vouant l'intrus aux gémonies, il raccrocha le récepteur.

— Ce n'est que moi ! chevrota derrière lui la voix de Mougin. Voyez, monsieur le directeur, je vous obéis : j'entre sans frapper, à présent ! Mais ne vous dérangez pas pour moi... Il marche toujours bien, cet appareil ?

— Oui, oui... parfaitement ! répondit Régis Andaine, qui se maudissait lui-même d'avoir imprudemment encouragé les familiarités de son secrétaire. Que me voulez-vous, Mougin ?

— Oh ! presque rien, monsieur le directeur... Simplement vous soumettre le texte du câble pour le *Manchester Guardian*.

— Oui, oui... Tout à fait d'accord, Mougin. Vous pouvez l'envoyer... Mais allez vite déjeuner : vous ne savez donc pas qu'il est midi et quart ?

Son geste impatient congédiait le vieil employé, qui finit par s'en aller, accompagné d'un soupir de délivrance de la part de Régis Andaine. Mais celui-ci eut beau essayer, sans perdre un instant, de reprendre l'audition in-

terrompue, il ne perçut plus le moindre son.

— Pas de chance, décidément ! monologua-t-il, non sans répit. Mardi, communication coupée par une téléphoniste trop zélée... Mercredi, jeudi, rien... Et aujourd'hui, ce Mougin de malheur... Dommage ! la tirade sur la jalousie promettait d'être aussi emballante que la tirade de mardi sur l'amour... Mais il est dit que je n'entendrai jamais ces conversations jusqu'à la fin... Heureux Georges ! Je me demande s'il apprécie sa veine. Un véritable joyau, cette Marcelle... Une âme exquise ! Délicate... passionnée... chaste, pourtant. Pas de coquetterie provocante... Je me demande si elle est aussi parfaite dans ses fonctions d'employée que dans ses fonctions d'amoureuse ! Il faudra que je me décide à interroger Gerbert à son sujet.

« En attendant, demain, nouveau week end. Il me semble que, grâce à ce que j'ai entendu, je saurai mieux parler à Germaine. La leçon d'amour sur le fil... Vrai ! ce n'est pas banal ! »

— Dis donc, il est plutôt de mauvais poil, le patron !

— Qu'est-ce que t'en sais, Gégène ?

— Je l'ai entendu du couloir, qui abordait le chef d'atelier.

— Ce que t'as dû te marrer !

— Eh ben, non ! Parce que j'aime la justice, moi. Et ce pauvre vieux, il avait rien fait. Faudrait tout de même pas qu'y se prenne pour le Führer, notre patron ! Si ça ne biche pas, avec sa blonde, le personnel y est pour rien !

Régis Andaine se renversa dans son fauteuil tournant et, soucieux, entreprit son examen de conscience.

Un fin psychologue que ce Gégène ! Si, depuis le matin, chacun des chefs de service, à tour de rôle, avait reçu son « paquet » pour de négligeables pécadilles, la faute en était bien au malentendu grandissant entre Régis et sa fiancée.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	8	2	6	5	3	6	2	7	5	3	6	5	2	8	4
P	S	D	O	V	S	N	E	U	O	E	V	T	B	O	E
7	5	4	6	2	7	5	3	6	8	2	7	5	3	6	4
N	R	R	O	O	E	E	M	U	Y	U	L	B	A	S	I
4	8	2	6	5	3	7	6	2	5	6	3	7	2	5	4
O	E	R	E	U	I	E	S	S	D	T	N	G	E	G	D
4	8	3	6	5	2	6	7	3	5	6	2	8	4	5	7
E	Z	E	I	E	I	M	E	J	T	E	M	C	D	G	R
4	8	2	6	5	7	3	6	5	2	8	5	3	4	2	6
E	O	P	B	R	E	O	E	O	O	N	S	Y	G	R	A
7	4	6	7	2	6	5	3	6	8	2	5	4	7	3	8
E	A	U	P	T	C	S	E	U	F	A	I	I	R	U	I
5	7	3	8	4	6	2	7	8	3	6	7	2	8	4	7
T	E	S	A	N	U	N	U	N	E	P	V	T	T	S	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Des deux jours qu'une fois encore il venait de passer dans la propriété de Corbeil, le jeune directeur avait récolté déception sur déception. L'âme de Germaine s'était révélée plus fri-vole, son cerveau plus vide que jamais.

Il avait tenté à plusieurs reprises de l'émouvoir par de tendres paroles. Timides essais qui coûtaient à Régis, d'autant qu'il avait le sentiment de faire fausse route. Germaine avait éclaté de rire et persiflé :

— Il ne vous manquait plus que cela ! Ce n'est pas le Second Empire, cette fois ; c'est toute l'époque romantique... 1830... Musset et ses délégués.

« Je regardais Germaine... elle était pâle et blonde. »

« Heureusement que je connais le remède ! Un bon shimmy... »

Et, tout de suite, aux accents du pick-up, la blonde poupée avait glissé son bras sur l'épaule de Régis, qui s'était dégagé avec impatience, presque avec colère.

— Non ? avait-elle repris alors, en le scrutant de son regard bleu. Alors, c'est grave ! Vous relevez du psychiatre, mon cher. Croyez-moi, il faut soigner ça !

Elle avait affecté, dès lors, de le traiter en malade. Et lui, froissé de cette attitude, s'était hâté ce matin, — malgré les protestations de M. Roblot — de quitter la maison avant que Germaine ne fût levée. Ainsi, ils s'étaient séparés sur une sorte de querelle. C'était pour tromper son désenchantement qu'il avait cherché noise à de pauvres gens qui n'en pouvaient mais...

Il lui avait fallu, pour s'en rendre compte, entendre le langage peu châtié, mais empreint de bon sens, du plus humble de ses subalternes. Ce n'était pas la première fois qu'un doute naissait en lui, à la suite d'une incursion auditive dans le monde de ses subordonnés. Les propos qui s'échangeaient lui révélaient l'âme ignorée du peuple de l'usine, fruste certes, mais pleine de qualités et apte à un dévouement qu'il avait jusque là méconnu.

De plus en plus, le directeur comprenait qu'il n'est pas toujours bon de s'enfermer dans une tour d'ivoire. Ce lundi-là un désir lui vint d'établir un contact avec ceux qu'il dirigeait.

Par qui allait-il commencer ? Son hésitation ne fut pas de longue durée. S'emparant du téléphone :

— C'est vous, Gerbert ? demanda-t-il. Vous avez bien, à la Correspondance, une employée qui s'appelle Marcelle ?

— Oui, monsieur le directeur.

— Voulez-vous l'envoyer à mon cabinet, je vous prie.

— Vous envoyer Mlle Marcelle ?

— Eh oui... Qu'y a-t-il de si extraordinaire ?

— Bien, monsieur le directeur. Elle va venir tout de suite.

Le chef de service ayant encore en mémoire l'accès de mauvaise humeur dont il avait été victime le matin même, ne douta pas qu'il ne s'agit de quelque semonce. Or, jamais le directeur, suivant en cela les principes de son père, ne réprimandait un employé sans l'intermédiaire du chef du service. Le cas était donc bien grave ? Pauvre Mlle Marcelle, si craintive, si aisément apeurée !

Tandis que le brave Gerbert se tourmentait, Régis Andaine, tout heureux de son initiative, se plaisait à imaginer celle qu'il attendait. Blonde ? Brune ? Châtain, plutôt... avec des yeux bruns, un peu graves. Une physionomie pensive, capable néanmoins de dédier un lumineux sourire à l'être aimé...

Une âme aussi charmante avait droit à toutes les indulgences. Puisque les fiancés... Marcelle avait bien dit : quand nous serons mariés... ? se trouvaient séparés, il était tout naturel que la jeune fille cherchât à diminuer la dis-

tance par un entretien téléphonique de temps à autre, fût-ce au prix d'une infraction à un règlement trop strict...

— Entrez ! fit Régis, en percevant un léger grattement.

Troublé sans savoir pourquoi, il fit pivoter son fauteuil. Et, tout de suite :

— Vous... vous êtes bien mademoiselle Marcelle ?

— Oui, monsieur le directeur. M. Gerbert m'a dit... m'a dit que...

Il ne vint pas au secours de ce visible embarras. En silence, il regardait celle qui se trouvait devant lui. Elle répondait si peu à l'image qu'il s'en était faite !

Mlle Marcelle n'était point nimbée d'une légère chevelure aux reflets châtain... elle portait presque ras des cheveux roux d'une coupe masculine. Son regard, au lieu d'être chargé d'une séduisante mélancolie, accusait un strabisme que corrigeait mal le lorgnon désuet, à chaînette de métal. Quant au lumineux sourire, il était remplacé par un rictus nerveux, montrant une dentition incomplète.

Régis Andaine paraissait frappé de stupeur. Quoi ! la belle âme dont, pour un peu, il se fût épris, correspondait à ce physique disgracié ! C'était à cause de cette déshéritée — jeune sans doute, mais qui n'avait presque rien de féminin — qu'en un moment de folie, il avait pu croire que l'amour existait... Avoir envié ce Georges inconnu, pour le joyau incomparable dont il était l'heureux possesseur !

Soudain, une fureur lui vint de s'être laissé abuser. De l'indulgence ? Il n'en ressentait aucune, pour celle qui l'avait ainsi bafoué. Elle méritait une bonne leçon.

— Mademoiselle, dit-il, d'une voix sévère, je regrette de devoir vous rappeler que le règlement de la maison interdit au personnel l'usage du téléphone pour des conversations d'ordre privé. Or, je sais qu'entre autres, vendredi...

— Oh ! monsieur, larmoya la pauvre fille, la bouche tordue par une grimace de détresse, je vous demande pardon ! Mais ma mère était malade, et j'ai voulu demander au docteur...

— Vraiment ! au docteur ! Il vous a pleinement rassurée, j'espère ?

— Merci, monsieur. Ce n'était pas grave, heureusement.

— Et vous avez trouvé, pour lui exprimer votre reconnaissance, les mots touchants qui s'imposaient ?

Les paroles que Régis voulait cinglantes provoquèrent un déluge de larmes qui eut le don de l'exaspérer davantage encore. Il n'avait plus qu'un désir : ne plus voir la grotesque figure contorsionnée.

— Allons ! conclut-il avec un geste impatient. Vous tâchez, n'est-ce pas ? que ça ne se renouvelle plus. Vous pouvez vous retirer, mademoiselle Marcelle...

Régis Andaine avait passé une bien mauvaise nuit. Tout se ligua, en effet, contre son repos. Force lui était de reconnaître que le fossé creusé entre lui et Germaine était plus profond qu'il n'avait voulu se l'avouer tout d'abord. Elle n'avait pas jugé utile de l'appeler au téléphone afin de faire la paix... D'autre part, sa décevante entrevue avec Mlle Marcelle le remplissait d'amertume. L'amour n'était donc qu'un leurre ? Car, en admettant même que ce laideron éprouvât réellement un tendre sentiment, il était impossible que ce sentiment fût partagé... Or, l'amour réciproque pouvait avoir quelque valeur...

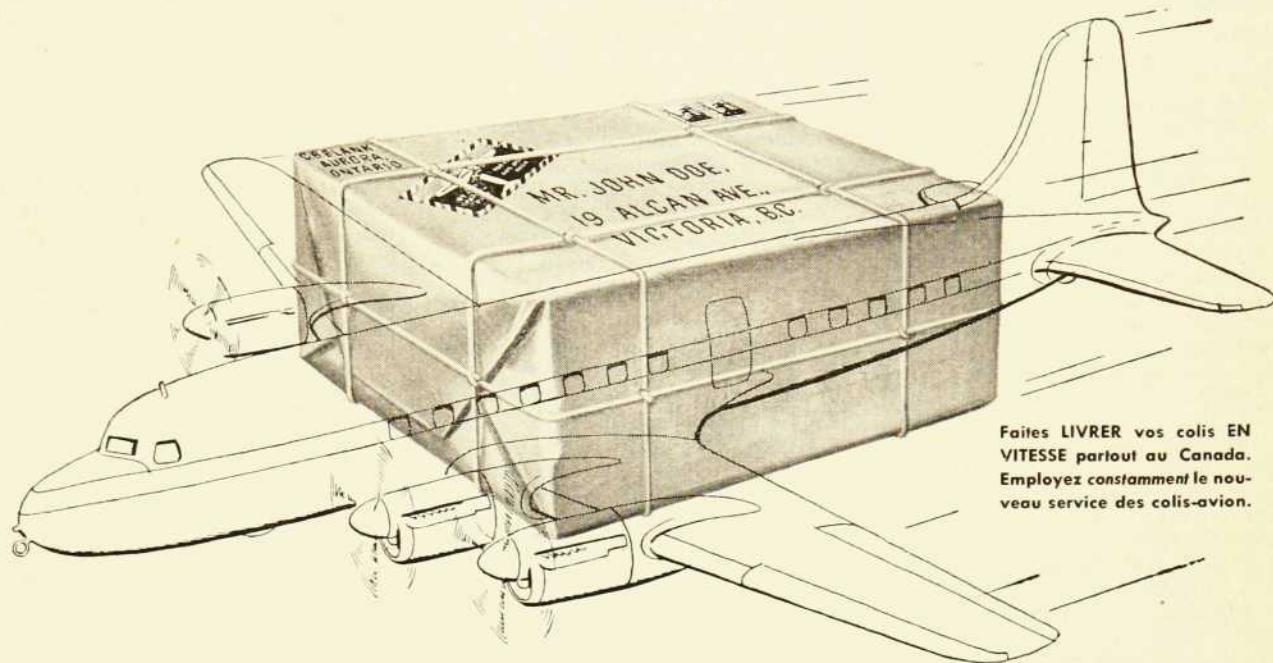
La matinée fut assez chargée, pour que Régis n'eût pas le temps de s'apaiser sur ses désillusions. Mais, quand sonna la trêve de midi, il connut la tentation du *Detecta*.

— Mardi... murmura-t-il. La semaine dernière, à pareil jour, Mlle Marcelle

À PRÉSENT

EXPÉDIEZ VOS COLIS PAR

la poste aux colis-avion



Faites LIVRER vos colis EN VITESSE partout au Canada. Employez constamment le nouveau service des colis-avion.

TARIF DE LA POSTE AUX COLIS-AVION



Votre bureau de poste vous mettra au courant du tarif. La limite de poids par colis est de 5 livres. La longueur du colis ne doit pas excéder 24 pouces.

La somme de la longueur et du pourtour ne doit pas dépasser 50 pouces.

Enveloppez vos colis solidement. Adressez-les correctement et pesez-les soigneusement. Acquitez le port en entier.

Expédiez vos colis par air.

Vous pouvez le faire maintenant . . . en utilisant le nouveau service des colis-avion.

La poste aux colis-avion a été établie pour assurer aux Canadiens un service postal d'un nouveau genre qui ne le cède à aucun autre pour la rapidité et l'efficacité . . . au tarif le plus bas possible.

POSTES CANADA

G.-Édouard Rinfret, C.R., M.P., Ministre des Postes
W. J. Turnbull, Sous-Ministre des Postes

conversait avec son Georges. Je me demande si, après mon algarade d'hier, elle aura encore l'audace...

Il résista quelques minutes, puis se décida... Sous sa pression, le numéro 5 s'éclaira de rouge. Il eut une exclamation de colère :

— C'est trop fort ! Elle n'a donc pas compris que je ne suis pas sa dupe ?

Son premier mouvement fut de se précipiter dans le bureau, pour prendre Mlle Marcelle en flagrant délit d'hypocrisie. Mais la voix de la téléphoniste le retint.

— Allô, disait-elle. Le 927 ? Ne quittez pas... On vous demande de Paris.

Alors, il s'apaisa. Le fait que l'appel n'émanait pas de son employée atténuait la culpabilité de celle-ci. Peut-être n'avait-elle pas eu le temps de décommander un téléphonage annoncé... L'occasion s'offrirait à lui d'assister à un début d'entretien entre les amoureux... La curiosité l'emporta.

— Tu es seule, ma petite Marcelle ? interrogea la voix masculine.

— Oui, Georges. Tu peux y aller, je t'écoute.

— Pas grand-chose aujourd'hui, à la rubrique *Le médecin des coeurs*. « *Pavillon Bleu* » remercie des conseils re-

latifs à la jalousie publiés dans le dernier numéro. Elle a parlé dans ce sens à son fiancé, elle s'en trouve fort bien.

— Tant mieux. A part cela ?

— *Rococo* demande une parallèle entre la passion et la tendresse. Pas d'autre question pour cette fois. Tu vois qu'on pourra développer le sujet.

— Que proposes-tu, Georges...

— Ma foi, rien ! J'ai compté sur toi. C'est tellement bien ton rayon, la tendresse !

— Chut ! monsieur Georges... pas de flatteries ! On pourrait dire, par exemple, que la passion est brutale, sauvage... tandis que la douceur est l'attribut de la tendresse, qui toujours sait garder une exquise mesure.

« Ceci encore : la passion naît souvent d'un corps qui crie son désir... la tendresse naît d'une âme qu'on entend palpiter.

— N'en jetez plus ! Ajoute tout ce que tu voudras... Inutile de me soumettre toute la réponse... Pourvu que je puisse donner la copie demain matin !

« C'est égal, Marcelle quel service tu me rends ! Si je peux remplir mon poste, c'est bien grâce à toi. Dire que tu écoutes ton heure de déjeuner...

— Voyons, mon Georges ! C'est tellement naturel que je t'aide ! Tu m'as assez aidée, toi, jusqu'à ce que je trouve une situation.

— Sais-tu à quoi je pense ? Suppose un instant que quelqu'un surprenne nos propos... passionnés, il faut bien l'avouer ! Qui pourrait se douter que nous sommes frère et sœur ? Tiens ! ton Régis, par exemple.

— Tais-toi, Georges. Je te défends de dire « mon » Régis, en parlant de mon directeur !

— J'ai envie d'aller le trouver et de lui raconter.

— Tu ne feras pas ça ! Tiens ! laisse-moi « taper » le « papier », pour que je puisse le mettre à la poste tout à l'heure. Du reste, il ne faut pas prolonger inutilement des téléphonages qui te coûtent un argent fou.

— Il le faut bien, pour que ma rubrique tienne ! Frais professionnels... A bientôt, petite sœur...

Longtemps après que l'entretien eut cessé, Régis Andaine demeura immobile, continuant machinalement de tenir le récepteur à l'oreille.

— Ah ! dit-il enfin. Voilà donc le mystère. Georges occupe la fonction de conseiller sentimental dans un jour-

nal de modes, et c'est sa sœur qui lui fournit la copie. Aussi, je pensais bien qu'une idylle était impossible avec cette malheureuse... Les mots d'amour s'adressent à des anonymes... La chose n'en est pas moins piquante! Songer que les jeunes filles exaltées, souffrant de vague-à-l'âme, sont conseillées par une caricature de femme qui, certes, n'a jamais connu et ne connaîtra jamais l'amour! Pauvre Mlle Marcelle! Ceci n'ôte rien à ses qualités, à son dévouement fraternel, ni à ses nobles sentiments... Peut-être est-ce sous les plus laides écorces que se cachent les plus belles âmes? Triste... triste...

CHAPITRE IV

Le directeur des Papeteries de l'Île-de-France achevait un déjeuner solitaire à la terrasse du plus réputé des restaurants d'Essonnes, proche de la gare. Tout en attendant le café, il regardait distraitemment les promeneurs, rares à cette heure.

Soudain, son regard croisa celui d'un passant qu'il reconnut instantanément, malgré les années écoulées.

— Heurtaux! s'écria-t-il en se levant. L'homme interpellé s'arrêta.

— Andaine!... s'exclama-t-il à son tour.

— Mais oui! Je parlais de toi il n'y a pas longtemps, avec Sohier. Il me disait t'avoir rencontré. Mon vieux! Je suis bien content de te revoir... Peut-on te demander ce qui t'attire à Essonnes?

— La présence de ma sœur, tout simplement. Je viens de déjeuner avec elle.

— Ta petite sœur Poupette?

— Ma petite sœur Poupette, comme tu dis!

— Moque-toi de moi... Je me doute qu'elle n'est plus la fillette aux boucles mordorées dont je prenais la défense chaque fois que tu la taquinais. Mariée, sans doute? Mère de famille?

— Tu te trompes. Sohier a dû te dire que j'ai connu de bien mauvais moments après la mort de mes parents. Ma sœur, elle aussi, a dû faire le rude apprentissage de la vie. Elle n'a guère eu le temps de songer à se faire un foyer, la pauvre petite! Elle travaille pour gagner sa vie.

— A Essonnes? Quel heureux hasard! J'espère bien qu'on pourra vous inviter à déjeuner tous les deux, un de ces jours... En attendant, tu prends le café avec moi, bien entendu!

Heurtaux qui, jusqu'ici, avait gardé une attitude perplexe, accepta le siège que lui désignait son ancien ami et, d'un air résolu:

— Mon cher, dit-il, si tu tiens réellement à renouer connaissance avec Poupette, il ne tient qu'à toi... Tu peux la voir tous les jours, si le cœur t'en dit!

— Où donc, que j'y coure!

— Écoute, Régis, commença Heurtaux sur le ton de la confidence. Ma sœur est ton employée...

— Qu'est-ce que tu me racontes?

— La vérité! Je vais tout t'expliquer. Aussi bien, il y a longtemps que j'en avais envie. Au commencement de l'année, alors qu'elle était à la recherche d'une position, elle a trouvé, parmi les offres d'emplois d'un journal, une annonce des Papeteries de l'Île-de-France, recherchant une sténographe anglo-française. Elle est allée se présenter...

— Pourquoi ne m'a-t-elle pas demandé? Déjà dans le temps, tu n'ignorais pas que les Papeteries appartenaient à mon père?

— Oh! s'il n'avait tenu qu'à moi, j'aurais mis en avant nos vieilles relations. Mais ma sœur s'y est opposée. Excès de scrupule... Elle craignait de te forcer la main... d'éveiller, par un traitement peut-être favorisé, l'envie

de collègues malintentionnés... Bref, elle a été engagée par M. Gerbert, sans protections. Elle vit ici en pension de famille, et moi, j'habite Paris. C'est dire que nous ne nous voyons qu'en fin de semaine.

— Mais c'est stupide de m'avoir laissé ignorer tout cela!

— D'autant plus stupide qu'elle a un secret, qu'elle tremble toujours de voir découvert par son chef.

— Un secret? Dis vite, mon vieux... Si je peux l'aider, tu penses bien...

— Tu sais que j'avais des prétentions littéraires. J'ai dû déchanter... La « croûte » avant tout! Je fais du journalisme. Et, voici quelques semaines, on m'a offert un intérim dans une maison d'éditions. Oh! un poste pas banal! Figure-toi que je suis guide sentimental à l'Éveil de la Femme...

Une exclamation faillit s'échapper des lèvres de Régis. « Quoi? Georges », c'est toi? Mais il se retint à temps... Il eût rougi d'avouer ses indiscretions réitérées. L'autre continuait:

— Tu penses bien que je n'y pige goutte...

— Je vois! dit Régis, l'interrompant du geste. C'est ta sœur qui fait ton travail... pendant les heures de bureau!

— Non pas! Elle empiète sur ses loisirs pour cela! Mais, comme la copie est toujours pressée, je dois lui communiquer par téléphone les sujets à traiter. Nous échangeons là-dessus quelques idées, à l'heure du déjeuner. Or, l'usage de l'appareil est interdit à ton personnel, n'est-ce pas? Et Marcelle craint toujours...

— C'est vrai! dit rêveusement Andaine. Poupette s'appelait Marcelle...

« C'est curieux! J'avais gardé le souvenir d'une jolie fillette au visage posé, sérieux même pour son jeune âge. Je revois des yeux rêveurs... des cheveux mordorés qui nimbaient son

front d'une douce auréole... Poupette était ravissante!

— Elle l'est toujours, Régis! Marcelle est bien telle que tu viens de la dépeindre. Tu pourras facilement t'en assurer de visu. Oh! elle m'en voudra d'avoir dévoilé son secret... mais tant pis! Tu m'excuses, mon vieux? Il faut que je me sauve: j'ai un train à prendre...

— Dites-moi, Gerbert! Cette Mlle Marcelle...

— Oh! monsieur le directeur! vous n'allez pas la renvoyer, n'est-ce pas? Depuis l'autre jour, elle ne fait que pleurer...

— Qu'elle sèche ses larmes? Il n'est pas question de renvoi... Je voulais seulement vous demander son nom de famille.

— Vial... Mlle Vial.

Régis Audaine, qui interrogeait son subordonné avec une certaine inquiétude, ne put dissimuler son soulagement.

— Vous avez donc plus d'une Marcelle dans votre service? Celle que je voulais voir se nomme Marcelle Heurtaux.

— Mlle Heurtaux? Ah! c'est tout différent! Mais c'est Lucienne qu'on l'appelle...

Il réfléchit un moment avant d'ajouter:

— J'y suis... Quand elle est entrée ici, comme nous avions déjà une Marcelle, je lui ai demandé de me donner son second nom, pour éviter toute confusion... Ah! monsieur... Mlle Lucienne est une personne tout à fait supérieure. Elle rédige à elle seule tout le courrier anglais.

— C'est précisément pourquoi je voudrais la voir. Je crains qu'elle ne soit pas rétribuée selon ses mérites.

— Je vais vous l'envoyer immédiatement...

QUE répondriez-vous?

Q. — Quel est le lac le plus profond du monde?

R. — Le Great Sunken Lake, de Jacksonville, Oregon.

Q. — Quelle est la longueur du canal de Panama?

R. — Un peu plus de 50 milles.

Q. — Quelle est la rapidité du vol chez certains oiseaux?

R. — Le vautour, 100 milles à l'heure; l'hirondelle, 90; la corneille, 25; le pigeon voyageur, 70; le canard, 80.

Q. — L'air froid favorise-t-il la diffusion du son?

R. — Dans les régions polaires, on converse facilement à un mille de distance.

Q. — D'où le tissu appelé « tweed » tire-t-il son nom?

R. — Des villages situés sur la rivière Tweed, en Ecosse, où on le fabrique.

Q. — La Palestine est-elle aussi fertile aujourd'hui que du temps de Notre-Seigneur?

R. — Son sol a été négligé et a besoin d'être fertilisé.

Q. — Quelle est la différence entre les mots suivants: a) muscat; b) muscade; c) muscadet; d) muscadin?

R. — a) Se dit d'un raisin à saveur de musc; du vin produit par ce raisin; de plusieurs espèces de poires; b) noix que produit le muscadier; fleur du rosier musqué; boule de la grosseur d'une muscade dont se servent les escamoteurs; c) vin ayant le goût du vin muscat sans en être; d) jeune qui dépasse la mesure dans l'accoutrement et l'élégance.

Q. — Qui a créé la forme typique des romans policiers modernes?

R. — L'écrivain américain Edgar Allan Poe.

Pour la seconde fois, Régis, resté seul, attendait mademoiselle Marcelle. Mais cette fois, il savait pourquoi l'émotion accélérât le rythme de son cœur.

Dès qu'il entendit frapper, il se leva, face à la porte. La sœur de Georges Heurtaux était devant lui... tellement semblable à l'image qu'il avait conservée de la fillette de douze ans, qu'un nom familial lui monta aux lèvres:

— Poupette!

La jeune fille, les lèvres tremblantes regardait celui que, depuis trois mois, elle se faisait un devoir d'éviter.

— Georges vous a tout dit? dit-elle craintivement, cherchant à lire dans les yeux de son ami d'enfance jusqu'à quel point le grand frère avait trahi son secret. Tout? Il vous a parlé du... Médecin des Coeurs?

— Oui... Désormais, Marcelle, c'est vous qui appellerez votre frère, à l'heure qui vous conviendra le mieux. Vous utiliserez la cabine... Et sans remords, n'est-ce pas? J'y mets une seule condition: Vous me ferez lire les réponses rédigées par vous... Moi aussi, je peux donner mon avis...

— C'est convenu! acquiesça Marcelle, tandis qu'une lueur malicieuse se jouait dans ses prunelles ordinairement mélancoliques.

Un silence... Puis elle reprit.

— Si vous saviez combien je suis heureuse de retrouver en vous le Régis d'antan, au lieu du directeur froid et sévère qu'on m'a souvent dépeint ici! Que de fois j'ai lutté contre cette réputation, que je savais fausse... Mais je ne pouvais dire pour quelle raison je voulais vous réhabiliter!

— Je vous remercie d'avoir cru en moi, Marcelle. Maintenant, vous m'aidez, n'est-ce pas, à me faire connaître sous un meilleur jour? Mais laissez-moi vous poser une question. Comment, avec vos capacités, n'occupez-vous pas un poste plus agréable... à Paris, par exemple, près de votre frère? Pourquoi, entre toutes les situations qui se sont présentées, avez-vous choisi celle qui vous contraignait à une pénible solitude?

Marcelle, de son regard profond, scruta le visage de Régis.

— Vous voulez la vérité? la vérité vraie? Soit... Je n'ai jamais cessé de vous aimer, Régis. Petite fille, je voyais déjà en vous l'idéal de ma vie... Et, lorsque les circonstances nous ont séparés, je n'ai pu bannir votre image de mon cœur. C'est pourquoi, à des offres plus brillantes peut-être, j'ai préféré le poste que j'occupe sous votre toit. Vous me jugez mal, n'est-il pas vrai? Vous trouvez mon aveu éhonté? Vous avez raison... Je sais que je le regretterai... et pourtant, je me sens délivrée d'un grand poids!

Régis avait saisi une petite main qui cherchait à se dérober, et il la serrait entre les siennes, pour la retenir malgré elle.

— Que la vie est mal faite! soupira-t-il. Moi non plus, je ne vous avais pas oubliée. Dès que j'avais besoin de douceur féminine, c'était votre souvenir qui surgissait... Et, à présent que je vous retrouve, voici qu'il est trop tard... J'ai sottement lié ma vie à une femme que je n'aime pas... qui ne m'aime pas non plus... Pourquoi faut-il que la joie de vous revoir soit mêlée de remords et de regrets stériles?

— N'ayez pas de remords! J'ai toujours su que mon amour était sans espoir. Mais ne me punissez pas de vous l'avoir confessé! Permettez-moi de vivre dans votre sillage... de vous voir de temps en temps... de chercher dans votre présence la force de souffrir... et ma souffrance même sera du bonheur!

Un mois s'était écoulé depuis cette entrevue. M. Roblot avait prié Régis de fixer lui-même la date du mariage,

et avant six semaines, Germaine devait devenir Mme Régis Andaine.

A plusieurs reprises, Andaine avait revu Georges Heurtaux. Et Marcelle, deux fois la semaine, frappait au bureau directorial. Elle rappelait à Régis des souvenirs communs, puis, comme convenu, soumettait à son approbation les projets de réponse aux questions, souvent saugrenues, des oisives lectrices de *l'Eveil de la Femme*.

Régis apprenait ainsi à pénétrer plus intimement la pensée de son amie d'enfance. Quelle saine conception de la vie! Qu'ils étaient avisés, les conseils du Médecin des Coeurs à cette fiancée hésitante, déçue dans son choix! Il attaqua la conclusion:

L'autre, dites-vous, partage vos goûts... il aime le monde et vous offre la possibilité d'une vie brillante, ailleurs que dans le «trou de la province» que vous dédaignez... Eh bien! si, malgré tous les arguments qui précèdent, vous ne parvenez pas à apprécier les solides qualités de votre fiancé, — qualités que je devine à travers vos amères accusations, — dans ce cas, choisissez l'autre. Si prochain que soit votre mariage, rompez pendant qu'il en est temps encore! N'hésitez pas... car toutes vos confidences tendent à prouver qu'un divorce suivrait de près une telle union...

Régis Audaine réfléchissait. Pour une fois, il n'approuvait pas tout à fait le point de vue de Marcelle. Ne perdait-elle pas par trop de vue la souffrance d'un fiancé délaissé? Il allait lire à nouveau la réponse, lorsque ses yeux tombèrent sur le pseudonyme de la correspondante.

Bec enfariné! Le surnom que, souvent, Germaine Roblot aimait à se donner... Pas de doute! Le fiancé gêneur, c'était lui! Lui, qui s'apprêtait à séquestrer la blonde Germaine dans un méprisable «trou de province»! Il comprenait, à présent, les propos équivoques de sa fiancée: un autre s'était présenté, plus qualifié que lui pour faire le bonheur de Mlle Roblot...

Lorsque, vingt minutes plus tard, Marcelle Heurtaux entra dans le cabinet du directeur, la surprise la suffoqua. Régis se jetait à ses pieds et lui baisait les mains avec ferveur.

— Marcelle! murmurait-il. Ma petite Marcelle... enfin, je peux vous dire que je vous aime! Voulez-vous être ma femme?

— Mais, balbutia-t-elle, pâlisant à ce contact trop ardemment souhaité, vous... n'êtes... pas libre!

— Je suis libre... libre comme l'air! Je reviens de Corbeil. Le père est furieux; mais la fille est ravie! Elle va pouvoir épouser celui qu'elle aime... autant qu'elle peut aimer!

«Mais ne pensons plus à ces gens-là!... pensons à nous! A nous deux, Marcelle, ma chérie! Comme nous allons être heureux!»

— Je n'ose y croire, Régis... J'étais résignée à ma solitude.

— Et moi, je n'étais qu'un égoïste! Mais je vais réparer... D'un geste passionné, il l'attirait... et elle, lasse de lutter contre son propre élan, s'abandonnait à cette exquise étreinte, lorsque le vieux Mougin entra, une carte à la main.

— Par... pardon! bégaya-t-il, éberlué de ce qu'il voyait. Je venais...

Marcelle s'était écartée, toute rougissante.

— Qu'y a-t-il? demanda posément Régis. Un visiteur?

— Ce monsieur... Sohier... Je vais le congédier...

— Faites entrer M. Sohier, Mougin. Et ne vous excusez pas!

Le secrétaire obéit, confondu... Mais il jura de ne plus jamais faire usage de la prérogative dont l'avait naguère investi son directeur. Désormais, il cognerait avant d'entrer...

— Bonjour, mon vieux! s'écria Sohier, tout souriant. Tu ne m'attendais pas? Tu as eu le temps, je pense, de te faire une opinion sur la valeur de mon «Detecta»?...

— Je n'ai que peu d'estime pour lui, Julien!

— Tu ne le gardes pas?

— Si, mon vieux, je le garde... comme un objet de musée... parce que je lui dois de la reconnaissance... Mais tu

L'ONCLE DU JOUR DE L'AN

[Suite de la page 10]

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, je vais le déguster de la maison. Jamais de viande, rien que des purées et des légumes hachés. Si tu élèves la moindre protestation devant lui, je retourne aussitôt chez ma mère...

Justin voulait la paix dans son ménage, il s'inclina.

Le lendemain, ce fut l'oncle Bolivar qui demanda à Gabrielle:

— Qu'est-ce que vous allez nous faire manger ce matin, ma chère nièce?

— Purée de haricots et cseille, mon petit oncle chéri.

— C'est parfait, parfait.

Ah! Gabrielle aurait bien voulu que Bolivar fit la moindre observation. Avec quel plaisir elle lui aurait montré la porte.

— Pour me débarrasser de ce vieux, je saurai souffrir et faire souffrir Justin.

Pendant un mois, il n'y eut guère de variété dans les menus, ce qui n'empêchait pas Justin et Gabrielle de tricher un peu avec la consigne.

Il advint que l'oncle Bolivar annonça à ses neveu et nièce qu'il ne s'était jamais senti plus alerte.

— Ah! mes chers enfants, vous ne sauriez croire ce que j'ai laissé de dollars aux illustres docteurs new-yorkais que j'ai consultés pour mon coeur, mon foie et mes reins. M'ont-ils assez drogué! Et comme résultat: néant. Or, aujourd'hui je me porte

vas me faire le plaisir de le débrancher. Il ne servira plus jamais... Tu m'entends? jamais. C'est un instrument malsain... Pourtant, je lui pardonne parce que — oh! bien malgré lui! — il a contribué à mon bonheur.

— A propos, demanda Sohier, à quand le mariage?

— Tu recevras bientôt une invitation.

— Elle va bien, Mlle Roblot?

— Qui est-ce qui te parle de Mlle Roblot? Allons... ne prends pas cet air ahuri. Approche plutôt, Julien, que je te présente ma fiancée... la vraie! — la coeur de notre ami Georges, Mlle Marcelle Heurtaux...

JEAN MIROIR.

JEUNES FILLES QUI TRAVAILLEZ

Si votre ouvrage vous épuise recouvrez et maintenez vos forces avec cet infatigable fortifiant vitaminisé.

Ideal a tous les ages
Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

D. WATSON & CO., Montreal



Comment porter des FAUSSES DENTS plus confortablement

FASTEETH, agréable poudre alcaline (non-acide), tient bien en place les dentiers. Pour manger et parler plus confortablement, saupoudrez un peu de FASTEETH sur vos dentiers. Ne laissez aucun goût de colle ou de pâte. Empêche l'haleine des dentiers. Procurez-vous FASTEETH à la pharmacie.

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pour quoi souffrir?... La poudre Lamby soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES

LAMBY'S
CONTRE LE MAL DE TÊTE

Avez-vous des cadeaux à faire?

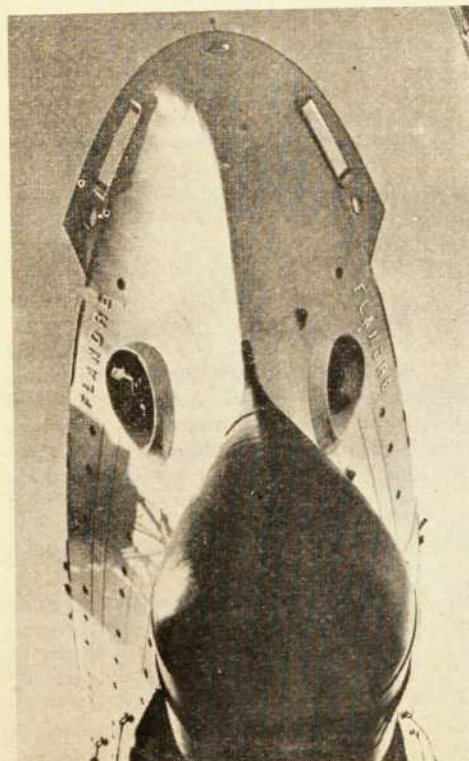
Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

Coupon d'abonnement		Le Samedi	
Canada	1 an	\$3.50	\$5.00
	6 mois	2.00	2.50
☐ IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.			
Nom.....		Province.....	
Adresse.....			
Ville.....			

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE



Lancement tout récent du paquebot français *Flandre* dans le port de Dunkerque. Notre cliché nous montre une vue tout à fait originale de la coque ultra-moderne. Destiné à la Compagnie Générale Transatlantique, ce navire fera la ligne des Indes. Il témoigne par sa conception qui marque un grand progrès, du renouveau de la flotte marchande française si douloureusement meurtrie.

NOTRE FEUILLETON

MIGNON DE LA BUTTE

par ARISTIDE BRUANT

No 3

Il frappa d'un coup de pied violent le genou du cheval qu'il tenait aux naseaux. La bête s'abattit, entraînant l'autre dans sa chute... Et ce fut l'arrêt brusque dans un pêle-mêle de harnais brisés, de timon faussé, de vitres qui volent en éclats, tandis que l'autobus cédant à un coup de volant de son conducteur, passait frôlant le sauveteur qui par une savante cabriole se retourna sur ses jambes, entre les têtes des deux chevaux effondrés.

Alors, la foule accourut, criant : Bravo ! prête à porter Filoche en triomphe, en même temps qu'inquiète de savoir si les deux personnes qui se trouvaient dans la voiture n'avaient pas été contusionnées par le choc ou atteintes par les éclats de vitre.

Mais déjà Filoche était à la portière, s'informant.

— Eh bien, ça va mieux, là-dedans ?

Le jeune homme, s'élançant sur le marchepied, répliquait aussitôt :

— Oui, grâce à vous, mon ami, car j'ai tout vu... Ma mère et moi nous vous devons la vie...

— Le fait est qu'il était moins une !

La dame aux cheveux blancs, dont le visage détendu avait repris une expression de dignité et de calme parfaits, s'informait auprès de son fils, désignant le petit camelot :

— C'est monsieur qui a arrêté les chevaux ?

— Oui, mère.

Alors, tendant sa main finement gantée à l'ami de Jean-de-la-Rue, elle fit :

— Je vous félicite et je vous remercie.

Puis, s'adressant à son fils, elle ajouta :

— André... il faut récompenser ce brave garçon.

— Sois tranquille, mère.

Le gentleman avait fouillé dans son portefeuille et, tendant à la fois un billet et sa carte au jeune sauveteur, il dit :

— Voici pour vous... et si vous avez jamais besoin de quelque chose... souvenez-vous de mon nom et de mon adresse... je serai toujours heureux de vous obliger.

Mais le crieur de journaux repoussait la main qui offrait, en disant :

— Vous ne me devez rien, monsieur.

J'ai pas travaillé pour de l'argent. J'ai fait cela en m'amusant et bien par hasard... Je ne veux pas de votre pognon... Quant à votre carte, je la garde... parce qu'au moins ça me permettra de me rappeler que je n'ai pas rendu service à un ingrat, et ça fait toujours plaisir.

Mais la dame aux cheveux blancs insistait :

— Voyons, mon ami, vous n'êtes pas raisonnable. Vous devez avoir besoin...

— De rien, madame.

— Dites-moi au moins qui vous êtes ?

Mais, pirouettant sur lui-même, et soulevant sa casquette, Filoche s'écria :

— Salut la compagnie !

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jean-de-la-Rue et Rose-Blanche, qui s'aiment profondément, sont, un jour, séparés. Le marquis de Montferrat, qui recherchait sa fille depuis son enlèvement, la trouve par hasard, et l'amène chez lui. Mais la mère d'Yvonne (c'est le véritable nom de Rose-Blanche), étant morte, le marquis a épousé une nommée Gilberte, femme cupide et méchante. Celle-ci et son ami, Abdul, être fourbe et sans scrupule, qui convoitent la fortune du marquis, méditent les plus funestes desseins.

Jean-de-la-Rue trouve un jour son père adoptif, Poirier, assassiné ; avant de mourir, celui-ci a eu le temps de tracer, en lettres de sang, le mot Basiloff.

Et se faufilant dans la foule entourant les chevaux qui se débattaient au milieu des harnais brisés, il disparut avant qu'on ait eu le temps de le retenir.

Mais déjà des agents, intervenant de toutes parts.

— Dominique et Albert ?... ces malheureux ?... interrogeait la vieille dame qui descendant du coupé, s'appuyait au bras de son fils...

Un brigadier, l'air important, s'écriait :

— Albert et Dominique, ce sont vos domestiques, n'est-ce pas ? Je viens de les faire transporter dans une pharmacie.

Alors, professionnellement furieux, le représentant de l'autorité, se retournant vers la foule qui obstruait la chaussée, vociféra :

— Et puis, en voilà assez ! Circulez. On n'a pas besoin de vous ici...

Filoche, agile, preste comme un furet, dépistant ses admirateurs, traversa en courant la place de l'Opéra... et gagna le boulevard des Capucines.

Arrivé à la hauteur du café de la Paix, il s'arrêta devant un bec de gaz, et regarda la carte de visite que lui avait remise l'élégant gentleman dont il venait d'arrêter l'attelage emballé.

Elle était ainsi libellée :

Vicomte André de Saint-Clair
37 bis, rue de Varennes

Paris

Château des Mimosas, Montboron
près de Nice

— Excusez... blagua-t-il, c'est pas de la petite bière. Je crois que j'ai fait ce soir une bath connaissance...

« D'ailleurs il n'y avait pas de peine à deviner que c'étaient des vrais rupins.

« Des parvenus, ça vous colle tout de suite cent sous... mais ça ne vous donne jamais leur adresse...

— Vicomte André de Saint-Clair ! Ça ronfle ! Ça reluit ! C'est de la fine Trois Etoiles !

« Y a des chances pour qu'on ne prenne jamais l'apéro ensemble.

Et il allait déchirer machinalement la carte, lorsque se ravisant soudain il décida :

— Après tout, on ne sait jamais ce qui peut arriver... Autant mettre ça aux archives. Ils ont l'air tous les deux d'être du bon monde, et on a quelquefois besoin d'un plus gros que soi !

Alors, fouillant dans la poche de son veston, il en retira un vieux calepin dont la couverture en toile cirée, usée

jusqu'à la corde, était maintenue par un élastique à peu près neuf.

Il ouvrit le carnet et y glissa la carte au milieu d'autres paperasses.

Puis il remit le tout en place, et, les mains dans les poches, la conscience légère et de plus en plus satisfait de lui-même, il fit :

— Mais c'est pas tout ça... on dirait que j'ai la dent.

« Ça creuse les émotions, et je puis dire que, ce soir, j'ai eu mon compte.

« Après tout, je peux me permettre un petit extra. La recette a été bonne. Il s'est vendu comme des petites pains ce journal de l'*Intran*. Dame, il y avait une belle manchette : Une femme divorcée qui tue son mari et son amant pour épouser un professeur de boxe. Rien de tel pour faire marcher la clientèle !

« Faisons voir l'appel au peuple.

Et tirant cette fois de la poche de son pantalon une poignée de monnaie, il déclara tout joyeux :

— J'en ai de la mitraille plein mes poches.

« Trois francs vingt-cinq de bénéf.

« Ça ne serait peut-être pas assez pour payer à souper à une danseuse, mais j'en ai plus qu'il ne m'en faut pour m'envoyer un petit gueuleton à la mode.

« Où c'est-y bien que j'irais ?

« Par ici, il n'y a que des établissements chics.

« Ce n'est pas des maisons pour toi mon vieux Filoche.

« Ah ! mais j'y pense... je connais une petite boîte, au bas de la rue d'Amsterdam, à côté de la gare Saint-Lazare, où c'est ouvert tard toute la nuit, et où ça sent toujours bon, quand on passe devant.

« Allons-y... c'est moi qui régale...

« Ce soir, le tsar n'est pas mon cousin.

Un quart d'heure après environ, le jeune camelot était installé devant une portion de boeuf... à laquelle il avait fait ajouter pour quatre sous de frites... et qu'il dégustait, tout en faisant de fréquents emprunts au pot de moutarde qu'il avait instamment réclamé et en attaquant avec plus de modération une chopine de vin nouveau, spécialité de la maison...

Après un rapide calcul mental, Filoche ayant établi qu'il pouvait encore dépenser trente centimes, se fit servir quatre sous de brie et deux sous de pain.

Puis, sa grande faim étant passée, il se mit à savourer en gourmet le fromage qui, d'ailleurs, était excellent.

Deux heures sonnait à l'horloge oeil-de-boeuf placée au-dessus du comptoir, ramenèrent le frère de Charlotte à la réalité.

— Zut ! grogna-t-il. Je vais encore trouver ma porte fermée.

« Après tout, j'en serai quitte pour me payer un peu de gymnastique. Ça me fera les poignets et ça m'aidera à digérer mon supplément.

— L'addition, s'il vous plaît ?

L'employé arriva aussitôt et donna le compte à payer.

— V'là trente sous, fit le camelot en déposant sur la table une poignée de billon.

« Y a vingt-huit pélos pour la note et deux ronds pour ta figure.

« Ça fait-il ton compte ?

Le garçon s'éclipsa en haussant les épaules, mais en emportant la monnaie.

— Dis donc, toi, le capitaliste, lança Filoche, tu pourrais au moins dire merci.

Et sur le seuil de la porte il ajouta :

— A présent, s'il n'y a que moi pour te donner un pourboire, tu pourras rien crever de soif.

Sur cette boutade, l'ami de Jean-de-la-Rue, sortant du restaurant, se dirigea vers le parc Monceau, lesté, calé, et d'excellente humeur...

Il n'avait plus qu'un désir... trouver le moyen de pénétrer le lendemain jusqu'auprès de la petite amie de son nouveau et déjà très cher camarade.

En y réfléchissant bien, il se dit que le premier système, c'est-à-dire celui de l'audace, était encore le meilleur, lorsque son attention fut attirée par un bruit de vitres qui se brisaient avec fracas, suivi immédiatement de cris poussés par une voix d'ivrogne :

— Vive la sociale !

— Ben quoi, qu'est-ce que c'est ? s'exclama Filoche... en regardant autour de lui...

Quelle ne fut pas sa stupéfaction, en apercevant dans la solitude nocturne du boulevard Maiesherbes un gros gailard, vêtu d'un élégant mac-farlane à revers de soie, qui s'ouvrait sur la blancheur d'un plastron de chemise étincelant, coiffé d'un chapeau haut de forme qui vacillait d'une oreille à l'autre, et serrant contre sa poitrine plusieurs pavés de bois, qu'il avait dérobés à un tas placé à l'angle du boulevard, en réparation, et de la Laborde.

— Il est fou, ce typard-là, s'exclama Filoche.

« Frusqué comme ça, il gueule : Vive la sociale ! Moi, à ce compte-là, je devrais crier : Vive l'anarchie !

L'étrange manifestant, tout en zigzaguant fortement sur le trottoir, s'avavançait vers un réverbère... Et s'assurant sur ses jambes hésitantes, il lança un pavé dans les carreaux du bec de gaz qui volèrent en éclats, tandis que triomphalement le « poivrot de la haute » continuait à vociférer à plein pouvoir :

— Vive la sociale !

Toujours animé des mêmes intentions hostiles, il se dirigeait vers un nouveau réverbère, lorsque deux agents qui le suivaient depuis un bon moment déjà, bondirent de l'ombre où ils se dissimulaient, tombèrent sur l'énergique

mène et l'empoignèrent vigoureusement au collet.

— Ne me touchez pas, protesta aussitôt le délinquant.

Mais sans aucun égard pour sa personne, les deux agents se disposaient à entraîner leur prisonnier vers le poste le plus rapproché, l'homme s'arc-boutant et s'efforçant de résister à l'autorité, l'homme au mac-farlane répéta :

— Touchez pas !... Lâchez-moi ! vous ne savez donc pas à qui vous vous adressez ?

Nullement intimidés par ces menaces les deux gardiens de la paix, tout en bourrant de coups de poings le noctambule en délire, le poussèrent, l'entraînant du côté où ils avaient résolu de l'emmener, c'est-à-dire au poste du boulevard Malesherbes.

Quant à Filoche qui n'aimait pas à se mêler de ce qui ne le regardait pas, et encore moins à se frotter aux gens de police, il avait pris le parti très sage de passer au large et de gagner le trottoir opposé...

— Non ! ce que c'est bête, un homme saoul, philosophait-il.

« Casser des carreaux en criant : Vive la sociale !

« Une fois qu'il va être au bloc, qu'est-ce qu'il va prendre pour son rhume, le frère miron ?

« En attendant, ce soir, j'aime mieux être dans ma peau que dans la sienne.

« Au moins, je dormirai tranquille, et j'en ai besoin, car demain, en se réveillant, il ne s'agira pas de s'ouvrir qu'un oeil, mais les deux !...

Filoche, après avoir monté l'avenue de Messine, arriva devant la grille du parc qui, ainsi qu'il l'avait prévu, était hermétiquement close...

— Je m'en doutais, fit-il, mon pipelet ne fait pas d'heures supplémentaires.

Et, ainsi que nous l'avons déjà vu, le jeune camelot commençait à grimper le long sommet de la grille, lorsque deux ombres noires, sortant d'un coin obscur de l'avenue Ruysdaël, se mirent à ramper doucement vers le portail...

— Tu l'as vu, Chanut ? fit une voix.

— Oui, Moulard, répondit une autre.

— Qu'est-ce qu'il peut aller fichez là-dedans ?

— Tais-toi, laissons-le faire... et observons.

Sans se douter un seul instant qu'il était épié par deux sergents de ville, Filoche, qui avait franchi le sommet de la grille, se laissa glisser doucement dans le parc et disparut presque aussitôt dans la pénombre.

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogeait Chanut.

— On le suit, décidait Moulard.

— On le suit, on le suit... c'est facile à dire, mais pas commode à faire...

— Pourtant, quelque chose me dit que c'est un assassin d'importance qui a fait un sale coup et qui vient se coucher ici pour ne pas se faire choper dans un garno.

— T'as raison, Chanut, nos galons de brigadier en dépendent peut-être...

— On y va... Moulard ?

— On y va... Chanut !

— Fais-moi la courte échelle.

— Oui. Tu y es ?

— J'y suis.

— Alors, enlevons nos capotes, et en avant !

— En avant !

XVI

Au violon

Si la grille du parc Monceau était pour notre ami Filoche un obstacle aussi facile à franchir qu'un rideau de sapins pour un écureuil, il n'en allait pas de même pour les agents Moulard et Chanut.

Le premier surtout était doué d'un embonpoint assez prononcé, et le second d'une indolence sans pareille...

Aussi leur apparut-il après plusieurs tentatives couronnées d'un complet insuccès, que l'entreprise était au-dessus de leurs forces et de leurs moyens...

Chanut, suant, soufflant et montrant son pantalon déchiré à son camarade, se rendit le premier.

Moulard ne tarda pas à l'imiter... et tous deux, s'épongeant le front, se prirent à murmurer simultanément :

— Il n'y a rien à faire !

Et ils allaient s'éloigner, lorsqu'ils entendirent marcher dans le jardin, en même temps que la lueur d'un vague falot apparaissait dans une des allées latérales.

— Une ronde, s'écria Chanut.

— Nous sommes sauvés, accentua Moulard.

Les deux agents ne se trompaient pas. C'était bien un gardien qui faisait son tour de surveillance à travers le parc endormi.

Alors, s'approchant de la grille, les représentants de l'autorité appelèrent :

— Hé ! l'ami !

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea le gardien, un ex-adjutant médaillé... que l'idée de se lever la nuit et d'exécuter cette promenade nocturne, mais peu sentimentale, avait le don de mettre invariablement d'exécrable humeur.

Mais apercevant, à la lueur d'un bec de gaz, briller les boutons des tuniques, le vieux sous-off, reconnaissant des demi-confrères, se radoucissait aussitôt... et s'approchant du portail, questionna :

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? Vous avez l'air tout drôle !

— Il y a de quoi, répliqua Moulard.

— Il vient de nous en arriver une bien bonne, ajoutait Chanut.

— Quoi donc ?

— Nous venons de voir tout à l'heure un individu s'introduire par-dessus cette grille.

— Ce n'est pas possible !

— Puisque je vous le dis !

— C'est extraordinaire ! scanda le

gardien du square en portant instinctivement la main à l'étui de son revolver...

— Nous avons voulu le poursuivre, continuait Moulard.

— Malheureusement, soulignait naïvement Chanut, nous ne sommes pas des singes.

— Ni des apaches.

— Et dame, nous n'avons réussi qu'à déchirer nos effets.

Sans rien dire, le gardien, prenant une grosse clef dans sa poche, entrebâillait la grille puis disait aux agents :

— Entrez, nous allons lui donner la chasse.

Refermant soigneusement la porte derrière ses deux collègues, il fit, rogue, important :

— De quel côté s'est dirigé votre client ?

— Je crois qu'il a tourné à gauche.

— C'est malheureux que vous n'ayez pas de chiens de police, on n'aurait pas besoin de chercher longtemps...

— Faisons toujours une battue, proposa Moulard.

— En avant, revolver au poing, crâna Chanut.

Et, sur un ton qui eût donné la chair de poule à Filoche, s'il l'eût entendu, il ajouta :

— Au moindre bruit suspect, feu !... Maintenant, on a des ordres.

Pendant près d'une demi-heure, le trio inspecta... fouilla, visitant les masifs, sans rencontrer la moindre trace de celui qu'il cherchait.

— Mais s'écria tout à coup le gardien du square, en se donnant un coup de poing sur le front.

« Il y a la cabane du jardinier.

— La cabane des jardiniers ? s'exclamaient en même temps les deux gardiens de la paix.

— Oui, un hangar clos où ils remisent leurs outils, leurs bricoles, tout leur fourbi, quoi !

— Alors, allons-y, opina Moulard.

— C'est par là qu'on aurait dû commencer, grogna Chanut.

— On ne pense pas à tout ! s'excusa le gardien.

Toujours muni de son falot, et ouvrant la marche, il conduisit les deux agents jusqu'à la cabane dissimulée dans l'épais massif où Filoche avait été choisir domicile.

Non seulement le brave garçon, à peine entré dans sa « maison de campagne » s'était endormi de ce sommeil profond et béat de l'homme qui a la conscience tranquille mais il s'était mis à ronfler bruyamment. Arrivé devant la petite clôture en fer, le gardien du square s'arrêta, disant :

— Entendez-vous ?

— Oui... nous entendons ! triomphaient Moulard et Chanut.

— Alors, messieurs, à vous l'honneur.

— Après vous.

— C'est qu'ici je suis chez moi.

— Ça ne fait rien, vous avez la lan-

terne.

L'argument était sans réplique...

Le médaillé, tenant d'une main son falot et de l'autre son revolver, poussa de son genou la porte restée entrouverte.

Suivi par les deux agents, également revolver au poing, et guidé par les ronflements de plus en plus sonores qui s'échappaient du hangar, il arriva jusque devant la porte que, d'un coup de pied, il fit tourner sur ses gonds...

Alors, en un bond, les trois hommes fonçant, tête baissée firent irruption dans la cabane en criant :

— Haut les mains !... Haut les mains ! Filoche ne broncha pas.

Quand il dormait de son premier sommeil, un coup de canon ne l'eût pas réveillé.

— Nous le tenons ! déclara le gardien du square.

— Il a une sale tête !... définit Chanut.

— Sûr qu'il a plusieurs crimes sur la conscience, surenchérit Moulard.

— En attendant, son compte est bon...

— Réveillons-le.

— Méfions-nous... Il fait peut-être l'imbécile !

Mais le gardien, qui semblait avoir hâte d'en finir, posa sa lanterne sur une vieille caisse en bois blanc, et se mit à secouer le dormeur en criant :

— Qu'est-ce que vous fichez là ? Voilà maintenant que vous prenez le parc Monceau pour un hôtel meublé.

— Hein ? Qu'est-ce qu'y a ?... bégaya Filoche, encore tout endormi.

— Il y a qu'il faut se lever, intima Moulard.

— Et nous suivre, ajouta Chanut.

Le jeune camelot, dressé sur son séant, aperçut en même temps, à la lueur de la lanterne qui remplissait l'étroit réduit d'une lumière blafarde, trois paires d'yeux et trois canons de revolvers braqués sur lui de la plus menaçante manière.

Mais l'ami de Jean-de-la-Rue n'était pas homme à perdre la tête même dans des circonstances aussi graves et aussi imprévues.

— Eh !... doucement... pas trop vite... s'exclama-t-il... En v'là des façons de réveiller le monde !

Et son naturel gouailler reprenant aussitôt le dessus, il blagua :

— Vous auriez tout de même bien pu frapper avant d'entrer.

— On ne vous demande pas tout cela... interrompit le gardien. Levez-vous... et en route.

— Ah ! je comprends ! poursuivit le Robinson du parc Monceau, c'est le proprio qui me fait expulser... parce que j'ai oublié de payer mon terme.

« Fallait bien que ça arrive un jour ou l'autre... Je m'y attendais.

— Allez, ouste... intervint Moulard... en avançant la main pour prendre Filoche au collet.

— Et pas de rouspétance, crut devoir ajouter Chanut, qui, comme son camarade, d'ailleurs, en face de ce peu redoutable adversaire avait retrouvé toute sa vaillance et toute son énergie.

— J'en fais pas de la rouspétance, protestait Filoche, en se levant...

« Vous me dites de m'en aller, je m'en vais.

Alors, désignant une vieille brosse, un peigne, un bout de savon et un morceau de glace déposés sur la caisse, il réclama :

— Vous allez tout de même me donner le temps d'emporter mon mobilier, à moins que vous ne vouliez le faire saisir par l'huissier, et le vendre aux enchères. Surtout, je vous avertis...

Il n'acheva pas.

Moulard l'avait empoigné et l'entraînait au-dehors, appelant :

— Hé ! Chanut ! passe-lui le cabriolet...

— Le cabriolet... se regimba Filoche...

« Non, mais c'est-y des fois que vous me prendriez pour un voleur ?

— Un voleur... et même mieux, grondait Moulard.

— Un assassin !... accentuait Chanut en saisissant le poignet du jeune camelot maintenu par le gardien du square et l'autre agent.

— Puisque je vous dis que je suis un honnête homme... se débattait vainement le vendeur de l'Intran.

— D'abord, un honnête homme, ça ne couche pas dans les promenades publiques, ripostait Moulard.

NOUVEL AN

*L'heure du nouvel An sonne au ciel matinal,
Le geste s'interrompt, le regard s'équilibre,
Une horloge invisible au haut de l'azur vibre,
L'espace est une église immense de cristal.*

*Les âmes, dans la nef obscure prosternées,
Se dressent d'un élan aux premiers carillons,
Et les voilà chantante et grave procession
Qui s'en vont au-devant de la nouvelle année.*

*Le temps en précieuse et tuyante liqueur,
Aux mailles de l'azur s'infiltrant goutte à goutte,
Semble se balancer aux transparentes voûtes,
Et je lève vers lui ton calice, ô mon coeur !*

MARIE LE FRANC.

« Et puis, en voilà assez, vous vous expliquerez demain matin avec le commissaire.

Filoché songeait :

— Ils sont trois... je suis pris par les mains... Le mieux est encore de faire pénard... Car si je rouspète, en arrivant au poste, ils vont me passer à tabac, et je serais frais pour me présenter demain chez le marquis.

« Au fait, me présenter demain, je crois que c'est pas couru... C'est égal, c'est pas de veine...

Tout en emboîtant le pas aux trois représentants de l'autorité, qui lui formaient un imposant cortège, le brave garçon réfléchissait :

— Une fois qu'on est entre les griffes de ces gens-là, c'est pas toujours facile de s'en tirer... surtout quand on n'a personne pour vous réclamer et répondre de vous...

« Enfin, on verra clair au jour...

« Pour l'instant, il n'y a qu'à se laisser emmener et à ne pas faire le zigotteau ».

Le gardien du square accompagna le délinquant et les agents jusqu'au portail, qu'il rouvrit et dit à ses collègues :

— Maintenant, vous n'avez plus besoin de moi. Bonsoir. Je passerai demain matin au commissariat pour faire ma déposition, et puis je ne serais pas fâché de savoir à qui nous avons affaire.

Filoché et ses gardes du corps descendirent l'avenue de Messine, puis le boulevard Haussmann et tournèrent au boulevard Malesherbes, dont le trottoir était encore jonché par les éclats de vitres des réverbères démolis par l'étrange manifestant. Quelques instants après, Moulard et Chanut poussaient brutalement leur prisonnier dans un étroit réduit, intitulé « violon ».

Tandis qu'ils refermaient bruyamment la porte, le Robinson du parc Monceau s'en fut buter contre un lit de camp en bois...

Aussitôt un grognement se fit entendre...

Filoché, sentit qu'il était tombé tout à côté du corps inerte d'un homme endormi...

— Chouette ! Il y a de la compagnie ! se dit-il... Enfin, on va faire de son mieux, pour vivre en bonne intelligence !...

« Seulement on n'y voit goutte ; mais j'aurais beau demander de la lumière, ce n'est pas ces messieurs qui m'en apporteraient.

Et, s'asseyant à la turque, sur les planches du poste... les coudes sur les genoux et les mains sous le menton le jeune camelot se mit à réfléchir.

— Me voilà dans de beaux draps ! se disait-il.

« Expulsé comme un vulgaire locataire qui serait en retard de trois termes !

« Je me demande où je vais aller demeurer.

* « Je ne connais rien de si embêtant que de visiter des appartements.

« Mais cela encore ne serait rien, si j'étais sûr qu'on me relâche dès demain matin.

« Seulement, voilà... ils sont capables de m'inculper de vagabondage ; et dame, c'est là police correctionnelle, avec toutes ses conséquences... l'hosto (la prison)... et peut-être bien la maison de correction.

« Y a pas, mon vieux Filoché, faut trouver un moyen pour te tirer des flûtes.

« Oh ! j'y songe !...

« Le monsieur dont j'ai arrêté les chevaux tout à l'heure...

« Il a l'air d'un brave type... Il ne demandera pas mieux que de m'être utile.

« Des gens qui roulent en équipage... ça nous a toujours le bras long.

« Je serais vraiment bête de ne pas m'en servir, et j'ai rudement bien fait de garder sa carte...

« Quand le commissaire m'interrogera, je me réclamerai de ce baron, comment déjà, de Saint-Glin-Glin... non c'est pas ça... de Saint-Clair... j'y suis.

Un peu réconforté par cette espérance, Filoché allait s'étendre pour tâcher de dormir, lorsque, tout à coup, il tressaillit, tandis que ces mots prononcés à voix basse jaillissaient spontanément de ses lèvres :

— Eh bien, non, non, je ne peux pas !...

« Il me demanderait sûrement des explications, ce marquis de Saint-Clair. De deux choses l'une, faudrait que je lui raconte des blagues ou que je lui dise la vérité.

« Mentir à un type comme ça, je ne saurais pas... Il a une façon de vous regarder droit dans les yeux, que ça vous impose du premier coup, et je ne peux pourtant pas lui débiller que j'ai quitté ma mère, parce qu'elle voulait que je devienne un voleur.

« Non et non, je ne peux pas !

« C'est-y bête je ne peux pas !

« Pourquoi faut-il que ce vieux croquemitaine de gardien et ces deux sergots de malheur soient venus me cueillir juste au moment où j'ai le plus besoin de ma liberté ?

Mais un nouveau grognement se faisait entendre tout près du prisonnier...

— C'est le client d'à côté ! se dit Filoché. Il a l'air de roupiller sérieusement. Ça doit être quelque poivrot qui a dû engueuler les flics !

« Si sa femme l'attend, elle est servie.

Soudain, le jeune camelot s'écria :

— Hé là, doucement. Y a du monde !

En effet, il venait de sentir un revers de main, pas trop vigoureux, plutôt flasque, s'abattre sur sa figure, tandis qu'un cri rauque s'élevait dans le violon.

— Vive la sociale !...

— Comment !... Encore un qui crie :

« Vive la sociale ! »... décidément, c'est le soir !... Ça doit être un manifestant qui, en sortant d'un meeting, a fait de la rouspétance avec la rousse...

— Vive la sociale ! répétait la voix.

— Tu peux gueuler ! raillait le vendeur de l'Intran. Moi je vends de la politique, mais j'en fais pas !...

Et comme le captif renouvelait son geste, en accentuant ses vociférations, Filoché, s'éloignant de ce voisinage à la fois compromettant et désagréable, lança :

— C'est bon... la ferme... un bouchon !

Mais, nullement intimidé par cette riposte, le mystérieux révolutionnaire continuait, développant cette fois son thème :

— Plus de patrons ! plus de bourgeois ! plus d'employés, plus d'étoiles, plus de lumière, plus de réverbères...

— Oh ! zut ! s'écria Filoché... v'là un réverbère qui arrive à temps pour éclairer la situation.

« Je parie que mon poivrot n'est autre que le rupin du boulevard Malesherbes qui, tout à l'heure, flanquait des pavés de bois dans les carreaux des becs de gaz.

« Ils l'auront amené au poste, parbleu !

« Ah ! par exemple ça n'est pas banal.

« En voilà une rencontre !

« Si seulement y avait un lumignon... je pourrais voir la tronche (tête) qu'il fait...

« Un gentilhomme, un fils de famille sèléque (sèlect), bien fringué, qui casse des vitres municipales en gueulant : « Vive la sociale ! » ça ne doit pas être un client ordinaire.

« Je ne serais pas fâché de faire sa connaissance et de voir un peu la gueule qu'il a.

Alors, fouillant dans la poche trouée de son veston, Filoché finit par découvrir tout au fond de la doublure un vieux bout de bougie... et quelques allumettes dont il avait le soin de se précautionner le soir, avant de réintégrer sa « villa ».

— Je vais toujours craquer une « souffrante » pour voir un peu comment il a le nez fait... décida-t-il.

Une seconde après, une lueur légère éclairait le violon...

Posant son bout de bougie à côté de lui, Filoché enflamma la mèche et il aperçut l'homme au réverbère étendu

sur le dos et gesticulant avec la mollesse obstinée d'un ivrogne...

— Il en fait une tasse ! constata le jeune camelot.

Le manifestant allait s'écrier encore : « Vive la sociale ! » quand apercevant de la lumière, il se dressa sur son séant, et l'oeil rond, interrogateur, s'écria :

— Vous voilà, tyrans qui ressuscitez les principes de la monarchie !

« Je suis un citoyen...

Mais, s'arrêtant — car il venait d'apercevoir vaguement près de lui un être humain — il interrogea, l'air abruti, la bouche pâteuse et l'oeil voilé :

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Puis, sans attendre la réponse de Filoché, il poursuivit sur le ton déclamatoire d'un orateur de réunion publique :

— Toi aussi, j'en suis sûr, tu es victime de ce régime d'aristocratie et d'arbitraire qui pèse si lourdement sur les épaules des honnêtes gens.

— Tu l'as dit ! répliqua le Robinson du parc Monceau.

— Alors, tu es un frère !

Encore sous la fumée de l'alcool... se montant tout seul... le prisonnier en habit noir continuait sur le même ton :

— Ah ! ils ont voulu faire les malins ! Ah ! ils ont voulu m'empêcher de manifester publiquement mes idées ! Eh bien, ils seront trop heureux quand ils sauront qui je suis, de me relâcher avec des excuses plates.

« Ils verront à qui ils auront affaire !

« Ils apprendront de quel bois je me chauffe !

Et étendant la main dans la direction de la porte, il acheva :

— Je les ferai tous révoquer... car j'ai le bras long...

Mais s'arrêtant, il grogna :

— Bon Dieu, que j'ai soif !

Puis il demeura comme hébété, pour retomber sur les planches, vaincu par un irrésistible besoin de sommeil.

Deux minutes après l'ivrogne en habit noir ronflait à poings fermés.

De plus en plus stupéfait et intrigué, Filoché le considérait à la lueur vacillante de son bout de bougie, se demandant :

— Qui ça peut-il bien être que ce type-là qui gueule : « Vive la sociale ! », qui démolit les réverbères et qui parle de faire révoquer toute la « Rousse »...

« C'est qu'il a l'air d'être sûr de ce qu'il raconte !

« Il en a bien de la veine, après tout le fourbi qu'il a fait s'il est relâché demain matin... avec des excuses plates par-dessus le marché.

« Je serais rudement content qu'on me renvoie, moi, même sans excuses. Mais je crois que je peux me fouiller...

Et, poussant un profond soupir, il ajouta :

— Tout cela n'est vraiment pas juste... Qu'est-ce que j'ai fait moi ? Rien de mal, et me voilà à la boîte... peut-être pour des semaines, et tout ça, parce que je n'ai pas voulu devenir un voleur !...

Alors, jetant sur le dormeur un regard où il n'y avait aucune hostilité, mais cependant un peu d'envie, il fit :

— Y en a tout de même qui ont trop de veine pour ceux qui n'en ont pas assez !

« ...Quand je pense à ce pauvre Jean et à la promesse que je lui ai faite !

Et, tout attendri, l'ami du petit chanteur se baissait vers la bougie qui achevait de se consumer, lorsqu'il aperçut, tout à côté un portefeuille en cuir de Russie, qui gisait sur les planches rugueuses du lit de camp...

Le jeune camelot fit aussitôt :

— C'est à lui... Il aura perdu ça... sans qu'il s'en aperçoive... Ça n'a rien d'étonnant, confondu saoul, comme il est...

« Je vais toujours le lui remettre dans la poche de son pardessus...

COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.

L'individu qui n'est ni le propriétaire, ni le locataire d'une maison de désordre peut-il être convaincu d'avoir tenu une maison de désordre ?

Des policiers font une descente dans une maison de désordre et y arrêtent l'individu qui a la responsabilité et la charge de cette maison. Traduit devant le Tribunal, le prévenu est accusé d'avoir tenu une maison de désordre.

Il se défend, tentant de faire rejeter l'accusation telle que formulée. Il prouve, en effet, qu'il n'est pas le propriétaire de la maison. Il n'en est pas, non plus, le locataire.

D'après lui, tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'avoir été trouvé dans une maison de désordre, accusation bien moins grave que l'accusation originale.

La Couronne, toutefois, soutient que l'individu en question est bien coupable d'avoir tenu une maison de désordre.

EST-IL COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

COUPABLE ! a décidé la Cour du Banc du Roi, siégeant aux appels criminels, dans la cause no 712, pour le District de Montréal.

Il n'est pas nécessaire d'être propriétaire ou locataire d'une maison de désordre pour être convaincu d'avoir opéré tel genre de maison. Celui qui est en charge de la maison, qui la gère autrement dit, est un tenancier aux termes de la Loi.

Et Filoche étendait la main vers le portefeuille qui s'était entrouvert en tombant et d'où s'échappaient plusieurs cartes de visite en bristol glacé.

Le vendeur de l'*Intran* en prit une au hasard et lut :

Nicolas Taupin de la Taupinière
Etudiant en Droit
Ministère de la Marine Paris

— Taupin de la Taupinière, ministère de la Marine est amiral et c'est vieux, pourtant pas le ministre... Le ministre de la Marine est amiral et c'est vieux, un amiral... D'ailleurs, j'ai vu son portrait dans l'*Intran*.

« C'est peut-être son fils !... »

« Non, c'est pas possible !... »

« Si c'était le fils du ministre, il n'hurlerait pas : « Vive la sociale ! » dans la rue et il ne casserait pas les réverbères sur les boulevards.

Examinant une à une les cartes qui s'étaient éparpillées, il fit :

— Pourtant si... c'est lui !

« C'est le fils à Taupin !... »

« Ah ! celle-là, par exemple, elle est bien bonne ! »

« Je ne m'attendais pas à passer la nuit au poste en aussi bonne compagnie.

« Mon vieux Filoche, tu t'en fais des belles relations, le comte de Saint-Clair, le fils à Taupin, il ne te manque plus maintenant que d'être à l'Elysée ou à l'ambassade de Russie... »

« En attendant, en guise d'Elysée, c'est plutôt du côté de la tour Pointue qu'on te dirigera demain matin.

Mais, tout à coup, après un bref silence, Filoche eut une exclamation, presque joyeuse, et suivie immédiatement de ces mots :

— Oh ! quelle idée !

« Après tout, pourquoi pas ? »

« Demain, les flics viendront me chercher, seront pas les mêmes que ceux qui m'ont bouclé... »

« Quant au brigadier de service, il roupillait à moitié et il m'a fait enlever au violon sans même me regarder, sans rien vouloir entendre... »

« Et puis, qui ne risque rien n'a rien.

« Quand on veut gagner une partie, la première chose à faire, s'est de la jouer ! »

« C'est peut-être pas très chic de ma part, mais il n'y a pas deux façons de sortir d'ici.

« S'il n'y avait que moi, je ne dis pas, je verrais venir. Mais il y a, là-haut, sur la Butte, un pauvre gosse qui attend des nouvelles de sa Rose-Blanche. Il compte sur moi et, dame, c'est sacré ! »

« Après tout, je ne lui ferai pas de mal au frère Nicolas, et si, comme il dit, il a le bras long, il s'en tirera toujours.

Alors, contemplant avec attention le ronfleur, il constata :

— Nous sommes à peu près de la même taille : il est un peu plus gros que moi, ce qui n'en vaut que mieux, je vais donc pouvoir enfiler son pantalon et endosser son habit ; quant à son mac-farlane, je n'ai qu'à m'entortiller dedans... Une fois son galurin sur ma tronche et mes mains dans ses gants, ni vu ni connu je t'embrouille ! C'est couru !... »

Lentement, avec des gestes pleins de précision, tout en dirigeant de temps en temps un coup d'oeil d'inquiétude vers le bout de bougie qui achevait de se consumer... tournant le dormeur d'un côté... de l'autre... et avec tellement d'adresse et de douceur, que Nicolas, plongé d'ailleurs dans un de ces profonds sommeils qui suivent de près l'ivresse, se laissa faire, se contentant de pousser de temps en temps quelques grognements inintelligibles, le Robinson du parc Monceau enleva les effets de son compagnon de captivité.

Quand ce fut fini, il endossa les vêtements du brave Taupin, l'habilla avec les siens, en ayant soin de retirer de la

poche de son veston la poignée de monnaie qui constituait toute sa fortune, puis, retirant le cache-nez rouge qui lui entourait le cou, il l'enroula autour de celui du dormeur en disant :

— Comme ça, il ne s'enrhumerait pas et il ne pourra pas dire que je n'ai pas eu soin de lui.

Enfin, regardant ses pieds chaussés des escarpins vernis de Nicolas, il ajouta :

— Je vais aussi lui passer mes grolles, pour qu'il n'ait pas les pattes gelées... »

Comme il terminait son opération, la bougie s'éteignit.

Alors, rassuré et confiant en sa bonne étoile, le vendeur de l'*Intran* attendit le jour.

XVII

La mauvaise femme

MME de Montferrat venait de rentrer du théâtre.

Elle s'était retirée aussitôt dans son somptueux cabinet de toilette dont les fenêtres donnaient sur le parc Monceau.

Aidée par sa femme de chambre, elle détachait successivement le collier de perles qui entourait son cou de cygne et les bracelets chargés de brillants qui encerclaient ses fins poignets, lorsque le sifflet d'un téléphone acoustique retentit.

La marquise fronçant les sourcils, murmura sur un ton de mauvaise humeur soudaine :

— Qu'est-ce c'est ? Fanny, voyez donc !... »

La camériste approcha le cornet de son oreille et fit au bout d'un bref instant :

— C'est monsieur le marquis !

Giberte eut un haussement d'épaules imperceptible ; puis se levant, elle s'en fut à l'appareil et demanda d'une voix dont la douceur contrastait avec l'expression agacée, mauvaise même de sa physionomie :

— C'est vous, mon ami ?

Après un léger silence, elle ajouta :

— Tout à l'heure... dans cinq minutes, je suis à vous.

Et revenant à sa toilette... tout en continuant à se déshabiller, elle ordonna à sa femme de chambre, sur un ton plein d'autorité nerveuse :

— Dépêchez-vous... et allez-vous-en... Je rangerai moi-même mes bijoux.

Fanny s'exécuta tout en se disant :

— Je crois qu'il y a de l'orage dans l'air... »

Et comme ses doigts s'embarrassaient dans les complications des agrafes, la marquise s'impatientant et frappant du pied, s'écria :

— Quelle maladroite vous faites !... »

— C'est fini, madame... déclara la camériste... tandis que la robe s'écroulait mollement autour du corps superbe de la jeune femme.

— Alors, allez-vous-en.

— Madame la marquise n'a pas besoin que je lui donne son peignoir ?

— Non !

— Madame la marquise sait où il se trouve ?

— Oui... oui... Allez... allez... »

— Bonsoir, Madame la marquise

Comme Mme de Montferrat ne daignait même pas répondre, Fanny prit le parti de disparaître en trottant comme une souris et en murmurant entre ses dents :

— Ah ! la rosse

« Heureusement que la place est bonne... Sans ça, ce que je te la plaque-rais !... »

Restée seule, Giberte se leva de nouveau, s'en fut à sa garde-robe, de peuplier en fine dentelle, jetée sur un transparent de soie mauve... et s'étendant sur une chaise longue en une pose

nonchalante et savamment étudiée, elle attendit en songeant, l'air morne, ennuyé :

— Il va encore falloir jouer la comédie.

On frappait à la porte...

— Entrez ! fit la marquise d'une voix languissante.

Robert de Montferrat apparut.

D'un pas rapide, il s'avança vers sa femme, baisant tendrement la main que celle-ci, en un geste las, lui tendait.

Puis, l'enveloppant d'un regard plein d'attachement amoureux, il fit, d'un ton à la fois apitoyé et contrarié :

— Vous semblez souffrante ?

— Un peu de migraine ! répondit négligemment celle-ci.

— Je vous demande mille fois pardon... ma chère amie... S'il ne s'agissait d'un fait extrêmement grave, je me retirerais aussitôt... mais je vous connais assez pour être sûr que si je ne vous mettais pas immédiatement au courant de ce qui s'est passé ce soir chez nous... vous me le reprocheriez demain et vous auriez cent fois raison !... »

— Vous m'intriguez reprit Mme de Montferrat, dont ce préambule excitait vivement la curiosité...

Et, prenant aussitôt un air de doux intérêt, elle questionna :

— Est-ce que vous auriez quelque chose de grave ?

— Dites plutôt un violent chagrin.

— Ah ! mon ami ! s'exclama hypocritement Giberte.

Tout de suite, elle ajouta :

— Je vous en aurais voulu, si vous n'étiez pas venu tout de suite vers moi. Voyons, parlez... Vous savez bien que je suis toute à vous.

— Je le sais.

Alors, s'asseyant sur un fauteuil, près de l'astucieuse créature, le marquis Robert lui prenant la main qu'il garda emprisonnée dans les siennes, attaqua d'une voix sourde :

— Il s'agit d'Yvonne.

Malgré tout son empire sur elle-même, Giberte ne put réprimer un léger tressaillement.

— Yvonne ! répéta-t-elle.

Mais, se dominant, elle interrogea sur le ton du plus sympathique intérêt :

— Serait-elle malade ?

— Non ! mais je viens d'apprendre une chose ou plutôt des choses profondément douloureuses.

— Vous m'étonnez ; car cette enfant, malgré son manque d'éducation, me semble douée d'une nature charmante jusqu'à présent, je n'avais cru découvrir en elle que de bons instincts et je serais vraiment très étonnée et très peinée si vous veniez, par de regrettables révélations, détruire en moi la bonne impression que cette chère enfant m'a produite depuis l'instant où elle est entrée sous notre toit.

Très ému par les déclarations sournoises de sa femme, M. de Montferrat reprenait :

— Je ne saurais vous exprimer à quel point ma chère Giberte, je suis touché de vous trouver aussi bien disposée envers ma fille.

— Dites envers notre fille !

— Mais je m'empresse de vous dire... que malgré une imprudence très grave de sa part et que je m'en vais vous conter en détail, ma conviction demeure qu'Yvonne est toujours digne de notre affection et de notre confiance.

— Que s'est-il donc passé ?

— Ce soir, vers neuf heures, mon valet de chambre est venu confidentiellement me prévenir qu'il avait vu ma fille... monter dans un fiacre à la station du boulevard Malesherbes.

— Vraiment ! scandala la marquise, en dissimulant avec un habile jeu de paupières, l'éclair de joie qui, soudain, avait passé dans son regard.



DÉPRIMÉE ? NERVEUSE ? LYMPHATIQUE ? DÉLAISSÉE ?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore ! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

— J'ai cru François, qui est le dévouement même et dont la bonne foi apparaissait évidente, était victime d'une confusion regrettable.

« Aussitôt, j'ai couru à la chambre d'Yvonne... Elle était vide... Ma fille était partie... »

— Mon pauvre ami! souligna perfidement la marquise, vous avez dû avoir un instant d'affolement, d'angoisse...

— Ne m'en parlez pas. Mais devant la chose accomplie, j'ai fait immédiatement appel à tout mon sang-froid... à toute mon énergie...

« Je me suis ressaisi, me demandant si, dans un but de vengeance, ou dans une intention qui m'échappait, l'horrible femme qui m'avait déjà volé mon enfant ne l'avait pas attirée dans quelque guet-apens! »

— Et vous aviez trouvé là, votre fille.

— Non, vous allez voir... Mû par cette pensée, après avoir recommandé à François le plus grand silence, je suis sorti, j'ai pris un auto-taxi, et je me suis fait conduire là-haut, à Montmartre, à la place du Tertre... où la mégère en question et son fils... un ignoble voyou digne en tous points de sa mère, après m'avoir juré leurs grands dieux qu'ils n'étaient pour rien dans la disparition d'Yvonne, ont fini par insinuer qu'elle avait dû rejoindre un jeune homme, un chanteur de cabarets qui était malade et qui avait été transporté chez un peintre du quartier...

— Ces gens mentaient, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire que... répliqua M. de Montferrat très gêné par l'interrogation brutale et directe que sa femme venait de lui adresser sur le ton le plus doux du monde... C'est-à-dire que... oui et non... mais laissez-moi finir mon pénible récit.

— Je vous en prie...

— J'arrive au fait... Muni de l'adresse de ce peintre, je me rendais chez lui, quand soudain je me trouvai en face d'Yvonne, qui ne fit aucune difficulté pour m'avouer qu'elle se rendait auprès du jeune homme en question.

— Oh! mon ami, s'exclama Gilberte, tandis que le marquis essayait avec un fin mouchoir de batiste la sueur qui perlait à son front.

Et, tout de suite, elle ajouta :

— C'est incroyable... cette petite... dont le regard si clair, le front si pur, étaient si bien faits pour nous inspirer confiance.

— Ne vous hâtez pas de l'accuser.

— Loin de moi une pareille pensée, d'autant plus que je dois vous avouer que moi-même je suis un peu coupable.

— Vous!...

— Oui, un soir, quelques jours après l'arrivée d'Yvonne, je l'ai surprise dehors, dans le parc, en train de causer à un petit râcleur de guitare qui était venu jouer et chanter sous sa fenêtre.

— Et vous ne m'avez rien dit?

— Yvonne m'a suppliée de ne pas vous en parler, mentit effrontément la mauvaise femme... Et comme elle m'a promis de ne pas recommencer, craignant de vous causer un tourment inutile j'ai préféré garder le silence. J'ai eu tort, puisque je vois que le mal est plus grand que je ne le pensais...

« Croyez que quoi qu'il en soit, cette pauvre petite me trouvera toujours là, non point pour l'accabler, mais pour la plaindre et au besoin pour la défendre!... »

— Merci! Je n'en attendais pas moins de votre affection!

— Mon devoir n'est-il pas de remplacer près de votre fille, sa mère absente?

« Et je vous le répète... si coupable que soit Yvonne... elle ne rencontrera jamais en moi que tendresse et dévouement. »

« Car plus que toute autre, elle est excusable... Songez aux misères qu'elle

a vécu... à l'abandon moral où elle a été laissée...

« C'est au contraire par la douceur et la bonté que nous arriverons à réparer le mal... et à refaire d'Yvonne la jeune fille parfaite et digne de vous qu'elle doit être... »

Dupé, par ce langage dont il ne pouvait soupçonner la secrète et profonde perfidie, M. de Montferrat s'écria en un élan de reconnaissance infinie :

— Ma chère Gilberte, vous ne pouvez vous imaginer le bien que vous me faites en me parlant ainsi.

« Une vraie mère n'aurait pas de paroles meilleures... »

« Mais, je dois m'empresser de vous le dire, le mal est moins grave que vous ne le supposez et que je ne l'avais craint moi-même. »

— Oh! tant mieux!

— De la conversation que je viens d'avoir avec ma fille, il résulte que les relations d'Yvonne et de ce petit chanteur montmartrois n'ont été que l'idylle très chaste de deux cœurs innocents...

— Comme vous me rassurez!

— C'est du moins ce que m'a affirmé ma fille et tout en elle me donne à penser qu'elle disait la vérité.

« Mais je dois vous avouer que l'attachement qu'elle a si franchement manifesté pour ce jeune homme ne m'est pas apparu comme une de ces inclinations éphémères, enfantines, qui s'envolent à mesure que les semaines passent. »

« Non! j'ai bien peur que ce soit un sentiment plus durable et qui, inspiré par une double infortune, n'ait établi de solides racines dans ces deux cœurs abandonnés. »

— Quel est ce jeune homme? questionna Mme de Montferrat, qui, sous le masque d'une bienveillance attendrie, dissimulait, avec un art incompa-

nable, la curiosité malsaine qu'éveillaient en elle les révélations du marquis.

— Vous pensez bien que je n'ai pas eu le temps de faire une enquête.

« Je ne sais que ce que m'a dit Yvonne et je ne puis que vous le répéter, puisque sa sincérité m'apparaît évidente. »

« C'est ce petit joueur de guitare que vous avez vu — un enfant trouvé, paraît-il, par un vieux chiffonnier, qui l'a élevé avec beaucoup de soins... et en aurait fait un très honnête garçon... Il chante dans les cabarets de Montmartre. »

« Ce chiffonnier a été assassiné dernièrement, dans des conditions tragiques, mystérieuses... »

— Ah! oui, interrompit Gilberte, j'ai lu cela, en effet, et bien que j'aie horreur de ces histoires de crimes et de police... j'ai souvenir de m'être arrêtée à certains détails assez curieux pour fixer l'attention...

« C'est bien cet homme, n'est-ce pas, qui, avant de mourir, a écrit avec son sang sur le mur de sa chambre un nom russe? »

— Basiloff! lança M. de Montferrat.

— Oui, c'est cela, Basiloff.

« L'ami d'Yvonne serait le fils d'adoption de ce malheureux? »

— Précisément!

— Et vous dites que votre fille semble éprouver pour ce petit un réel sentiment d'affection?

— J'en ai la conviction absolue.

— Eh bien! mon ami, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?

— J'allais vous le demander! Car en des circonstances aussi délicates, les femmes savent mieux que nous trouver non seulement le mot vrai, mais la solution juste...

« Parlez donc... Je vous écoute avec la plus vive attention. »

à Brûle-pourpoint...

QUESTIONS

1. Que rappelle la croix du Mont-Royal?
2. Qui fut notre premier historien national?
3. Quel est l'auteur du « Drapeau de Carillon »?
4. Quel est l'auteur du volume de poésies intitulé « Laurentiennes »?
5. Qui, à la guerre de 1914-1918, lança le cri héroïque : « Debout les morts »?
6. Nommez un grand chimiste.
7. Qu'est-ce qui rend la mouche dangereuse?
8. La mouche est-elle féconde?
9. Quel est le vrai nom de l'original?
10. D'où vient le mot nicotine?

REPONSES

1. Celle que Maisonneuve y porta pour accomplir un vœu.
2. François-Xavier Garneau, mort en 1866.
3. Le poète Octave Crémazie.
4. Benjamin Sulte (1841-1923).
5. L'adjudant Péricard, en Argonne.
6. Lavoisier, français (1743-1794).
7. Les microbes qu'elle répand.
8. En 40 jours, sa descendance est de 12,000,000.
9. L'élan du Canada.
10. De Jean Nicot, qui introduisit le tabac en France.

Alors, la marquise de Montferrat, prenant un air plein de dignité tempérée par une expression de bonté, développa :

— Ainsi que vous venez de me le dire, le mal est certainement moins grand qu'on n'aurait pu le redouter.

« Car cette aventure, a un double avantage, celui de nous démontrer qu'Yvonne est restée pure au milieu d'un monde où elle était appelée fatalement à succomber, et celui de nous ouvrir à temps les yeux sur une liaison que nous devons nous efforcer de rompre à tout prix. »

« Mais je ne saurais trop vous le répéter, il faut bien nous garder d'effaoucher la sensibilité de cette enfant... »

« De la douceur, de la prudence! Il va nous en falloir beaucoup car c'est ainsi que nous arriverons j'en ai la conviction, à persuader Yvonne qu'elle ne doit pas s'attarder à un rêve impossible et que la réalité va lui apporter assez de joies, lui ménager assez de bonheur pour qu'elle nous laisse, vous et moi, la diriger dans le chemin qui est le nôtre... »

« Si nous voulons réussir, il faut agir tout de suite. »

— C'est mon avis, approuvait le gentilhomme.

— Voici donc ce que je vous propose. Dès demain, nous partirons en auto, pour notre propriété de Cimiez, près de Nice. Dans ce paysage enchanteur, sur les bords de la Méditerranée, sous le soleil réconfortant et chaud, nous saurons si bien nous emparer de l'âme de la chère enfant que, j'en suis sûre, lorsqu'elle reviendra à Paris... elle ne songera plus à son petit chanteur de Montmartre.

Et... avec une légère nuance d'inquiétude dans la voix, Mme de Montferrat qui poursuivait certainement un but d'autant plus dangereux, qu'il était caché, ajouta :

— Que pensez-vous de mon projet?

— Je le trouve excellent...

— J'en suis ravie...

— Malheureusement...

— Malheureusement?... »

— Nous ne pouvons partir aussi rapidement pour Nice!

— Pourquoi?

— Vous avez donc oublié, ma chère Gilberte, que je suis président du conseil d'administration des Forces de Bretagne, que notre assemblée générale a lieu dans trois semaines et que je suis absolument obligé non seulement d'assister à cette réunion, mais encore à toutes les séances préparatoires!...

— Je le savais, répéta l'astucieuse créature...

« Aussi, dans ma pensée, n'a-t-il jamais été question que vous nous accompagniez. »

« Vous viendrez nous rejoindre le plus tôt que vous pourrez. »

— Dès le lendemain ou, au plus tard, le surlendemain de notre assemblée générale...

— Et j'espère que je pourrai vous annoncer, sinon que notre chère petite malade est entièrement guérie, mais toutefois qu'elle va beaucoup mieux.

Alors, serrant dans ses bras la marquise, Robert de Montferrat s'écria :

— Je ne puis vous exprimer toute ma gratitude... Votre joli geste ne peut que resserrer encore les liens qui nous unissent...

Trompé une fois de plus par la misérable, dupé, aveuglé par son infernale hypocrisie, le père d'Yvonne, effleurant d'un baiser la nuque marmoréenne qui s'offrait à lui, ajouta d'une voix toute frémissante :

— Ah! Gilberte! Gilberte! Comme je vous aime!

Mais se dérochant, en un mouvement plein de grâce féline, la maîtresse du Levantin reprit :

— Alors, vous n'hésitez pas à me confier Yvonne?

— Trop heureux que vous vouliez bien l'aimer et la guider dans la vie.
— C'est toute une éducation à faire, un cerveau à meubler, un cœur à remettre en place... Mais elle est douée d'une nature si charmante, si attachante, que mon rôle sera très simplifié et que ma tâche sera douce, entre toutes, à remplir.

— Où est cette chère enfant ?...

— Dans sa chambre.

— Sans doute, repose-t-elle déjà ?

— Non !... Je l'ai laissée trop troublée... la pauvre mignonne pour qu'elle ait pu s'endormir ainsi.

— Si nous allions tous deux près d'elle, proposa Gilberte...

— Très volontiers, accepta Robert. Mais il est tard, vous êtes fatiguée.

— Est-ce qu'une mère est jamais fatiguée lorsqu'il s'agit du salut de son enfant ?

— Gilberte, vous êtes la meilleure des épouses.

Et, s'emparant du bras de la mauvaise femme, le marquis de Montferrat, tout radieux d'amour et d'espoir, l'entraîna vers la chambre de Rose-Blanche.

XVIII

Le sauvetage

EN rentrant chez elle, Rose-Blanche, après avoir vu s'éloigner son père, s'était laissée tomber sur une chaise.

Maintenant, plus que jamais, elle comprenait la distance qui la séparait du petit chanteur...

Or, dans la droiture de son âme, pas un instant, elle n'en voulait au marquis ; car elle comprenait qu'il était dans son rôle et qu'elle ne s'appartenait plus à elle-même...

Mais elle souffrait atrocement... elle souffrait deux fois... pour elle et... pour lui, pour son cher petit ami, qu'elle savait malade et qu'elle devinait profondément malheureux.

Qui sait s'il ne l'accusait pas d'oubli, et d'abandon ?

Qui sait si, sur son lit de souffrance, il ne se disait pas :

— Elle ne pense plus à moi... Heureuse, grisée par sa situation nouvelle, pour elle, Jean-de-la-Rue n'existe plus, Jean-de-la-Rue est mort !...

Et cette pensée lui était insupportable... Ah ! encore si elle avait pu arriver jusqu'à lui, le voir, ne fût-ce que quelques minutes, et surtout lui exprimer à la fois son chagrin et sa tendresse, lui dire :

— Patience !... Courage !... Espérance !... cher petit ami... Car si nous sommes momentanément séparés, si pour quelque temps nous devons renoncer à nous voir, quoi qu'il en soit et qu'il arrive, je te garde mon souvenir intact et mon cœur fidèle... Ne doute pas un seul instant de ta Rose-Blanche...

« Jamais, tu m'entends, jamais je n'appartendrai à un autre ! »

Mais voilà qu'au moment précis où, emportée par une volonté supérieure à la sienne, par une force d'amour contre laquelle on ne peut pas lutter, elle allait toucher au but... c'est-à-dire atteindre le chevet du petit chanteur... et lui apporter ces paroles de consolation fervente, un obstacle, un homme, son père, se dressait entre elle et lui... et désarmée, obéissante, pantelante, douloureuse, il lui fallait rentrer à la maison... où à présent, elle allait être surveillée... et mise dans l'impossibilité de renouveler sa tentative...

N'était-ce pas horrible, plus horrible encore que tout ce qu'elle avait enduré jusqu'à ce jour, puisque tout ce qui avait fait son orgueil, sa joie, sa vie, devenait tout à coup, pour elle, la chose défendue.

Tout de suite, elle avait compris que l'existence dorée qu'on lui accordait en

échange de ce sacrifice, non seulement ne parviendrait pas à panser sa blessure, mais l'aviverait encore...

Et rien à faire... rien à tenter !

Et puis... dans cette demeure, depuis qu'elle avait aperçu la femme de son père dans les bras de cet étranger, il lui semblait qu'elle respirait comme une atmosphère de duplicité, de mensonge et d'équivoque.

C'était donc cela le monde dans lequel elle allait être obligée de vivre, le monde au nom duquel on lui demandait de sacrifier un être tout de droiture et de loyauté !

Ah ! comme la vie allait lui être cruelle... d'autant plus qu'elle se voyait désormais impuissante.

Entrer en lutte contre son père, elle ne s'en sentait pas la volonté...

Démâquer la marquise ? Elle n'y songeait même pas, tant le tact inné qui était en elle, la bonté touchante qui fleurissait en son cœur, lui interdisait de s'arrêter même un seul instant à l'idée de causer une pareille torture et d'endeuilier à jamais l'existence de celui pour lequel la vie avait déjà été si rigoureuse... et cela au moment où il se croyait parfaitement heureux.

Dans le tumulte de ces pensées, voilà que tout à coup ses yeux tombant sur un portrait... celui de sa mère... placé sur la cheminée, entre deux petits bouquets de violettes... C'est une très belle photographie que le marquis a fait faire quelques mois avant la mort de sa première femme, et à son insu... Elle est à genoux sur un prie-Dieu, les mains jointes, — ses pauvres mains presque diaphanes, — son regard est tourné vers un Christ... Il y a dans cette attitude tout un monde de détresse, mais aussi de résignation, d'espérance, de foi, d'amour ! Et, insensiblement, sans s'en rendre compte, Rose-Blanche se laisse glisser à genoux devant l'image de sa mère, et, de même que la mourante priait devant le crucifix, la fille prie à son tour devant la morte !

...La porte s'est ouverte doucement.

M. et Mme de Montferrat entrent dans la pièce.

Yvonne ne les a pas entendus, et, dans son ignorance de toute formule religieuse, elle continue à murmurer :

— Maman... ma maman, ma chère petite maman !...

Alors, une voix s'élève, audacieusement hypocrite, perfidement flatteuse :

— Le Bon Dieu vous a exaucée, puisque me voici !

La marquise s'avance, les bras tendus vers la jeune fille.

Mais celle-ci s'est relevée d'un bond. Un cri d'instinct jaillit de ses lèvres :

— Pas vous... madame... pas vous !

— Pourquoi, pas moi ? fait Gilberte

en continuant à s'avancer vers Yvonne qui recule vers un angle de la chambre.

— Oui, pourquoi ? insiste le marquis. tout surpris...

Un instant la jeune fille les regarde tous deux... Et, sentant plus que jamais, combien elle est condamnée au silence, sentant ses épaules ployer sous le poids de la fatalité qui l'accable, elle se laisse tomber en sanglotant, sur un fauteuil.

En même temps que son père et sa belle-mère lui ont pris la main.

D'une voix qu'elle parvient à rendre persuasive, enveloppante, Mme de Montferrat déclare :

— Votre papa m'a tout dit... Je comprends que vous soyez très malheureuse... mais je suis là, pour adoucir votre peine... Dès demain matin, nous partirons avec Henri, votre Henriot qui vous aime déjà tant. Nous nous en irons dans un beau pays où le ciel et la mer sont toujours bleus, où il n'y a pas d'hiver, où les fleurs, toute l'année, s'épanouissent sous les baisers du soleil. Votre père viendra bientôt nous rejoindre...

dre... et moi, je serai votre maman... Allons, dites que vous voulez bien...

— Oui, ma chérie, insiste le gentil-homme... Accepte cet éloignement, il le faut, pour ton bonheur et pour le nôtre.

Comme Rose-Blanche, toute à sa douleur, ne répond que par des larmes, Mme de Montferrat s'approchant d'elle et écartant doucement les mains qui cachent son visage, cherche son front pour y déposer ses lèvres...

La jeune fille a encore un mouvement de résistance...

— Yvonne ! ma petite Yvonne ! supplie le marquis.

Et dans cette simple objurgation il y a à la fois tant de tristesse et de bonté, que la « Mignon de la Butte », bouleversée, se lève au milieu de ses sanglots :

— Oui, emmenez-moi... loin... très loin. Et faites de moi ce que vous voudrez !

Il était deux heures de l'après-midi.

Une superbe limousine 40 HP., à la carrosserie somptueuse, de teinte discrète et hermétiquement close, filait à toute allure sur la route d'Avallon à Lyon, pilotée par un wattman à la livrée irréprochable...

A l'intérieur, assise sur des coussins moelleux, la marquise de Montferrat contemplait d'un oeil distrait le paysage glacé, qui se déroulait derrière les vitres de la superbe auto.

Près d'elle, regardant, elle aussi, par l'autre portière, Rose-Blanche se tenait, cherchant à dominer le poignant chagrin qui l'étreignait de plus en plus, à mesure qu'elle s'éloignait de Paris, et la répulsion profonde que lui inspirait la femme de son père.

Devant eux... bruyant, bavard, mais gentil à croquer, le petit Henri taquinait Fany, la femme de chambre, qui, avec une correction parfaite et sans la moindre apparence de mauvaise humeur, endurait les plaisanteries, d'ailleurs fort innocentes dont l'accablait l'héritier des Montferrat.

Tout à coup, celui-ci, avec cette mobilité d'esprit qui caractérise les enfants, s'écria :

— Yvonne, je voudrais aller sur tes genoux.

— Allons, Henriot... tais-toi ! Imposa la marquise... tu es insupportable... tâche de rester un peu tranquille... tu es agaçant... tu finis par me porter sur les nerfs...

— Je veux aller sur les genoux d'Yvonne ! insistait le petit bambin...

— Laisse ta sœur... tu l'as ennuyée toute la journée.

— Oh ! non madame, je vous demande pardon... je voulais dire maman... fit Rose-Blanche en rougissant légèrement.

Et tendant ses bras au petit bonhomme qui s'y précipita immédiatement sur elle, et elle ajouta :

— Viens, mon chéri... viens voir la route avec moi.

— Non, je ne veux pas voir la route... refusait l'enfant gâté... Tu vas me raconter une histoire...

— Je n'en sais pas, mon mignon.

— Tu ne sais pas d'histoires, s'étonnait le gamin.

Alors, avec un accent de naïveté exquise, il fit :

— On ne t'en a donc pas racontées quand tu étais petite ?

— Non, jamais... répondit avec effort l'amie de Jean-de-la-Rue.

— Et des chansons ? Tu en sais des chansons ?

A ces mots, Yvonne de Montferrat tressaillit, car le bambin venait de raviver inconsciemment la plaie dont elle souffrait.

— Oh ! oui, oui, tu en sais... tu en sais ! s'écria Henri, en battant joyeusement des mains, et tu vas m'en dire une tout de suite.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux

Case postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillons du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement).

Nom

Adresse

Ville

Province

Et comme Mme de Montferrat, tout en se réjouissant férocement de voir son fils, torturer innocemment celle qui désormais était pour elle l'intruse de chaque jour, l'ennemie de chaque instant, feignait de se désintéresser de la scène profondément troublante qui se déroulait dans la voiture, la « Mignon de la Butte », incapable de maîtriser son émotion, s'écria :

— Mon chéri, ne me demande jamais de chanter, jamais !

Comme des pleurs jaillissaient des yeux de la pauvre petite, son frère, tout interdit et l'entourant de ses petits bras, vint frôler sa tête blonde contre son visage en disant :

— Pardonne-moi si je t'ai fait du chagrin, mais je ne savais pas que de chanter, ça te faisait pleurer !...

Tout à coup, Mme de Montferrat laissa échapper un cri...

Une légère détonation venait de se faire entendre, en même temps que la voiture qui roulait à grande allure, se penchait en une légère embardée.

D'un coup de volant, le mécanicien la remit aussitôt dans la ligne droite.

Néanmoins, l'auto ralentissait visiblement... penchant à gauche.

Gilberte, prenant le cornet acoustique, dont une extrémité aboutissait à l'oreille du conducteur, interrogea :

— Qu'y a-t-il ?

— Ce n'est rien, madame, une chambre à air qui vient d'éclater... nous allons arrêter.

— C'est cela !

Après avoir couvert encore quelques mètres, la limousine stoppa... et tout le monde descendit.

Il faisait assez beau temps...

Un soleil d'hiver perçant les nuages réchauffait de ses rayons la campagne glacée et, faisant fondre le givre, mettait comme des pleurs aux branches mortes des arbres...

Pendant que le wattman passait son cric sous l'essieu pour soulever le véhicule et mettre en place une roue de rechange, le petit Henri, heureux de se sentir dehors... se mit aussitôt à courir, à gambader le long de la route... pour disparaître bientôt, avant qu'on ait eu le temps de le retenir, dans un tournant brusque qui le dissimula aux yeux de tous.

— Fanny ! Fanny ! appela Mme de Montferrat, en interpellant la femme de chambre qui regardait avec une attention amusée le wattman faire sa réparation.

— Madame la marquise ! répliqua la bonne.

— Courez donc après M. Henri, il est déjà parti au diable, et ramenez-le tout de suite... C'est effrayant ce que cet enfant est turbulent !

Fanny s'élança dans la direction que lui indiquait sa maîtresse, appelant de tous ses poumons :

— Monsieur Henri ! monsieur Henri ! revenez vite !

Et elle disparut à son tour, sur les traces du bambin.

Mme de Montferrat s'était rapprochée de sa belle-fille envers laquelle elle ne cessait de se montrer d'une prévenance parfaite.

— Eh bien, Yvonne, attaqua-t-elle, vous n'avez pas froid ?

— Non, je vous remercie.

— Ce voyage vous distrait-il un peu ?

— Mais oui... affirmait avec effort la pauvre petite dont l'expression de physionomie douloureuse démentait les paroles.

— Vous verrez quand nous arriverons dans le Midi comme le temps sera beau, et doux...

« Puis, la vie à Nice est si agréable... c'est une fête perpétuelle dans un continuel printemps... Il y a un très bon théâtre... l'Opéra, nous irons à chaque représentation intéressante. Je vous ferai donner quelques leçons de danse pour que vous puissiez briller dans

les nombreux bals où vous serez invitée. Je ne vous parle pas des excursions admirables que nous ferons dans ce beau pays dont le panorama féérique est une des merveilles du monde. Je préfère vous en laisser la surprise !...

Et passant son bras sous celui de la jeune fille, elle continua sur un ton de maternel reproche :

— Encore ! Toujours triste !

« Pourquoi n'êtes-vous pas plus communicative envers moi ? Pourquoi ne vous épanchez-vous pas en moi ?

« Ne suis-je pas votre maman ?

Ces paroles mensongères sonnaient aux oreilles de Rose-Blanche comme autant de blasphèmes.

Jamais la jeune fille n'aurait cru que l'on pouvait pousser aussi loin la bassesse et la duplicité.

Aussi se mordait-elle les lèvres pour ne pas s'écrier :

— Misérable !

« Je vois clair dans votre jeu...

« Vous faites semblant de m'aimer, parce que cela vous aide dans la comédie infâme, que vous jouez sous le toit de mon père.

« Non, je ne vous dirai rien !

Mais la mauvaise femme insistait :

— Ma petite Yvonne... ne vous obstinez pas dans une attitude aussi farouche. Je comprends si bien votre chagrin que je ne demande qu'à le partager...

« Votre père vous le dira... Lorsqu'il m'a appris votre inconcevable escapade, certes, je n'ai pas eu besoin de vous excuser auprès de lui. Il vous avait

comprise... mais je vous ai plainte tout de suite... et de toute mon âme... Yvonne... voyons... ayez le geste qui soulage... parlez-moi... mais répondez-moi donc !

Poussée à bout par cette hypocrisie qui la révoltait jusque dans les fibres les plus intimes de son être, Rose-Blanche, incapable de se contenir davantage, allait sans doute se trahir, lorsqu'un appel déchirant retentit dans la direction qu'avaient prise le petit Henri et la femme de chambre.

— A moi ! Au secours !

D'un bond, la « Mignon de la Butte » s'était précipitée.

Embarassée dans ses fourrures somptueuses autant que paralysée par l'émotion, Mme de Montferrat avait fait quelques pas en avant... puis... s'était arrêtée... comme si elle avait peur.

Le wattman, tout à sa réparation, n'avait que très vaguement entendu l'appel, tout en prêtant à peine l'oreille aux bruits extérieurs.

Quant à Rose-Blanche... après avoir dépassé le tournant de la route, elle aperçut la femme de chambre qui agitait désespérément les bras, en criant :

— Il est là-dedans, il va se noyer ?... Ah ! le pauvre petit !

Les yeux d'Yvonne s'étaient tout de suite dirigés vers une mare d'eau recouverte d'une couche de glace et qui, située en contre-bas du chemin, semblait assez profonde.

Au milieu, il y avait un trou et l'on apercevait, flottant sur l'eau, le béret du petit Henri.

ILU et ENTENDU

par ETIENNE LABBE

COMPARAISONS ANGLO-FRANÇAISES

On m'écrit. — Français et Anglais aiment les animaux, mais ils ne se servent pas des mêmes mots pour faire des points de comparaison. Le premier dit : un chien regarde bien un évêque ; l'autre se sert d'un chat pour faire la comparaison : « a cat may well look at a king ». Même chose quand il s'agit de l'expression : bon chien chasse de race qui se dit « cat after kind », ou encore « breeding tells ». Avoir d'autres chiens à fouetter se traduit par avoir d'autres poissons à faire cuire « to have other fish to fry » ; chien mort ne mord pas, les hommes morts ne parlent pas « dead men tell no tales » ; avoir l'air chien, par avoir l'air pourceau « to look a pig ».

Il est étrange que l'Anglais qui se compare volontiers à un bouledogue qui ne lâche pas, emploie moins souvent que le Français le mot chien dans ses dictons. Je voyais dernièrement une caricature anglaise représentant un petit garçon faisant la grimace à un bouledogue à la mine grotesque. Comme sa mère demandait à l'enfant pourquoi il faisait la grimace au chien, il répondit :

— C'est lui qui a commencé.

Le Français parle du boeuf, l'Anglais du cheval. Quand le Français parle de mettre la charrue devant les boeufs, l'Anglais répond qu'il met le cheval devant la charrette (the cart before the horse) ; de travailler comme un boeuf, l'autre travaille comme un cheval (like a cart-horse) ; la faim de loup du Français, c'est la faim de cheval de l'Anglais.

Par contre, il y a une voiturette d'enfants de fabrication anglaise qui s'appelle « perambulator ». Elle se replie sur elle-même, et le mot populaire fait de même, il se contracte en « pram ». Est-ce pour cela que les mamans disent à leur bébé : « Allons pram-ner ». Les Canadiens appellent cette voiture un « carrosse anglais ».

« Pourquoi dites-vous que ce véhicule est anglais ? » demandai-je à un bon bonhomme. « C'est parce qu'il n'y a de la place que pour un bébé », me répondit-il d'un air narquois. En effet, il n'y aurait pas de place pour les quintuplées.

En français, les expressions bien vivantes abondent : s'enlever le pain de la bouche pour ses enfants. Jeter le manche après la cognée. Faire son deuil de quelque chose. Ces deux expressions sont moins vivantes en anglais : « to give up all hope » et « to make up one's mind of a mess ». Prendre la clé des champs. Etre tiré à quatre épingles (to look if one came out of a band-box). Laver la tête à quelqu'un (to give a good blowing). Jeter sa langue aux chats (to give up). Se jeter à corps perdu (to run head-long). Ne savoir où donner de la tête (not to know how to turn). Se mordre les pouces (to regret deeply). Avoir bon pied bon oeil (to be sound in wind and limbs). Appeler un chat un chat (to call a spade a spade). Couper la poire en deux (to split the difference). Chercher la petite bête (to stick for trifles).

D'une voix saccadée la femme de chambre expliquait :

— Quand je suis arrivée, il faisait des glissades... Je l'ai appelé. Il n'a pas voulu venir, la glace s'est rompue... Il est tombé là-dedans... C'est effrayant ! Et madame... et madame...

A moitié folle, Fanny continuait à crier :

— Au secours ! Au secours ! Il va se noyer ! Il se noie !...

Mais Rose-Blanche n'écoutait plus Fanny.

Sans songer au péril qu'elle courait, elle s'engageait à son tour sur la glace, marchant vers le trou au milieu duquel émergeait une petite main qui s'agitait désespérément. Et la fille du marquis se baissant, se pencha vers la main qui appelait... appelait...

Mais un craquement se fait entendre, la glace se rompt, comme un carreau qui se brise... tout autour de la courageuse créature, qui disparaît à son tour, dans l'eau très sombre.

Rose-Blanche a eu le temps de saisir la petite main, puis d'attirer l'enfant, qu'elle cherche à pousser vers la terre... mais... elle va disparaître... elle disparaît, quand tout à coup le wattman, qui, au second appel de Fanny, a eu l'intuition du drame s'élançant... arrive... parvient à accrocher Yvonne par sa robe et la ramène sur le bord avec le petit Henri qu'elle n'a pas lâché... Rose-Blanche n'a pas perdu connaissance.

Mais l'enfant est évanoui...

Le mécanicien le prend et l'emporte en courant vers sa mère tandis que Fanny s'écrie :

— Il est sauvé !... Il est sauvé !

Gilberte, prête à défaillir, tend les bras vers son enfant.

Puis, apercevant la « Mignon de la Butte », toute ruisselante d'eau, elle fait :

— Alors... vous êtes... vous êtes tombée avec lui ?

— Non, explique la bonne pleurant d'admiration, c'est monsieur Henri qui a voulu patiner... la glace s'est rompue... et c'est Mlle Yvonne qui l'a sauvé... même qu'elle a manqué se noyer, elle aussi.

— Est-ce possible ? balbutiait la mauvaise femme.

Mais le chauffeur emportait l'enfant dans la voiture.

— Nous sommes à cinq minutes à peine de Chalon-sur-Saône, dit-il... Filons vite... vite...

— C'est cela, approuvait Mme de Montferrat qui, remontant dans l'auto, prenait son fils des mains du mécanicien et l'étendant près d'elle, commençait déjà à le déshabiller, pour l'envelopper dans sa fourrure.

Rose-Blanche et Fanny s'étaient assises en face.

La limousine réparée partait à toute vitesse.

Quelques minutes après elle s'arrêtait devant le meilleur hôtel de la ville.

Alors, entrouvrant les yeux, le bambin réchauffé par les soins de sa mère, murmurait en tendant sa main vers Rose-Blanche :

— Petite sœur !... Petite sœur ! C'est toi que j'aime !...

XIX

Au commissariat

M. DURANDEL, commissaire de police du quartier de la plaine Monceau, était arrivé de fort mauvaise humeur à son bureau.

Très mondain de tempérament, fort répandu dans le monde des théâtres où il avait su, par son aimable caractère et ses goûts artistiques, se ménager de fort agréables relations, il avait assisté, la veille, au souper de centième d'une pièce charmante de son ami Tristan Bernard et, rentré chez lui à cinq

heures du matin, il n'avait eu que le temps de se déshabiller, de dormir deux heures, de prendre un tub, de s'habiller, d'avaler à la hâte une tasse de bouillon froid, d'allumer une cigarette et de descendre boulevard Malesherbes.

—Le patron a son monocle à l'oeil gauche, mauvais signe, grommelait un agent... en apercevant M. Durandel qui, la canne sous le bras, le haut de forme sur le coin de l'oreille, montait, d'un jeune homme essentiellement placide pas saccadé, l'escalier conduisant à son cabinet, où son secrétaire, M. Portal, et qui ne sortait de son calme que lorsque l'on discutait devant lui l'importante question des timbres-poste coloniaux, l'attendait sans impatience.

—Quoi de nouveau, monsieur Alfred?... interrogea le magistrat en se débarrassant de son chapeau, de sa canne et de son mac-farlane dont l'agent, chargé des fonctions de garçon de bureau, s'empara aussitôt pour les enfermer dans une sorte de placard-toilette.

—Rien d'intéressant, monsieur le commissaire.

—Et l'affaire Bochart?

—Le fruitier de la rue Legendre? Je l'ai convoqué pour ce matin dix heures.

—Pour être entendu contradictoirement avec le charbonnier?

—Oui, monsieur le commissaire.

—Combien d'arrestations cette nuit?

—Deux seulement.

—Ce n'est pas beaucoup... D'ailleurs, ce quartier est tranquille. Ce n'est pas comme quand j'étais à la Roquette. Il ne se passait pas de nuit sans que l'on m'amènât une dizaine de coups de couteau, autant de revolver... sans compter les tapages nocturnes, les injures aux agents... toute la lyre, quoi!

Et, s'asseyant devant son bureau chargé de dossiers, il commanda:

—Portal... faites-moi monter le livre de procès-verbaux.

«Nous allons liquider tout de suite ces deux oiseaux de nuit.

Le secrétaire disparut un instant pour revenir bientôt avec un grand registre relié en toile, qu'il déposa devant son patron...

—Oh! Oh! s'exclama celui-ci, après avoir parcouru les premières lignes du rapport... Voilà, par exemple, qui n'est pas ordinaire...

«Un jeune homme en habit de soirée et qui, ivre comme un Polonais, brise les réverbères, crie «Vive la sociale!», insulte les agents et menace de les faire révoquer...

«Qu'est-ce que cela veut dire?...

«Nous allons voir ça... tout à l'heure... Passons à l'autre... Un vagabond trouvé au parc Monceau... dans la cabane du jardinier.

«C'est moins palpitant que la première affaire...

«Celle-là, nous allons la tirer au clair sur-le-champ.

«Pourvu que mes agents n'aient pas fait une gaffe!...

«Pourtant non... Le rapport est signé de Guyon et Mahieu. Ce sont deux garçons extrêmement sérieux, très intelligents.

«Ah! si c'étaient Moulard et Chenut, ceux qui ont arrêté le vagabond... j'aurais moins confiance!

«Enfin, le mieux est de me rendre compte par moi-même.

«Portal, descendez donc au poste, et dites au brigadier qu'il m'envoie tout de suite le jeune homme en habit, qui criait: «Vive la sociale!» cette nuit, sur le boulevard Malesherbes, en cassant les vitres des becs de gaz...

—J'y vais, monsieur le commissaire.

Demeuré seul, M. Durandel se carra dans son fauteuil, prenant une attitude digne, réservée, sévère, mais pas trop hostile cependant... en un mot merveilleusement composée.

La porte s'ouvrit, livrant passage au secrétaire d'abord, puis à Filoche... suivi d'un agent...

Tout, jusqu'alors, avait très bien marché pour le jeune camelot.

Ainsi qu'il l'avait prévu, le brigadier et les deux agents qui, au cours de la nuit précédente, avaient procédé à son arrestation avaient été relevés de service...

Quant à Taupin de la Taupinière, il dormait comme un sonneur; non seulement il ne s'était nullement aperçu de la transformation que lui avait fait opérer son compagnon de captivité, mais lorsqu'on était venu chercher son sosie, il n'avait même pas donné signe d'existence.

Filoche se disait:

—Y a eu bon!... S'agit d'avoir du culot... et surtout de ne pas se couper devant le quart d'oeil (commissaire).

M. Durandel, derrière son monocle, examinait avec attention le délinquant.

En apercevant ce garçon boutonné jusqu'au menton, aux vêtements fripés, au mac-farlane maculé de boue, aux mains gantées, à la tignasse emmêlée, au chapeau en accordéon et aux jambes encore mal assurées, le magistrat, qui avait la prétention d'être mieux qu'un policier au flair subtil, mais un profond psychologue se prit à penser:

—Je vois ce que c'est!... Un fils à papa qui a fait la bombe... Je vais commencer par l'admonester d'importance.

Et tout de suite, le sourcil froncé, la voix sèche, le commissaire attaqua:

—Vous en faites de belles... C'est du propre, à votre âge... de vous mettre dans un état pareil...

«Regardez-vous dans la glace... Vous n'avez pas honte de votre conduite?...

Filoche, sentant tout le parti qu'il pouvait tirer de la situation, en ayant l'air d'abonder dans le sens de celui qui l'interrogeait, dirigea un regard lent et nonchalant vers la glace placée au-dessus de la cheminée.

Puis, baissant aussitôt les yeux, modestement, il dit d'une voix qu'il sut rendre à la fois pâteuse et désolée:

—M'sieur le commissaire... toutes mes excuses...

Assez favorablement impressionné par l'attitude de l'étrange manifestant, M. Durandel reprit:

—Vous rendez-vous seulement bien compte du mauvais cas dans lequel vous vous êtes placé?

Filoche eut un haussement d'épaules évasif.

—Tapage nocturne... poursuivait le fonctionnaire, cris séditieux, détérioration de monuments publics, rébellion, injures, menaces aux agents... Ça peut vous valoir non seulement une forte amende, mais même de la prison...

L'air navré, le jeune camelot hochait tristement la tête de plus en plus pitoyable n'osant lever les yeux vers le magistrat et se contentant de tourner entre ses mains le chapeau de Taupin (Nicolas).

—Ah ça! qu'est-ce qu'il vous a pris? continuait M. Durandel, dont la bienveillance naturelle s'éveillait en présence du repentir que manifestait... le manifestant.

«Comment un homme qui semble appartenir à un monde cultivé a-t-il pu se laisser aller à crier: «Vive la sociale!» à deux heures du matin, en plein boulevard, tout en lançant des pavés de bois dans les réverbères?

—Je ne sais pas... monsieur le commissaire, modula douloureusement le Robinson du parc Monceau...

—Comment! vous ne savez pas?

—Je ne me rappelle rien, absolument rien!

—Vous étiez saoul?

—Oui, monsieur le commissaire.

—D'où veniez-vous?

—De Montmartre.

—Où vous aviez roulé de cabaret en cabaret?

Mes Recettes DE CUISINE

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Rouleau aux pommes

5 à 6 pommes
2 tasses de farine
1 c. à thé de sel
3 c. à thé de poudre à pâte

1 tasse d'eau
2/3 de tasse de lait
1 tasse de cassonade
1/3 de tasse de shortening

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le sel et la poudre à pâte. Mettre dans un bol avec le shortening et à l'aide d'un appareil spécial ou de 2 couteaux ou encore des doigts, bien mélanger le corps gras à la farine, délayer vivement avec le lait jusqu'à ce que l'on obtienne une pâte molle mais non collante. Etendre à l'épaisseur d'un 1/4 de pouce, couvrir de pommes tranchées minces, saupoudrer au-dessus si l'on en a, du zeste de citron râpé. Rouler comme un gâteau roulé. Couper en tranches d'un pouce d'épaisseur. Mettre dans un plat beurré et verser au-dessus un sirop fait avec la cassonade et l'eau. Cuire à four chaud 450° F. 45 à 50 minutes ou jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée.

Poisson au gratin

1 1/2 tasse de lait ou d'eau de cuisson
Sel, poivre et chapelure beurrée.
1 livre de filet de poisson
1 gros oignon blanc
2 carottes
4 c. à tb. de farine

Faire cuire le poisson avec l'oignon tranché, les carottes et très peu d'eau chaude salée. Faire cuire lentement jusqu'à ce que ce soit tendre, égoutter et mettre dans un plat à gratin. Réserver 1/2 tasse d'eau de cuisson. D'autre part, mettre dans une casserole le beurre et la farine. Délayer avec l'eau de cuisson et 1 tasse de lait. Faire cuire jusqu'à épaississement. Bien assaisonner et verser sur le poisson et les légumes. Couvrir de chapelure beurrée et faire gratiner à four chaud 400° F. jusqu'à ce que le tout soit bien doré.

4 services.

Petits gâteaux d'épices à l'orange

1 c. à thé de gingembre
1/4 de tasse de sucre
Le zeste d'une orange
1/4 de c. à thé de sel
1/4 de tasse de shortening
1 oeuf
1 c. à thé de cannelle
1/2 tasse de mélasse
1 1/4 tasse de farine
1/2 tasse de jus d'orange
1 c. à thé de soda à pâte

Battre l'oeuf, ajouter le sucre et la mélasse puis le shortening ramolli. Bien battre le tout jusqu'à ce que ce soit léger. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le soda, le sel et les épices. Ajouter au premier mélange alternant avec 1/2 tasse de jus d'orange. Verser dans des moules à muffins beurrés et faire cuire à 400° F. 20 à 25 minutes.

Meringue italienne

1 tasse de sucre
4 blancs d'oeufs
1/2 tasse d'eau
1 pincée de sel

Mettre dans une casserole le sucre et l'eau. Commencer la cuisson sur feu doux pour faire fondre le sucre et faire bouillir à 240° F. ou jusqu'à ce que le sirop commence à filer. Retirer du feu sans tarder, au'rement, le sirop continue à cuire et verser en filet mince sur les blancs d'oeufs battus bien fermes. Eviter de battre les oeufs trop vite car ils s'affaissent. Mettre par cuillerée sur une tôle recouverte d'un papier blanc non beurré, saupoudrer le dessus d'un peu de sucre. Faire sécher au four le plus doux possible jusqu'à ce que la meringue soit bien sèche, au moins 1 heure. Décoller au sortir du four à l'aide d'un couteau ou d'une spatule, creuser l'intérieur avec une cuillère et remettre au four pour faire sécher de nouveau. Ces meringues se conservent dans des boîtes de fer-blanc et se garnissent au goût au moment de servir.

Gâteau au raisin et aux noix

1 1/2 tasse de raisin de Corinthe
1 1/2 tasse de raisin sans pépin
1/2 c. à thé de soda à pâte
1/2 c. à thé de sel
2 oeufs
1/2 c. à thé de clou
1 tasse de cassonade
1/2 tasse de mélasse
1 tasse de noix hachées
1 c. à thé de cannelle

Défaire en crème le shortening, ajouter graduellement le sucre puis les oeufs bien battus et battre le mélange jusqu'à ce qu'il soit léger. Y mettre le café puis la mélasse. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le soda et toutes les épices. Saupoudrer un peu de farine sur les raisins et mélanger le reste au premier mélange. Battre la pâte jusqu'à ce qu'elle soit lisse et incorporer en dernier lieu le raisin. Verser dans un moule de 8 pouces carrés tapissé de papier brun graissé et cuire à four doux 300° F. 1 1/2 à 2 heures. Au sortir du four, laisser reposer 1/4 d'heure avant de démouler le gâteau.

— Oui, monsieur le commissaire.
— Avec des amis ?
— Oui, monsieur le commissaire.
— Avec des filles ?...
— Oui, monsieur le commissaire.
— C'est du propre !... Comment vous appelez-vous ?

Le moment était venu pour Filoche de jouer la partie décisive.

Prenant son courage à deux mains, il lâcha tout d'un trait :

— Nicolas Taupin de la Taupinière !
A ces mots, le commissaire se dressa comme mû par un ressort et toussant légèrement, il dit :

— Le fils du ministre de la Marine ?
— Lui-même !

— Voyons... je rêve... c'est impossible... vous plaisantez... vous êtes encore gris.

— Non, monsieur le commissaire, protestait Filoche, en se raidissant sur les jambes, je ne plaisante pas et je ne suis pas saoul !

« Je comprends que vous soyez très surpris de ce qui m'arrive, mais je le suis encore plus que vous. »

« Je ne saurais même vous dire à quel point je suis navré... »

— Enfin ! coupait le magistrat au comble de la perplexité, avez-vous des papiers pouvant établir votre identité ?
— Certainement, monsieur le commissaire.

Tirant alors de la poche du macfarlane où il l'avait préparé, le portefeuille de Nicolas, Filoche y prit une carte de visite, deux enveloppes de lettres et un coupe-file, qu'il déposa sur le bureau du magistrat, et dont celui-ci s'empara d'une main légèrement tremblante.

Tout en les examinant et en reconnaissant d'ailleurs leur authenticité parfaite, M. Durandel songeait :

— C'est bien cela !...
« En voilà une histoire embêtante. »
« Si je poursuis l'affaire, je vais me flanquer tout le ministère à dos ! »
« Si je l'étouffe et que les journaux de l'opposition l'apprennent, je serai accusé de compromission et traité de plat valet du pouvoir. »

« Enfin, mieux vaut être bien avec le gouvernement qu'avec l'opposition, surtout lorsqu'on est commissaire de police. »

« Je vais tâcher d'arranger cela. »
Et, s'adressant à son secrétaire qui avait assisté, muet et non moins stupéfait que son patron, à l'interrogatoire du faux Taupin, il commanda :

— Portal, retirez-vous... vous reviendrez tout à l'heure... quand je sonnerai...
Puis mettant rapidement son doigt sur sa bouche comme pour imposer silence à son subordonné, il ajouta simplement :

— Chut, Portal... Chut !!!
M. Alfred, toujours impassible, quitta le bureau.

Alors, devenant tout à coup paternel et bon enfant, le commissaire reprit, sur le ton que le prophète Jérémie devait employer lorsqu'il pleurait sur les ruines de Jérusalem.

— M. Taupin ! M. Taupin ! Oh ! Oh !
— En effet, murmura Filoche, qui trouvait que son attitude de repentini lui avait trop bien réussi pour qu'il l'abandonnât un seul instant...

— Voyez donc le scandale que provoquerait la publicité d'une pareille aventure... reprenait le magistrat.

« Et M. votre père, dans sa situation ! comment avez-vous pu ?... »

« Je n'avais pas l'honneur de vous connaître... J'avais bien entendu dire que vous n'étiez pas ennemi du plaisir, et même de la fête... cela est excusable... »

« Mais jamais je ne me serais attendu à vous rencontrer en de pareilles circonstances. »

« Le rapport des agents affirme que vous leur avez déclaré que vous aviez

le bras long... mais je n'aurais jamais pu supposer que vous vous en serviriez pour détériorer le matériel municipal... »

« Oh ! oh ! oh ! oh !
Et comme, de plus en plus humble, l'ami du petit chanteur attendant la suite des événements, gardait un prudent silence. M. Durandel continuait de plus en plus enchanté et touché de l'attitude repentante du délinquant qui dans un sentiment de délicatesse que le magistrat appréciait fort bien, ne cherchait nullement à profiter du nom et de la situation de son père pour se tirer de ce mauvais pas :

— C'est que je me demande comment je vais arranger tout cela.

« Il y a un rapport... Je sais bien qu'un rapport de police... ça n'a pas toujours grande importance... Je puis m'entendre avec les agents... et même le faire disparaître avant qu'il soit transmis à la préfecture. »

— Oh ! monsieur le commissaire, ponctua Filoche, déjà reconnaissant.

— Mais, malheureusement, il y a des traces sur la voie publique, il y a ces carreaux brisés et si je ne prends pas les devants, l'inspecteur de la Ville ordonnera une enquête, et je me trouverai moi-même dans une position des plus fausses.

— On paiera ce qu'il faudra, bredouilla le faux Taupin.

— Je ne connais pas exactement le montant des dégâts, poursuivit le fonctionnaire.

« Mais je vais le faire évaluer, et je vous enverrai la note. »

Puis avec un léger sourire, M. Durandel fit :

— Vous ne tenez sans doute pas à ce que M. votre père soit mis au courant de votre escapade ?

— En effet, avoua le pseudo-manifestant.

— L'amiral n'est pas très commode.
— Heu !

— Maintenant, reste l'autre chef d'accusation, celui d'injures et menaces aux agents.

« Consentiriez-vous à leur faire des excuses ? »

— Certainement, monsieur le commissaire.

— Ils ne sont pas là, mais si vous voulez repasser ce soir vers quatre heures à mon bureau... ils y seront tous deux... vous leur exprimerez vos regrets... De mon côté, j'aurai fait évaluer le montant des dégâts et nous liquiderons d'un même coup cette regrettable affaire.

Et se levant... tout en tendant gracieusement la main au Robinson du parc Monceau, l'excellent homme qu'était M. Durandel ajouta :

— Vous êtes libre, monsieur Taupin de la Taupinière ; mais laissez-moi espérer que si j'ai le plaisir de vous rencontrer de nouveau ce sera dans d'autres circonstances.

— Moi aussi, monsieur le commissaire.

Reconduisant Filoche jusqu'à la porte de son bureau qu'il ouvrit toute grande, il recommanda :

— Alors, à tantôt, quatre heures, n'est-ce pas ?

Et, s'adressant à l'agent qui attendait dans le couloir, le commissaire fit à haute voix :

— Plantard, laissez passer monsieur.

L'agent s'exécuta, conduisant jusque dans la rue, Filoche qui, après avoir légèrement salué le « sergot » s'éloigna en murmurant :

— Maintenant que me v'là fringué en homme du monde, je peux me présenter chez le marquis de Montferriat !

XX

Nicolas Taupin de la Taupinière

M. DURANDEL, enchanté de lui, revenait dans son bureau en se frottant les mains.

— Je crois, se disait-il, que je n'ai pas perdu ma matinée.

LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Maman m'envoie vous emprunter un oignon... mais nous n'avons pas non plus de gâteau au chocolat.

« Au fond, ce fils de ministre a l'air d'un très brave petit bonhomme... Je suis sûr qu'il me gardera une vive reconnaissance de ce que j'ai fait pour lui... Il est toujours bon d'être bien avec ces gens-là. »

« Mais, par exemple, quelle drôle d'idée il a de crier : « Vive la sociale ! » quand il est saoul. »

Tout en appuyant sur le bouton d'une sonnette électrique, le magistrat s'installa dans son fauteuil rembourré en cuir ; et renversant la tête sur le dossier, attendit, l'air satisfait de lui, le sourire aux lèvres.

Quelques instants après, le secrétaire faisait son apparition.

— Eh bien, Portal... qu'est-ce que vous dites de cela ?... Croyez-vous que nous avons de la chance... le fils du ministre de la Marine !...

« Quand il va revenir tantôt... demandez-lui donc des timbres pour votre collection ; il doit en avoir de tous les coins du monde. »

— Je vous remercie, monsieur le commissaire, mais je n'oserai jamais.

— Je les demanderai pour vous... Il a l'air d'un très chic type, ce Nicolas Taupin de la Taupinière... et comme je lui ai sauvé la mise, je suis sûr, ainsi qu'il me l'a d'ailleurs laissé entendre, qu'il sera enchanté de m'être agréable.

— Monsieur le commissaire, vous êtes bien bon.

— Je vous aime beaucoup... mon petit Portal... Vous n'êtes pas très intelligent ; mais enfin vous êtes exact, ponctuel... je peux m'absenter quand vous êtes là.

Et, regardant d'un oeil d'envie le petit placard où étaient enfermés son chapeau et son pardessus, M. Durandel interrogea :

— Savez-vous si les témoins que vous avez convoqués, ce matin, sont là ?... L'affaire Bochard... le fruitier... le charbonnier ?

— Je vais voir, monsieur le commissaire.

M. Alfred, entrebâillant la porte, interpella :

— Plantard !... Plantard !...

L'agent, qui revenait de reconduire Filoche, apparut, demandant :

— Qu'est-ce qu'il y a, monsieur le secrétaire ?

— Les témoins de l'affaire Bochard sont-ils arrivés ?

— Pas encore... monsieur le secrétaire.

— Vous nous préviendrez dès qu'ils seront en bas.

— Avez-vous quelque chose que nous pourrions débrouiller en attendant ?

— Il y a encore un individu au violon...

M. Durandel, jetant un coup d'oeil sur le registre, répliqua, d'un air dédaigneux en faisant passer son monocle de l'oeil gauche à l'oeil droit.

— Ah ! oui, ce vagabond qu'on a trouvé au parc Monceau... Pas très intéressant... Est-il bien utile que je l'interroge moi-même ?

— Monsieur le commissaire... voulez-vous vous donner la peine de lire jusqu'au bout le rapport ?

— Voyons voir... accepta M. Durandel, qui se mit à parcourir la prose due à la collaboration des agents Moulard et Chanut.

— En effet, reprit-il au bout d'un instant, vous avez raison, mon cher Alfred... D'après ce que disent les agents, il n'y aurait rien d'étonnant que ce fût un criminel d'envergure.

— Monsieur le commissaire, hasardait le secrétaire, en rougissant comme une jeune fille... voulez-vous me permettre d'attirer votre attention sur un fait très important ?

— Lequel ?

— Vous vous rappelez le crime de la rue de Prony ?

— Ah ! oui, la demi-mondaine coupée en morceaux.

« Si je m'en souviens !

« Il m'a donné assez de tracas... et pourquoi ? Pour en arriver à arrêter un innocent, tandis que le véritable assassin demeure introuvable... »

— Qu'est-ce qui vous dit, monsieur le commissaire, que ce n'est pas précisément l'homme que nous tenons ?

— Qui vous donne à supposer une pareille chose ?

— Monsieur le commissaire, il y a un axiome en matière de police.

— Il y en a même plusieurs.

— Il y en a un qui dit, et non sans raison, que le coupable revient toujours rôder autour du théâtre de son crime...

— Et alors ?...

— Le parc Monceau est à côté de la rue de Prony ; il n'y aurait rien d'étonnant à ce que notre insaisissable découpeur, guidé par cette loi mystérieuse, fût revenu, lui aussi, rôder aux alentours de l'endroit où il a accompli son odieux forfait.

— En effet, c'est fort possible... Nous possédons la photographie de l'assassin n'est-ce pas ?

— Elle est dans le dossier... Je vais la chercher...

— C'est cela... Dès que vous l'aurez trouvée, apportez-la-moi... Auparavant, dites donc à Plantard d'aller chercher l'individu en question et de l'amener immédiatement dans mon bureau.

— Bien, monsieur le commissaire.

Tandis qu'Alfred s'éloignait, M. Durandel se prenait à murmurer :

— Il n'est tout de même pas si bête qu'il en a l'air, ce Portal ; et ce serait curieux si le hasard voulait que nous arrivions à mettre la main sur ce dangereux criminel, qui nous échappe sans cesse.

« Après tout, ça n'aurait rien d'extraordinaire, notre journée a bien commencé... »

« Je me sens en veine, ce matin... »

Mais un vacarme effrayant arrachait soudain M. le commissaire à ses souriantes réflexions.

Un bruit de voix, de cris, de hurlements, retentissait dans l'escalier...

M. Durandel se levait déjà, le sourcil froncé, le monocle en bataille, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit avec fracas... et un homme vêtu d'un pantalon trop court, d'un veston élimé, nu-tête, un cache-nez rouge flottant sur les épaules et les pieds emprisonnés dans la pièce, en hurlant :

— C'est une infamie ! Je vais tous vous faire révoquer !

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'exclama le magistrat.

Et, s'adressant à l'agent qui cherchait vainement à maîtriser le forcené qu'était devenu Nicolas Taupin de la Taupinière, il s'écria :

— Ah ! ça, Plantard, si vous ne pouvez pas venir à bout de cet énergumène, appelez du renfort et qu'on passe les poucettes à ce fou furieux.

— Bien, monsieur le commissaire, répliqua le flic qui du haut de l'escalier se mit à appeler :

— Dodu, Perrin, Cambuzat... Montez vite. Allez dépêchez-vous !

Nullement intimidé, et toujours au contraire de plus en plus exaspéré, le fils, réel, du ministre de la Marine, bondissant jusque dans le bureau du magistrat, lui lança d'une voix que la fureur faisait trembler :

— Alors, c'est vous, le commissaire ?

— Parfaitement c'est moi.

— Tant mieux !... Enfin nous allons pouvoir nous expliquer.

Et prenant tout de suite un ton arrogant, agressif, menaçant même, le manifestant qui avait passé de l'abrutissement de l'ivresse à la surexcitation de la colère, attaqua sur le ton d'un

monsieur qui ne semble pas disposé à se laisser maîtriser :

— D'abord, vous allez me dire comment il se fait qu'on ait profité de mon sommeil pour ?...

— Assez ! interrompit sévèrement M. Durandel.

— Comment, assez ?

— Ce n'est pas à vous de m'interroger, c'est à vous de répondre à mes questions.

— Quand vous saurez qui je suis...

— Je m'en doute.

— Ce n'est pas possible, car si vous vous en doutiez...

— Assez, je vous le répète !

Ecumant de fureur, Nicolas Taupin de la Taupinière, montrant le poing au commissaire qui commençait à s'énerver considérablement, menaça :

— Vous aussi, je vous ferai révoquer.

— Ah ! c'est trop fort ! coupa le magistrat et, s'adressant aux agents accourus à la rescousse, il ordonna impérieusement :

— Passez le cabriolet à cet homme... et maintenez-le pendant que je vais l'interroger.

La nuée de flics se précipita sur le manifestant qui, en un clin d'oeil, et avant même qu'il eût pu opposer la moindre résistance, se vit saisi par les poignets et « bouclé » de telle sorte qu'il lui était désormais impossible d'accompagner de la moindre mimique, les protestations et les menaces qu'il continuait à rugir désespérément.

Pendant ce temps, le secrétaire était revenu avec la photographie de l'assassin présumé de la demi-mondaine coupée en morceaux.

M. Durandel l'examina aussitôt et à peine y avait-il jeté les yeux que, faisant passer son monocle de gauche à droite... il s'écria :

— Portal, mon ami, vous avez du flair et je vous fais tous mes compliments... Je crois que nous tenons notre homme.

Et, se levant, il lança d'une voix toute frémissante d'indignation à Nicolas qui, étouffant de colère, ne proférait plus que des sons rauques et inarticulés :

— Inutile de chercher à vous défendre et à nous dissimuler votre identité.

« Nous savons à qui nous avons affaire. Vous êtes l'assassin de la femme coupée en morceaux ! »

— Assassin... morceaux... bégaya Nicolas.

— Oui, l'assassin de la demi-mondaine de la rue de Prony, qu'après avoir lâchement égorgée, vous avez atrocement dépecée.

— Dépecée ?

— Oui, dépecée... afin de faire disparaître la preuve sanglante de votre crime abominable.

— Monsieur le commissaire, se défendait le fils du ministre de la Marine, il y a erreur... je suis...

— Taisez-vous !... Je vous le répète... Nous savons qui vous êtes !

« Vous vous nommez Narcisse Davinain.

— Moi ?

— Oui, vous !

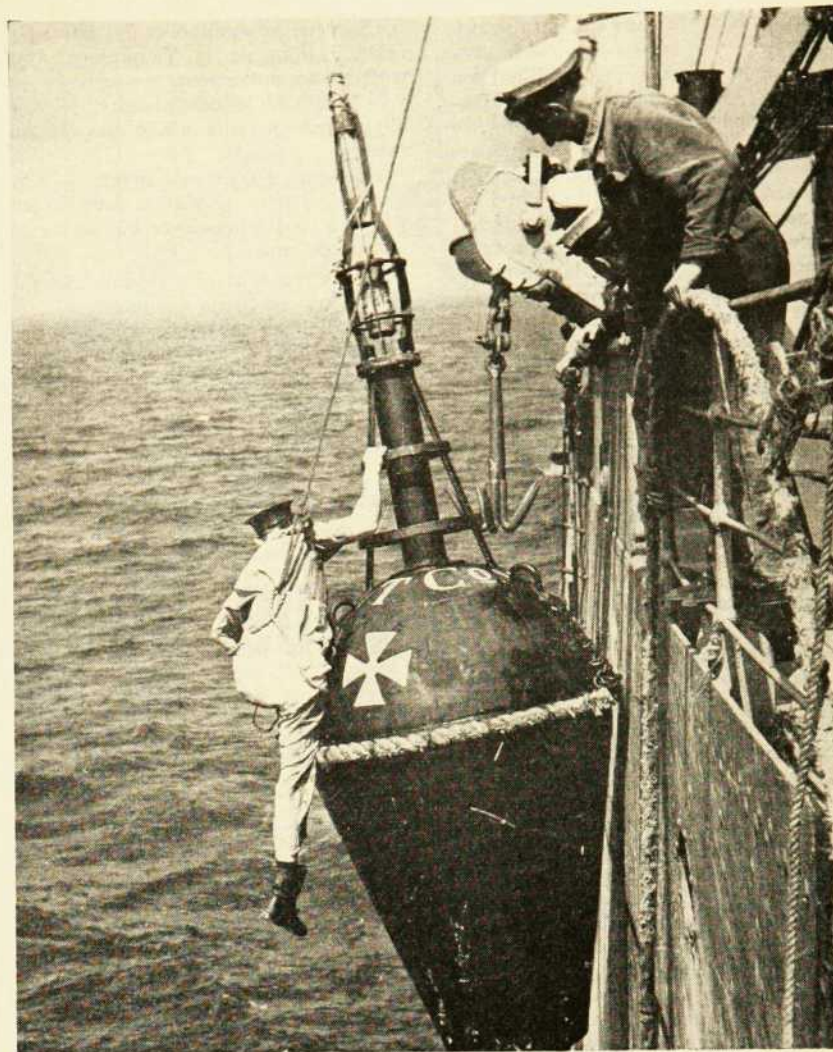
« Vous êtes étudiant en médecine... Vous êtes recherché depuis trois mois par la police... et, comme tous les criminels de marque, vous avez voulu revoir l'endroit où vous avez perpétré votre forfait... »

« Vous avez eu une singulière idée d'aller vous promener la nuit dans le parc Monceau... car, maintenant qu'on vous tient, il y a des chances pour que nous ne vous lâchions que pour vous remettre à M. Deibler... »

— Deibler ?

— Parfaitement !

Alors, prenant son courage à deux mains, Nicolas, qui, dans son désarroi moral, et encore sous l'influence des boissons alcooliques qu'il avait absorbées la veille, avait l'impression désagréable de sentir le sol se dérober



La pose et la réparation des câbles sous-marins dans l'Atlantique. Photo U.K.I.O.

L'une des tâches les plus dangereuses de la mer

ON SAIT tous les dangers et risques qu'offre la vie de marin, mais souvent l'on ignore que, en temps de paix, ceux qui posent ou entretiennent les câbles sous-marins sont les plus exposés.

Ce travail que rien, tout au long de l'année, ne doit interrompre, exige des bateaux spécialement aménagés dans la fabrication desquels les Anglais se sont spécialisés.

Le premier navire de cette sorte fut mis en chantier en 1901. Il s'agissait du *Colonia* qui pouvait transporter plus de 3,000 milles de câbles. On se rappelle de l'émotion qui étreignit le public à cette époque, lorsque fut posé le câble qui traversait tout le Pacifique de Vancouver à Fanning Island. L'opération n'avait pas demandé plus de 10 jours.

Plus de vingt bateaux furent construits depuis cette époque pour le compte de diverses compagnies. Le dernier lancé en 1949, est destiné à la Cable & Wireless Co. On sait que cette compagnie doit toujours être prête à renouveler ou à entretenir les quelque 155,000 milles de câbles qu'elle possède au fond des mers.

Sur notre photo, on voit un marin qui a enjambé le bastingage pour aller saisir l'extrémité d'un câble sous-marin qui avait été amené à la surface. On voit le cordage de secours qui unit le marin au bateau et grâce auquel il sera hissé à bord.

Les navires, largement ouverts à l'avant pour permettre l'enroulement des câbles dragués, disposant d'une vaste plage avant où s'effectuent les réparations, ont également tout un dispositif à l'arrière pour le largage des filins neufs ou renouvelés.

Que la mer soit d'huile ou que la tempête souffle, il faut que les marins, hautement spécialisés, soient toujours prêts. On ne pense qu'à la tempête, mais il y a aussi la désagréable impression, dans les mers tropicales, de se voir suspendu à quelques pieds de requins avides. Un coup de roulis un peu brusque peut alors être néfaste.

Il peut aussi advenir que le câble, coincé par quelque roche au fond de la mer, cède soudain et tranche le corps d'un homme comme le ferait un coup de fouet.

Routines et agréments de la vie courante... On ne connaît ni chômage ni trêve. La dernière guerre n'a pas suspendu le travail : il fallait entretenir les communications dans le monde des Alliés et aux requins de la faune aquatique se sont ajoutés les requins de l'air et les sous-marins ennemis. Ces navires ont alors été utilisés à la pose des filets anti-sous-marins et au détournement des câbles allemands ou japonais.

Si, depuis la fin des hostilités, on s'est employé à restaurer un réseau perturbé et si l'on a construit de nouveaux navires, nous pouvons conclure que l'ère des câbles sous-marins n'est pas révolue en dépit des communications radiophoniques. Ce procédé assure, en même temps qu'une plus grande sécurité contre les indiscretions, une plus grande immunité contre les perturbations atmosphériques.

Des perfectionnements sont sans cesse apportés à ces installations. On a ainsi posé des relais sous-marins et des amplificateurs qui assurent une meilleure transmission. On dispose maintenant de câbles qui permettent l'émission simultanée d'un grand nombre de messages.

Encore une victoire de l'homme contre lui-même et sur la nature ! Encore une belle manifestation de notre génie inventif !

sous lui, s'écria sur un ton larmoyant, découragé :

— Mais je ne suis pas étudiant en médecine... je ne m'appelle pas Davinain, je ne suis pas...

— Assez ! interrompit le commissaire.

Et persuadé qu'il allait accabler l'accusé sous le poids d'une preuve indiscutable, il s'approcha du prisonnier et lui mettant sous les yeux la photographie du vrai Narcisse qui, d'ailleurs, n'avait aucune ressemblance avec l'infortuné Nicolas... M. Durandel... qui en vertu de cette déformation professionnelle si bien décrite par Brioux dans la Robe Rouge, était convaincu de la meilleure foi du monde qu'il tenait l'assassin de la rue de Prony, s'écria, radieux et triomphant :

— Vous n'aurez tout de même pas le toupet de dire que ce n'est pas vous !

— Mais non, ce n'est pas moi !

— C'est trop fort !

— Votre photo a des moustaches... moi je n'en ai pas !

— Justement !

— Justement ?

— Vous les avez coupées pour dévisser la police... comme le font tous vos pareils.

— Je suis bien plus gros !

— Parbleu, vous vous êtes engraissé avec le magot que vous avez trouvé chez votre victime... et vous vous êtes plongé dans les plus crapuleuses orgies.

« Car vous sentez l'alcool à plein nez. Allons, avouez donc... Ce sera plus vite fait, et reconnaissez que c'est vous Narcisse Davinain.

— Je ne suis pas Narcisse Davinain ! s'obstinait le malheureux avec l'énergie d'un homme qui se noie et qui se cramponne à une vague racine.

Et rouge, apoplectique, il lança tout d'un trait :

— Je suis Nicolas Taupin de la Taupinière !

— Qu'est-ce que vous me racontez-là ?... s'exclama le commissaire de police en levant les bras au ciel.

— Je vous dis que je suis Nicolas Taupin de la Taupinière.

— Le fils du ministre de la Marine ?

— Oui... le fils...

— Mais il sort d'ici...

— Ce n'est pas possible, puisque c'est moi !

— Vous ?... Allons donc !

— Monsieur le commissaire, il y a méprise, insistait le manifestant, qui, tout à fait dégrisé faisait appel maintenant à tout son sang-froid et sa lucidité.

Et opinâtre, il répondait :

— Oui, il y a méprise, et je vais vous en donner la preuve tout de suite.

« Vous dites que j'ai été arrêté cette nuit au parc Monceau ?

— Parfaitement !

— Eh bien, c'est une erreur. J'ai été appréhendé par deux agents, boulevard Malesherbes, au moment où, je l'avoue, je criais : « Vive la Sociale ! » en cassant des réverbères.

« Car je n'ai aucun peine à le reconnaître... Hier, j'avais enterré la vie de garçon d'un de mes amis... J'avais bu un peu plus qu'il ne convenait... et par un phénomène que je ne comprends pas et que personne, d'ailleurs, n'a jamais pu m'expliquer, si je suis républicain modéré à jeun, je deviens socialiste révolutionnaire chaque fois que je suis gris.

M. Durandel, profondément troublé de ce qu'il entendait et comprenant à l'accent de vérité qui émanait des paroles de son interlocuteur, qu'il y avait là-dessous quelque mystère qu'à tout prix il fallait éclaircir, objectait en faisant exécuter un nouveau chassé-croisé à son monocle :

— Vous prétendez que vous êtes le fils du ministre de la Marine ?

« Mais ça ne tient pas debout !...

« Si vous vous appeliez en effet, Nicolas Taupin de la Taupinière, vous seriez vêtu autrement.

— Monsieur le commissaire, je vous avoue que je suis affolé par ce qui m'arrive.

« Lorsque vos agents m'ont enfermé dans le violon... je n'avais évidemment pas très conscience de ce qui se passait autour de moi...

« Mais, en tout cas, je suis sûr que j'avais un habit, un pantalon noir, un mac-farlane à revers de soie, des bottines vernies et un chapeau haut de forme... qui devait être dans un état plutôt lamentable...

M. Durandel, qui s'était rassisi à son bureau, gardait le silence.

Tout en se grattant l'oreille, son regard, dessous son monocle, allait de la photographie de Narcisse Davinain au visage plein de bon garçonisme étonné du brave Nicolas.

Et il s'avouait :

— C'est que la ressemblance est beaucoup moins grande que je ne me le figurais tout d'abord...

« Celui-ci a le nez rond... celui-là a le nez droit. L'un a de petits yeux, l'autre les a en boules de loto. Et les oreilles, ce n'est pas du tout ça !... Quel imbécile que ce Portal, qui m'a lancé sur une fausse piste !...

« Et puis ce qui est encore plus déroutant, c'est la description détaillée qu'il me donne de son costume, habit,

pantalon, mac-farlane, chapeau bossué... C'est ainsi qu'il était habillé l'autre, le premier Taupin. Ah ! ça, est-ce que ?...

Frappé d'une idée subite, M. Durandel, dont le front commençait à se couvrir d'une sueur moite, commanda :

— Enlevez le cabriolet à monsieur !...

Les agents s'exécutèrent. Alors le fonctionnaire reprit :

— Maintenant, laissez-moi seul avec monsieur.

« Et vous aussi, Portal, retirez-vous !

Devant l'attitude nouvelle du magistrat, Nicolas Taupin de la Taupinière qui, jusqu'alors se demandait s'il n'était pas le jouet d'un cauchemar ou d'une hallucination, commença à respirer...

Mais à peine le secrétaire et les sergents avaient-ils les talons tournés que M. Durandel se précipitait vers le prisonnier, et d'un ton navré, désolé, s'écriait, s'effondrant presque à ses genoux :

— Je le vois... c'est une abominable méprise... Certes, vous avez eu tort de casser les réverbères et de crier : « Vive la sociale », mais si j'avais su tout de suite qui vous étiez... j'aurais arrangé cela. Je comprends trop à la fois ce que peut faire un jeune homme en goguette... et ce que l'on doit au fils de la Marine, l'homme incomparable auquel le gouvernement de la République a confié les destinées de cette importante situation !

— A la bonne heure ! s'exclama Nicolas qui était au fond le meilleur garçon de la terre...

Et, se levant, il ajouta :

— Je vous aime mieux comme ça... monsieur le commissaire.

« Mais vous avouerez que ce n'est tout de même pas drôle de se réveiller habillé en apache et d'être pris pour l'assassin de la femme coupée en morceaux.

— Ah ! ne m'en parlez pas, monsieur le ministre... Ah ! pardon, monsieur.

— Ça ne fait rien, je le serai peut-être un jour.

— Je vous le souhaite !

Et changeant encore son monocle d'oeil, M. Durandel reprenait :

— Inutile de vous dire, monsieur, que l'affaire n'aura pas de suites pour vous. Et j'ose espérer que, devant mes regrets et mes excuses, elle n'en aura pas également pour moi.

— Oui, oui, c'est entendu, monsieur le commissaire, approuvait Nicolas.

« Tout le monde dit que je suis un bon type... et je ne voudrais pas que vous fussiez le seul à prétendre le contraire.

« Puisque vous passez l'éponge sur mon escapade, il est assez naturel que j'oublie les mauvais traitements dont j'ai été l'objet de la part de vos subordonnés ainsi que l'aventure vraiment grotesque dont je ne puis que rire à présent.

— Comme vous êtes gentil ! admirait le magistrat.

— Nous sommes tous comme ça dans la famille... et je tiens même à vous dire, monsieur le commissaire, que si jamais je puis vous être agréable, vous pouvez compter sur moi...

— Oh ! monsieur Taupin... je suis confus, je ne sais vraiment comment vous remercier.

— Par exemple, je vous demanderai une chose...

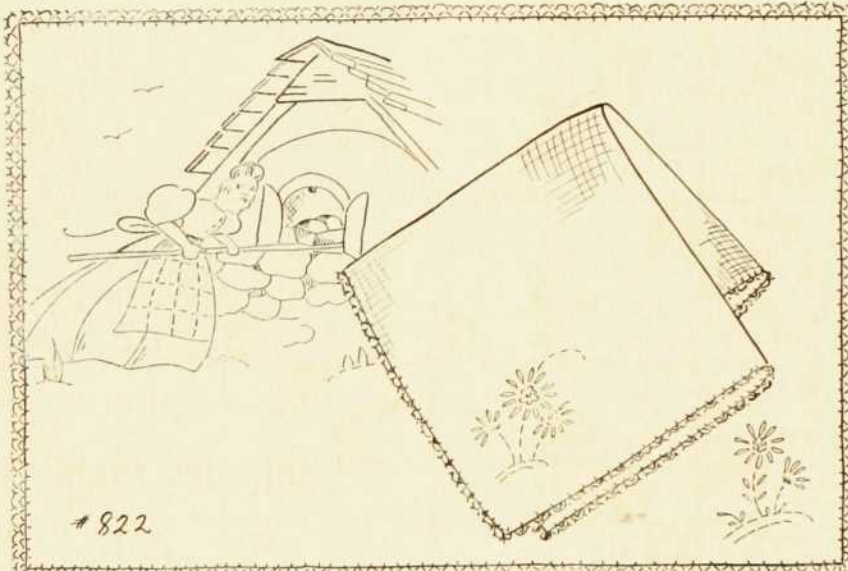
— Dix... vingt... cent...

— Une seule...

— D'avance c'est accordé... trop heureux...

— Eh ! bien, monsieur le commissaire, vous seriez mille fois aimable de me rendre mes vêtements... Car je ne suis guère en état de me présenter de-

VOUS BRODEZ, MADAME ?



UNE NOUVEAUTE POUR VOTRE TABLE

Vous trouverez ce modèle de parure de table très pratique et d'une exécution facile. Se servir chaque jour de ces napperons. Leur dimension est de 12 pouces par 18. Serviettes à thé assorties, 12 pouces carrés. Etampés sur coton blanc de bonne qualité.

La broderie se fait en couleur. Les bords sont finis avec une petite dentelle de couleur ou un point de fantaisie.

Chaque napperon peut aussi servir de fond de plateau.

Mme L. DE RELLEFEUILLE,
B.P. 175, Place d'Armes, Montréal.

LISTE DES PRIX — Patron No 822

Veillez m'envoyer les articles suivants :

☐ No 822 — Un napperon de table mesurant 12 pouces par 18, chacun	.25
☐ No 822A — Serviettes, 12 pouces carrés, chacune	.20
☐ Cotons de couleur	.30
☐ Patron étampé sur papier	.25
☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer	.10
☐ Dentelle de couleur pour la bordure, la verge	.08

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé

Nom
Adresse
Localité Province

Le Samedi — 5 janvier 1952

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1045

HORIZONTALEMENT

- 1—Intoxication chronique par l'alcaloïde de l'opium. — Homme dont le métier est de porter les fardeaux.
- 2—Nouveau. — Caprice extravagant. — Dans le même instant.
- 3—Dans. — Liliacée. — Dommage. — Poils rudes au cou du cheval. — Symbole chimique.
- 4—Grand fleuve de l'Afrique. — Belle-fille. — Enfant espiègle. — Instrument pour accorder un piano. — Joyeux.
- 5—Sans cesse. — Dommage arrivé par une cause violente. — Sulfate double d'alumine et de potasse.
- 6—Secoué. — Mathématicien écossais à qui l'on doit l'invention des logarithmes. — Mesure algérienne. — Graine de paradis.
- 7—Ancienne contrée de l'Asie Mineure. — Salicylate de phényl. — Poudre fondante.
- 8—Possessif. — De faibles dimensions. — Poète celtique qui chantait les héros. — Posséda.
- 9—Du dialecte provençal. — Gros poisson du genre gade. — Contrée entre la Troade et l'Ionie. — Son-ge.
- 10—Cheval sans force. — Art de lancer. — Saint, martyrisé en Afrique en 205. — Ancien nom du hêtre. — Espèce de poche.

- 11—Epaisse, touffue. — Qualité de ce qui est sans souillure. — De peu de longueur. — Patrie d'Abraham.
- 12—Epoque. — Mois. — Saison. — Eclat de voix. — Gros perroquet.
- 13—Note. — Terrain préparé pour le tennis. — Préfixe. — Marmite de cuisine. — Ensuite.

- 14—Ancien bouclier. — Bison d'Europe. — Frère de saint Pierre. — Massue de gymnastique. — Impôts.

- 15—Foyer de la cheminée. — Boisson faite avec le jus fermenté des pommes. — Général musulman qui conquiert l'Égypte. — Négation.

- 16—Grain du chapelet. — Héros grec, roi des Locriens. — Grave, dangereux. — Et le reste.

- 17—Morceaux choisis d'un ou de plusieurs auteurs. — Imiter la voix. — Système géologique.

- 18—Chef-lieu de canton (Corse). — Possessif. — Avaler lestement. — Appareils pour avertir du danger.

- 19—Marque pour se rappeler quelque chose. — Cépage noir. — Mœurs.

- 20—Un des meilleurs généraux de Louis XI. — Démonstratif. — Lanterne de grandes dimensions. — Pronom personnel. — Juridiction.

- 21—Deuxième conjugaison. — Homme désagréable. — Onomatopée. — Planche de bois. — Symbole chimique du sodium.

- 22—Ce qui fait le charme de la femme. — Dame romaine célèbre par son courage. — Chemin de ville.

- 23—Partie du cerveau qui est le centre des sensations. — Petite lutte quelconque.

VERTICALEMENT

- 1—Pavillon de grosse toile. — Détail des articles d'un compte. — Instrument, piège.

- 2—Fille de Tantale. — Conforme aux règles. — Posséder.

- 3—Pronom indéfini. — Personne joyeuse. — Auteur des *Mystères de Paris*. — Phosphate hydraté naturel d'uranium. — Pronom.

- 4—Roue à gorge d'une poulie. — Qui est très envieuse. — Bien ouvert. — Qui est à moi.

- 5—Fleuve d'Italie. — Bénéfices. — Qui cède au toucher. — Roi d'Israël. — Ingénieur français.

- 6—Se consumé par le feu. — Auteur de *Pénélope*. — Effet de recul au billard.

- 7—Lui. — Bison d'Europe. — Vase de terre. — Colère. — Préfixe signifiant huit. — Dernière partie du jour.

- 8—Sans valeur. — Petit oiseau des îles Canaries. — Villes importantes. — Un des cantons suisses.

- 9—Genre d'oiseaux échassiers. — Conforme à l'ordre de la nature. — Membres des oiseaux. — Possédé.

- 10—Situé. — Mince, menu. — Grande chaîne de montagnes de l'Amérique du Sud. — Corps aériforme.

- 11—Pronom personnel. — Abcès, tumeur. — Répandre. — Allure du cheval.

- 12—Fonte naturelle de la glace. — Produire au-dehors. — Mascarade.

- 13—Bonbon laxatif. — Coffret de bois ou de métal. — Appareil où l'on pend. — Carte.

- 14—Parole vide de sens. — Petite pelote ronde. — Casque de fer. — Portion de circonférence.

- 15—Bon pour les chiens. — Suite ininterrompue. — Arbre fruitier. — Enduit de cire.

- 16—Masse de pierre très dure. — Balle de café moka. — Amener vers soi. — Titre anglais.

- 17—Outil de chaudronnier. — Durée de la vie. — Voile triangulaire. — Côté d'un navire frappé par le vent. — Embarrassé. — Avant-midi (abr.).

- 18—Magistrat municipal. — Qui entend difficilement. — Affranchi et secrétaire de Cicéron.

- 19—Feuille sèche tombée de l'arbre. — Habitant. — Un des cantons suisses arrosé par la Reuss. — Allai ça et là à l'aventure. — Petit ruisseau.

- 20—Planche de bois. — Sentiment du cœur. — Qui fait partie d'un tout. — Liqueur qui s'exprime des viandes.

- 21—Préfixe privatif. — Orifice du larynx (pl.). — Article contracté. — Petit couteau. — Exclamation d'admiration.

- 22—Résine odoriférante. — Personne de nulle valeur. — Bandelette de linge.

- 23—Rivière de France. — Tirer d'un état misérable. — Fromage des Alpes.

Solution du problème No 1044

P	H	E	B	U	S	M	E	C	O	N	I	U	M
H	A	R	A	S	B	I	S	O	N	F	L	A	
A	M	E	R	P	A	D	O	U	N	M	I		
C	A	S	V	A	R	A	N	B	A	L	S		
O	C	A	R	O	S	N	I	V	E	T			
C	S	A	L	E	M	P	S	A	C	R	E		
H	O	A	S	S	E	O	I	R	L	O	I	N	
E	V	A	E	S	T	T	A	S	N	E	T		
R	A	M	E	E	R	G	O	Y	E	R	A	E	
E	T	I	A	E	Y	E	L	E	K	N			
E	B	A	T	S	L	A	L	L	Y	D	E		
J	E	T	E	L	O	B	E	E	C	O	B		
U	S	O	P	O	U	L	E	C	O	U	R		
L	O	S	C	A	R	D	E	B	O	I	T	E	
F	R	A	C	A	S	S	E	T	A	N	N	E	R

AIDONS-LES À S'AIDER EUX-MÊMES

par GENEVIEVE

L ARRIVE que les mamans, surtout quand elles n'ont qu'un enfant, soient de véritables mères poules couvant leur progéniture jour et nuit. Elles se trompent en croyant rendre ainsi service à leurs petits. C'est plutôt le contraire qui est vrai, car elles les détournent de toute initiative et les empêchent de se tirer d'affaire seuls, ce qu'ils seront bien obligés de faire un jour ou l'autre.

La plupart des enfants sont enchantés quand on leur laisse faire les choses par eux-mêmes. Pendant trop longtemps on leur a refusé ce privilège et, il est fort possible, qu'ils soient envieux de petits voisins moins fortunés qui se débrouillent tout seuls. Il arrive souvent qu'une tentative à se tirer d'affaire soit considérée par les mamans comme de l'entêtement, ou comme une sorte de révolte. Ne grondez pas un enfant qui enlève ses souliers quand il joue dans le sable. C'est un geste naturel et même légitime puisqu'il a senti que le sable qui s'est glissé dans sa chaussure le gênait.

On peut en dire autant de la façon dont un enfant doit apprendre à manger seul. La tentation de le faire manger vous-même est grande parce qu'il est à peu près sûr que laisser à lui-même il fera du dégât, ou que tout au moins, il mettra beaucoup de temps à vider son assiette. Il faudra bien pourtant qu'il s'habitue. Pour faciliter les choses, donnez-lui une petite cuillère appropriée, et pour minimiser les dégâts, installez-le d'abord devant la table de la cuisine, après lui avoir noué une serviette autour du cou. Les enfants, tout comme les grandes personnes, ont besoin d'être encouragés et félicités. Ne pas oublier de complimenter un petit qui a pris son repas sans rien renverser ou qui s'est lavé les mains bien propres. S'il lui arrive de demander de l'aide, accordez-le lui sans aucun commentaire taquin, comme si la chose était toute naturelle et qu'une maman était toujours contente qu'on ait recours à elle.

Il est certain que de laisser un enfant se tirer d'affaire seul est une grande perte de temps et que cette lenteur exerce la patience de la maman. Elle aurait tort de se désoler car cette lenteur n'est que temporaire. D'une semaine à l'autre, elle aura le plaisir de constater que son enfant devient plus habile et plus rapide dans l'accomplissement des gestes quotidiens.

TRICOT : Le mesurage exact des mailles est très important. Autrement dit, on doit savoir combien on a de mailles par pouce quand on emploie une laine à tel nombre de brins et des aiguilles portant un numéro déterminé. Remarquons, en passant, que les aiguilles anglaises et les aiguilles américaines sont numérotées différemment. La grosseur des aiguilles anglaises diminue quand le chiffre augmente ; ainsi des aiguilles 10 sont plus fines que des aiguilles 9. Au contraire, des aiguilles américaines 12 sont plus grosses que des 11. On ne doit pas oublier ce détail essentiel si l'on achète des aiguilles ou un cahier de tricot provenant des États-Unis.

Avant de commencer un tricot, on doit tricoter quelques pouces afin de savoir combien de mailles vous avez par pouce, vous rendre compte si le modèle que vous avez choisi vous plaît et si les aiguilles sont de la bonne grosseur. Mesurez aussi combien de rangs vous avez par pouce. Si le tricot est trop serré, prendre de plus grosses aiguilles et s'il est lâche, des aiguilles plus fines.

Les laines les plus en demande sont celles à trois ou quatre brins. On réserve généralement la laine à trois brins pour des châles de lit et surtout pour des lainages de bébé de moins de deux ans.

Une autre recommandation : acheter toujours une balle de laine de plus que n'en exige le modèle. C'est le meilleur moyen d'éviter inquiétude et déception. Les magasins reprennent la laine de surplus pourvu que l'on ait conservé la facture et que cette laine n'ait pas été serrée avec de la naphthaline.

vant mon papa... Qu'est-ce qu'on dirait au ministère de la Marine si on me voyait arriver habillé de la sorte ?...

A mesure que Nicolas parlait, le nez du commissaire s'allongeait...

Il songeait que les vêtements devaient être loin. Courir après, quant à présent, lui apparaissait comme la démarche la plus inutile qu'il eût jamais tentée dans l'exercice de ses fonctions.

Aussi faisant passer son monocle de l'oeil gauche à l'oeil droit, il fit, l'air le plus contrarié du monde :

— Cher monsieur Taupin, je dois vous faire un aveu qui me coûte énormément.

« Malheureusement... et vous m'en voyez désolé, contrit au-delà de toute expression, je me trouve en ce moment dans l'impossibilité de vous donner satisfaction.

— Diable ! et pourquoi ?

— Promettez-moi, monsieur Taupin, de ne pas répéter ce que je vais vous dire.

— C'est promis !

— Eh bien, vos vêtements ne sont plus ici.

— Qu'est-ce qu'on en a fait ?

— Ah ! ne m'en parlez pas !

— On ne les a pourtant pas envoyés au Temple.

— Non... On vous les a volés.

— Qui cela ?

— L'assassin de la femme coupée en morceaux.

— Hein ?

— Parfaitement, un gredin abominable, un bandit de la pire espèce qu'on avait arrêté cette nuit, au parc Monceau et que, dans l'ignorance de son identité, on avait enfermé avec vous au violon...

— Brou !... frissonna légèrement le fils du ministre.

Et, tout de suite, il s'exclama :

— Alors, j'ai couché auprès de l'assassin de la femme coupée en morceaux ?

— Et ce sont même ses vêtements que vous portez en ce moment.

— Brou ! brou ! se secouait Nicolas comme s'il eût été soudain envahi par un régiment de puces.

— Ce misérable, ce bandit, ce gredin, reprenait le magistrat, a profité de votre sommeil...

— Vous pouvez dire de ma soulographie...

— Pour vous déshabiller... s'emparer de vos papiers, se faire passer pour vous à mes yeux et me mystifier au point que non seulement je l'ai remis en liberté, mais que je l'ai reconduit jusqu'à ma porte avec toutes sortes d'excuses.

« Mais je vous en prie, monsieur le ministre, non, monsieur Taupin... ne me trahissez pas... je suis déjà assez puni... »

« Voulez-vous que je vous envoie chercher un complet à la Belle Jardinière ?

— Non, je vais téléphoner à mon valet de chambre ; mais, j'y pense, j'avais un portefeuille qui contenait des papiers importants... et quinze cents francs en billets de banque.

— Oh ! oh ! oh ! tout cela par ma faute, se lamentait le magistrat.

« Je vais faire tout mon possible pour remettre la main sur ce brigand, et si je n'y parviens pas, vous me permettrez bien de vous dédommager moi-même.

— Mais non, ces quinze cents francs étaient sacrifiés d'avance.

« Je les avais pris pour jouer au baccara... Permettez-moi seulement de me servir de votre téléphone.

— Je vous en prie !

Et Nicolas, s'asseyant à la place du commissaire, demanda son numéro.

Mais une minute après, il lâchait l'appareil en disant :

— Zut ! Adolphe n'est pas là. Il doit me chercher, parbleu. Je ne puis pourtant pas demander un complet à papa.

— Voulez-vous mes vêtements ?... proposait piteusement M. Durandel.

— Non, ce n'est pas la peine, refusait Taupin... Qu'un agent me prête son képi, son pantalon et sa pèlerine, je monte dans un fiacre et je rentre au ministère, sans que personne ne se doute de rien.

— Plantard, appelait déjà le commissaire, d'une voix de stentor.

Et comme le flic accourait, le fonctionnaire lui intima :

— Votre képi, votre pantalon et votre pèlerine !

Plantard hésitait, se demandant si le patron n'avait pas tout à coup perdu la raison.

Mais le commissaire reprenait :

— Je vous donne l'ordre de me remettre votre uniforme, et tout de suite.

Devant l'invité de son chef, Plantard se déshabilla, déposant successivement sur le bureau devant lequel Nicolas était resté assis les objets réquisitionnés par son supérieur.

Quand il fut en caleçon, M. Durandel ordonna :

— Maintenant, allez où vous voudrez. Vous reviendrez chercher ce soir votre uniforme. Vous avez congé toute la journée.

Puis, comme l'agent, ahuri regardait successivement l'ex-assassin de la femme coupée en morceaux, le commissaire et ses effets, M. Durandel, le prenant par le bras, le faisait pivoter sur lui-même et, le poussant dehors, referma à clef la porte de son bureau en disant à Taupin, ravi de la tournure qu'avaient prise les événements :

— Vous pouvez vous habiller, monsieur le ministre !

XXI

A Nice

L'ACCIDENT arrivé au petit Henri et à Rose-Blanche n'avait pas eu de suites.

Grâce aux bons soins dont ils avaient été immédiatement entourés, après deux jours d'attente et d'incertitude, aucune complication ne s'étant produite, les voyageurs avaient pu continuer leur route.

Avec un enthousiasme trop bruyant pour être sincère, la marquise de Montferrat avait exprimé toute sa reconnaissance à sa belle-fille qui n'avait pas craint de risquer sa vie pour venir au secours de son jeune frère.

Mais, au fond, la mauvaise femme se disait :

— Pourquoi l'a-t-on sauvée, elle aussi ? Pourquoi n'ont-ils pas péri ?

« Cela eût joliment arrangé les choses... »

On était arrivé sans encombre à Nice.

Il faisait un temps superbe.

L'amie du petit chanteur, malgré la tristesse qui continuait à l'oppresser, n'avait pu rester insensible à la vue de ce pays vraiment merveilleux, unique au monde.

La villa des Tamaris où Rose-Blanche allait terminer l'hiver était située tout en haut du quartier de Cimiez que la haute aristocratie mondiale a adopté pour y faire construire d'énormes palais d'un goût plus ou moins douteux et voisinant fâcheusement avec les noms moins fâcheux caravansérails qui sont comme une tache blanche et indécente au milieu d'une nature si riante, si reposante et si belle...

La propriété du marquis de Montferrat contrastait heureusement avec ces créations inesthétiques et de mauvais goût...

La maison, bâtie à l'Italienne, mais du plus pur style Renaissance, s'élevait au milieu d'un parc auquel sa végétation véritablement tropicale donnait à la fois une allure exotique et mystérieuse.

RIEN DE SÉRIEUX

Monsieur et Madame roulent dans l'express qui les emporte vers la plage rêvée. Madame, tout à coup :

— Oh ! je viens de me rappeler que j'ai oublié de couper le courant de mon fer électrique.

— Rassure-toi, il n'y a pas à craindre l'incendie, car je me souviens de n'avoir pas fermé les robinets de la baignoire !

Chez un bistro :

— Il est bien trouble, vot'amer-orgeat !

— Ah !... ça doit être le verre qui est sale.

— C'est bon alors, ça va bien.

Géo. London, journaliste et vieux renard du Palais de Justice, se lamentait ce jour-là. Il vitupérait les audaces d'une certaine jeunesse.

— Le cynisme de certaines jeunes filles, disait le chroniqueur qui, pourtant, en a vu d'autres, dépasse tout ce que l'on pourrait imaginer, et, d'ailleurs, s'exprime parfois en formules amusantes : « Je suis, avouait, un jour, une jeune délinquante à un juge d'instruction, je suis exactement la sorte de fille que ma mère ne me laisserait pas fréquenter ! »

Un jour Bergson, se promenant, voit un petit garçon fort occupé à extirper du sol une touffe d'herbe.

— C'est dur, hein ? demande le philosophe.

— Je pense bien, répond l'enfant. Le monde entier tire de l'autre côté.

Un homme, un fusil sous le bras, suit la route avec son chien...

Arrive une automobile qui écrase le cabot. Aussitôt, le chauffeur s'arrête et sort deux billets de mille francs qu'il tend à l'homme :

— J'espère que ceci suffira pour vous dédommager de la perte de votre chien ?

— Je pense... dit l'homme en empochant l'argent. J'allais l'abattre pour m'en débarrasser...

Un navire de guerre ayant jeté l'ancre dans le port de New-York, un jeune enseigne en profita pour faire admirer le vaisseau à sa petite amie.

Sur le pont, désignant à un certain moment du doigt une plaque de bronze, il expliqua :

— Ceci indique l'endroit précis où notre héroïque commandant est tombé...

Alors, la gosse :

— Ben ! Y a de quoi ! Je viens moi-même de manquer de buter sur cette sacrée plaque !

L'agent de publicité d'une grosse firme cinématographique se promenait l'autre jour avec un magnifique oeil au beurre noir. Il expliquait qu'il s'était cogné à une porte ouverte...

Quoi qu'il en soit, il se fit photographier avec cet oeil et envoya une épreuve à la firme qui l'emploie avec cette phrase :

« Personne ne peut tenir de semblables propos sur votre compte, en ma présence. »

avec un soin jaloux à la sécurité et au bon entretien de la maison dont il avait la garde.

Aussi, lorsque la marquise arriva aux « Tamaris », tout était-il prêt pour la recevoir...

Il était trois heures de l'après-midi lorsque l'auto franchit le portail d'honneur de la villa.

Après avoir suivi l'allée centrale qui aboutissait à un immense parterre de fleurs aux senteurs provocantes, le wattman s'arrêta devant un perron de marbre au haut duquel, en habit noir à la française, en cravate blanche et en culotte courte, se tenait M. l'intendant, entouré de plusieurs laquais qui se précipitèrent, tandis que Prestini, servile, empressé, descendait les degrés afin d'ouvrir lui-même la portière aux voyageuses.

— Bonjour ! lança d'une voix bienveillante Gilberte de Montferrat.

— Madame la marquise, s'inclina l'intendant, en lui offrant respectueusement la main pour l'aider à descendre...

Puis ce fut le tour de Rose-Blanche, à laquelle Prestini lança aussitôt un coup d'oeil sournois et hostile.

Mais déjà le petit Henri, qui avait repris toute sa gaieté et sa pétulance, s'évadait de l'auto... courait vers les fleurs et se mettait à les saccager avec une maestria qui révélait une certaine habitude.

— Monsieur Henri, appelait Fanny, vous allez encore tout abîmer.

— Je veux cueillir un bouquet pour Yvonne, déclarait l'enfant... en revenant déjà vers la « Mignon de la Butte » avec une poignée de roses blanches.

(Lire la suite au prochain numéro)

Très poliment, un monsieur se lève et avec un aimable sourire, il va offrir son siège, dans le tram, à la bonne vieille dame qui a l'air si lasse, si lasse.

— Je vous en prie, Madame, veuillez accepter ma place...

Mais, avec une grande bonhomie, la vieille dame, si lasse, remercie :

— Non, non... merci... je descends à la prochaine station, moi aussi...

C'est une historiette que le maréchal Joffre racontait volontiers lorsqu'il évoquait ses souvenirs d'Amérique.

Quand il paraissait dans une réunion il arrivait souvent qu'on lui remit des sommes diverses, en le priant de les faire verser à des oeuvres françaises. Bien entendu, il n'était jamais question de reçu.

A la dernière réception, à Chicago, quelqu'un lui glissa une boîte, en disant :

— Il y a là cent mille dollars pour la reconstruction des pays envahis.

Le maréchal mit la boîte dans sa poche.

Le même soir, il prenait le train.

Durant le voyage, il se rappela ce don princier, et, machinalement, s'amusa à ouvrir la boîte. Elle était vide.

Le maréchal pâlit et poussa même quelques jurons.

— Ah ça ! s'écria-t-il, est-ce qu'on ne va pas prétendre que j'ai mis l'argent dans ma poche !

Il y eut un moment d'émotion parmi les voyageurs français.

Mais leurs compagnons américains furent bientôt au courant de la question. Ils sourirent.

— Oh ! dirent-ils, il n'y a pas de mal. Cela se fait beaucoup ici. C'est un symbole. On donne la boîte sans rien dedans pour éviter les dangers du voyage, après, on envoie un chèque.

Le chèque arriva, en effet.

La Vie Courante par G. CLARK



— Oh, vous savez, une leçon me suffira. C'est tout simplement pour conduire mon mari à son bureau et arrêter ensuite chez ma coiffeuse !

Deux Ecossais font une croisière de plaisance sur un yacht désaffecté. Soudain, le navire heurte une mine flottante à la dérive et commence à sombrer.

— Mon Dieu, mon Dieu, quel affreux malheur ! Qu'est-ce qui nous arrive ?

— Eh bien, quoi, fait l'autre, flegmatique, on dirait vraiment que le yacht est à toi !

On annonçait devant le duc d'Ayen qu'on allait créer une nouvelle place de vice-chancelier.

— Cela ne sera qu'un vice de plus dans l'Etat, répondit-il.

— Comment ? vous n'êtes pas certain d'être guéri. Mais puisque le docteur vous a réclamé ses honoraires.

— Eh... C'est... justement... pour ça.

ALBERT DUQUESNE [Suite de la page 3]

« Je préfère Alexis à toutes mes autres interprétations parce que dans Alexis j'ai plus de liberté d'expression. Et puis, je le fais depuis si longtemps que jouer ce personnage est devenu pour moi une seconde nature. Parfois, je me sens plus Alexis qu'Albert ! » Monsieur Duquesne rit de son beau rire franc qui ravit toujours les auditeurs. Rappelons que tous les soirs, à neuf heures trente, sur les ondes de CKVL, Albert Duquesne devient « Le raconteur de chez nous » dans la lecture des contes de nos divers auteurs. Programme très goûté.

Passant de la radio au théâtre, Albert Duquesne se rappelle ses débuts au Théâtre Canadien puis son long stage au Théâtre National. Son souvenir rend ensuite hommage à cette fameuse troupe Barry-Duquesne qui pendant des années présenta sur la scène du Théâtre Stella les seules pièces françaises jouées à Montréal, à ce moment-là. Non sans une pointe de bonne humeur, il se plaît à nous révéler (car pour nous c'est une révélation) qu'il a fait du théâtre avec Camillien Houde ! Il faut admettre que Son Honneur a gardé le goût du théâtre...

Après l'évocation d'un tel souvenir, il est de mise de parler politique. Mais le chapitre se clôt très vite car Monsieur Duquesne nous dit : « Un acteur ne doit jamais se mêler de politique. Son métier est au public. A tous les publics. C'est pour cela qu'il doit rester neutre comme l'universel. » Une seule

fois, Monsieur Duquesne a failli passer pour politicien. Ce fut lorsqu'il eut à lire à la radio la chronique parlementaire que rédigeait Edmond Chassé. C'était un bon programme mais qui attira à Albert Duquesne toutes sortes d'ennuis et même... des menaces de mort ! Et pourtant il ne faisait qu'interpréter un texte. Comme expérience politique, c'est terrifiant.

Monsieur Duquesne préfère les expériences qu'il a accomplies au cinéma. Nous savons qu'il apparaît de temps à autre dans les courts métrages de l'Office National du Film. Son premier grand rôle à l'écran lui fut confié dans le « Père Chopin ».

Une carrière si intéressante et un interlocuteur aussi affable risquent de nous faire prolonger l'interview. D'autant plus que nous sommes reçues par la gracieuse Madame Duquesne. Vous la connaissez, c'est Marthe Thierry, une grande dame et une grande comédienne. Elle est là discrète et charmante avec sa fille Monique qui a bien voulu abandonner ses tableaux pour un moment. Oui Monique est peintre et, malgré son jeune âge, professeur de dessin au Collège Marie-de-France. Les Duquesne ont aussi deux autres filles : Nicole et Claudine. Elles fréquentent le pensionnat et grandissent en beauté. Il faut hélas s'arracher à cette agréable compagnie, à cet intérieur luxueux et confortable. Il faut retourner à la pluie... une pluie qui n'est plus aussi triste maintenant.

LES TROIS MOUSQUETAIRES

CONTE ILLUSTRE DU SAMEDI — CINQUANTE-NEUVIEME EPISODE



Milady ne se doute pas que Constance Bonacieux se trouve précisément dans ce couvent de Béthune où elle a reçu l'ordre de se retirer en attendant les instructions de Richelieu. Les Mousquetaires eux, le savent, mais sont encore à La Rochelle que, déjà, Milady arrive chez les Carmélites où sa venue a été annoncée par les soins du Cardinal. — Ce n'est que cinq jours plus tard, après avoir escorté le Roi jusqu'à Paris qu'ils peuvent se mettre en route pour aller chercher Constance. Athos, qui craint le pire, a exigé que Bazin, Mousqueton, Planchet et Grimaud fassent partie de l'expédition. Mais, que s'est-il passé à Béthune pendant ces cinq jours ? — Bien des choses, hélas !... Que ce soit au couvent ou ailleurs, Milady ne reste jamais inactive. Son premier travail est de sonder les sentiments politiques de la Mère abbesse. Est-elle royaliste ou cardinaliste ? Pour le

savoir, pourquoi ne pas dire du mal du Cardinal ? Fatalement, l'abbesse doit réagir... — Mais la Supérieure des Carmélites est une femme prudente. En ces temps troublés, il convient de mesurer ses paroles. Voyant cela, Milady force son jeu. « Je ne devrais pas vous dire cela, ma Mère, mais ceux qui ne partagent pas les opinions du Cardinal s'exposent aux pires persécutions. J'en parle d'expérience !... — Comme tous ceux auxquels s'est attaquée la terrible Milady, la pauvre abbesse tombe dans le piège. La seule chose au monde qu'elle devrait taire, elle la révèle : « Hélas, madame, nous avons des exemples fort tristes de ce que vous racontez-là ; justement, l'une de nos pensionnaires a bien souffert des vengeances et des persécutions de M. le Cardinal ! »



Sans lui dire qu'il s'agit de Constance Bonacieux, la Mère Supérieure des Carmélites, abusée par Milady, lui a révélé qu'une de ses pensionnaires est comme elle, en butte aux persécutions du Cardinal. Flairant le mystère, Milady s'empresse de se faire présenter à elle. Comment la pauvre petite amie de d'Artagnan se douterait-elle qu'elle se trouve en présence de sa pire ennemie ? — Bien vite, les confidences s'échangent. Sincères et naïves de la part de Constance, mensongères et perfides de la part de Milady. « J'ai beaucoup vécu à la Cour » dit cette dernière. « Mais depuis ma disgrâce, tous mes amis m'ont abandonnée, même ceux qui partageaient avec moi l'amitié de la Reine ! » « Vous connaissez la Reine ? » s'écrie Constance très émue. — Prudemment, Milady se rétracte. « C'est-à-dire que, personnellement, je n'ai pas l'honneur de la connaître, mais je connais nombre

de ses amis les plus intimes : M. de Potange, M. de Tréville... » « M. de Tréville ! » s'exclame Constance. « Mais, alors, vous devez connaître un de ses Mousquetaires qu'il reçoit souvent chez lui... Un gentilhomme nommé Athos ? » — A ce nom, Milady pâlit atrocement et doit faire appel à toute sa volonté pour continuer à jouer la comédie. « Athos ?... Vous-même le connaissez-vous ? » Folle de joie de trouver enfin quelqu'un à qui parler de ses amis, Constance s'écrie : « Non seulement lui, mais ses amis Porthos et Aramis, et surtout... oh, surtout, d'Artagnan ! » — Il n'en faut pas plus à Milady pour tout comprendre... Ce couvent, cette femme... Mais oui ! Tout s'éclaire, c'est elle sans aucun doute ! « Ne seriez-vous pas Madame Bonacieux ? » « Comment l'avez-vous deviné ? » Mais, tout simplement parce que mon ami d'Artagnan ne cessait de m'entretenir de vous, Constance.



Donnant tête baissée dans le piège infâme qui lui est tendu, la pauvre Constance croit voir en Milady une amie. Naïvement, elle lui révèle qu'elle ne séjournera plus longtemps au couvent de Béthune car elle attend la venue de d'Artagnan. A ces mots, Milady pousse un cri : « D'Artagnan, mais il est au siège de La Rochelle ! » — Il y était, répond Constance, « mais lui et ses amis sont venus accompagner le Roi à Paris et, de là, ils viendront me chercher. D'ailleurs, j'ai reçu une lettre d'une personne en qui j'ai toute confiance ». Du premier coup d'oeil, Milady a reconnu l'écriture de Madame de Chevreuse et reste consternée. — A ce moment, un bruit de galop retentit dans la cour du couvent. Constance bouleversée, se précipite à la fenêtre. « D'Artagnan ! C'est peut-être lui ! » Milady

blêmit et, pour la première fois, sent une terreur panique l'envahir. Que faire ? Il est trop tard pour finir... — Mais Constance, dépitée, se retourne, les larmes aux yeux. Le cavalier qui vient de sauter de son cheval lui est inconnu. Milady qui n'a osé s'approcher de la fenêtre de peur d'être aperçue se sent revivre. Une question la tourmente, cependant. Qui est cet homme ? — A la grande surprise des deux femmes, la Mère Supérieure vient annoncer que c'est à Milady que l'homme veut parler. Discrettement, Constance s'esquive et la porte s'ouvre pour livrer passage à... Rochefort, l'ennemi de d'Artagnan et l'homme de confiance du Cardinal !



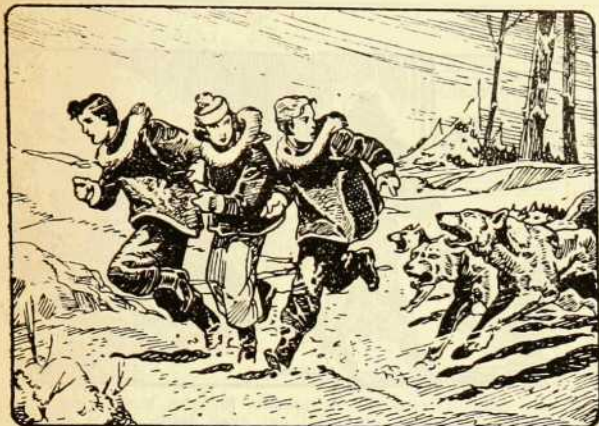
La nouvelle de la mort de Buckingham n'est pas encore parvenue à La Rochelle car les Anglais font tout ce qu'ils peuvent pour cacher le plus longtemps possible cette catastrophe. C'est pourquoi le Cardinal a hâte de connaître les résultats de la mission de Milady en Angleterre. — En quelques mots, Milady fait à Rochefort, le récit de ce qui s'est passé. Que le Cardinal sache que, lorsqu'il confie une tâche à Milady de Winter, rien ne saurait arrêter celle-ci. Mais, l'assassinat de Buckingham, c'est déjà du passé. Ce qui compte maintenant, c'est de se venger de d'Artagnan. — Rochefort est mis au courant du hasard providentiel qui a mis Constance Bonacieux sur le chemin de sa pire ennemie. Il apprend également que d'Artagnan doit arriver d'une minute à l'autre. Mais un plan

s'échafaude déjà dans l'esprit fertile de la diabolique Milady. Rochefort dispose-t-il d'une voiture et de quelques hommes ? — La première chose à faire est d'enlever Constance. Pour cela, Rochefort n'aura qu'à envoyer dès demain, à l'aube, sa voiture et ses valets. Puis dès qu'il aura fait son rapport au Cardinal, il reviendra chercher Milady à Armentières, près de la frontière de Belgique. Milady se charge du reste. — Il ne faut pas perdre une seconde. A tout instant, d'Artagnan peut arriver et compromettre irrémédiablement la situation. Rochefort promet qu'à l'heure dite, la voiture sera là, ainsi que trois valets qui auront reçu l'ordre d'obéir aveuglément à Milady. Lui, de son côté, va faire diligence pour retourner auprès du Cardinal. (à suivre)

CONTE
ILLUSTRE
DU "SAMEDI"

LES JEUNES EXPLORATEURS

EPISODE
NUMERO
TREIZE



1. Nos trois amis se mirent alors à courir côte à côte. Léo jeta un coup d'oeil en arrière. Les loups se rapprochaient de plus en plus. « Courage ! » haleta Paul. « Il nous faut gagner le haut de la colline ! »



2. Nos amis, après avoir gravi la pente neigeuse, poussèrent un cri de joie. Là, non loin, s'élevaient les tours d'un ancien château. « Venez, » s'écria Paul. « Il nous faut arriver les premiers. »



3. A quelque distance du château, Carmen trébucha et manqua de tomber. Elle était si harassée qu'elle pouvait à peine se tenir sur ses jambes. « Prenons cette porte, » dit Paul.



4. Après quelques tâtonnements, ils purent ouvrir la porte, qu'ils fermèrent derrière eux, mettant en travers la barre en bois. Bientôt les loups se ruèrent dessus.



5. Hurlant de rage, quelques-uns des loups se lancèrent contre la porte, les autres se joignirent à eux. Regardant par les fentes, Léo et Paul surveillaient les loups, espérant qu'ils s'en iraient, mais ils s'élancèrent de plus belle.



6. Sans cesse les loups se ruèrent sur la porte, faisant craquer la serrure et ébranlant les planches. La porte menaçait à tout moment de céder. Réalisant ce danger, nos amis gagnèrent un passage conduisant au château.



7. Gravissant plusieurs marches, Léo en tête tenant une lampe de poche, nos amis arrivèrent à une porte. « Ceci doit mener au château, » dit-il. En disant cela, un bruit confus vint du passage.



8. Bientôt ils perçurent les hurlements des loups. Léo tenta de forcer la porte épaisse, mais en vain. « Vite ! Léo, les loups nous ont suivis ! » cria Paul. Désespéré Léo frappa à grands coups dans la porte.



9. Les loups faisaient un vacarme assourdissant. Leurs yeux lançaient des flammes à travers l'obscurité ! Léo crut que c'était la fin, quand soudain, la porte s'ouvrit devant un vieillard. « Sauvés ! » soupira Léo.



10. Un moment l'homme les regarda étrangement, puis se rangeant de côté, il leur fit signe d'entrer vite. Nos amis se précipitèrent en dedans, après quoi le vieillard ferma la porte.



11. Le vieillard, Russe de naissance, sourit à nos trois amis « Venez, » dit-il en français. « Vous allez être à l'abri des loups avec moi. » Mais, passant devant une fenêtre, Paul vit accourir des soldats.



12. Peu après on frappa à la porte. « Ouvrez au nom de Serge Bendoff ! » cria une voix. Puis sans attendre de réponse, les soldats se mirent à défoncer. « Qui sont-ils ? » dit Léo. « Des ennemis ! » dit le Russe. (à suivre)

LE TRÉSOR ENFOUI

CONTE ILLUSTRE DU SAMEDI — TROISIEME EPISODE



1. Louis et Isa s'amusaient ferme après leur dîner de Noël, quand Louis entendit du bruit dans le hall. Sortant de la pièce, il découvrit des empreintes toutes fraîches, puis, longeant le couloir, il se dirigea vers une des chambres.



2. La porte étant entrebâillée, Louis la poussa et regarda en dedans. Il fut surpris de voir un personnage mystérieux penché au-dessus d'un coffre, dont il avait ouvert le couvercle, et dans lequel il dirigeait la lumière de sa lampe.



3. Louis n'hésita pas un instant. En effet, il avait reconnu l'homme comme étant celui qui avait tenté de les blesser et qui les avait menacés. Mais l'homme, d'un direct bien appliqué, envoya Louis choir dans le coffre.



4. L'homme mystérieux ferma le couvercle, et s'élança vers la fenêtre qu'il avait laissée ouverte. A leur tour, Isa et Mme Régnier firent leur apparition. "Louis, où es-tu ?" s'écria Isa avec anxiété. Mais il n'y eut aucune réponse.



5. Une chose inouïe était arrivée à Louis. Ce qui avait semblé être le fond du coffre était en réalité une ouverture dissimulée. La pression soudaine avait provoqué la chute de cette porte, et, forcément, Louis bascula avec.



6. Il heurta lourdement un plancher de pierre, et resta là tout étourdi. Puis il s'assit, pour constater qu'il se trouvait dans une immense cave. Regardant en haut, il put voir le dessus du coffre. "Isa !" cria-t-il. "M'entends-tu ?"



7. Isa l'entendit. Sa voix semblait s'élever des profondeurs de la maison. "Je crois savoir où il est", dit-elle. "Il semble que cela vienne de dessous le plancher". — "Ça ne se peut pas," dit Mme Régnier, "la maison n'a aucune cave."



8. Mais un instant plus tard elles eurent toutes les deux la surprise de voir apparaître Louis sortant du coffre. — "Suivez-moi", dit-il, "j'ai découvert quelque chose de pas ordinaire."



9. Mme Régnier et Isa furent bien étonnées du récit que leur fit Louis. — "Je n'aurais jamais soupçonné l'existence d'un lieu pareil sous notre maison", s'écriait-elle. "Regardez plutôt ce qu'il y a sur la table", criait Louis tout excité.



10. Ils trouverent un rouleau de papier. Isa le déroula. C'était de toute évidence le plan d'un ancien château et l'indication d'un trésor caché. — "Voilà certainement ce que cherchait notre homme, Mme Régnier", dit encore Louis.



11. "Vous avez sûrement raison", approuva Mme Régnier. "Ce château m'appartient, mais je ne me suis jamais donné la peine de le visiter car il est en ruines. Montons plutôt". Elle joignit le geste à la parole.



12. De retour dans la salle à manger, ils s'installèrent confortablement, discutant du plan et de la curieuse façon ils l'ont découvert. Ils étaient si énervés par leur sujet qu'ils ne virent pas l'homme qui les dévisageait par la fenêtre.



13. "Heureusement que ce type n'a pas eu le plan", disait Mme Régnier — "Il doit être bien loin maintenant", ajoutait Louis. Mais c'est ce moment que choisit l'homme en question pour fracasser la vitre.



14. Les éclats en volèrent sur la table, tandis que les trois s'éloignèrent en criant. Ce n'est qu'à ce moment qu'ils purent voir un visage derrière la fenêtre. Et avant qu'ils n'aient pu le reconnaître, une main passait par la vitre brisée.



15. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, des doigts habiles s'étaient portés sur le précieux manuscrit. Louis tenta bien d'intervenir, mais la main, emportant le secret, se retira trop vite. (à suivre dans le prochain numéro)

L'AN DERNIER EN FLORIDE... [Suite de la page 4]

du haut des minarets appellent les fidèles à la prière, que les charmeurs de serpents pratiquent leur magie, que les conteurs d'histoires merveilleuses groupent autour d'eux une foule d'auditeurs attentifs et sérieux. Des caravanes de chameaux et d'ânes viennent du désert les jours de marché et sont arrêtées aux portes des villes pour y décharger leurs marchandises. Tandis que les ânes se laissent faire bien gentiment et s'endorment ensuite paisiblement au soleil, les chameaux, au lieu d'être satisfaits qu'on les débarrasse enfin de leurs lourds fardeaux, se montrent entêtés et désobéissants, si bien

qu'il faut souvent les battre pour les décider à s'agenouiller sur le sol.

Casablanca est une ville essentiellement européenne. Belle, largement bâtie, avec tout le confort possible, son port, créé de toutes pièces par Lyautey est pourvu de jetées et de quais magnifiques.

Depuis un demi-siècle, l'Afrique du Nord a été le théâtre d'événements politiques considérables : conférence d'Algésiras en avril 1906 et, durant la récente guerre : débarquement des troupes américaines à Alger et entrevue Churchill-Roosevelt à Casablanca.

GEORGES VI AU TRAVAIL ET DANS L'INTIMITÉ [Suite de 6]

Chacune ne dure guère plus de quinze minutes, sauf lorsqu'il s'agit du Premier Ministre, lorsque celui-ci rend visite à son roi, régulièrement une fois par semaine, pour le tenir au courant des affaires du royaume. George VI avoue qu'il préfère les visites officielles de Churchill, d'où le protocole est banni. Churchill, Premier Lord de l'Amirauté, fut, en effet, le chef de l'Enseigne de Vaisseau, duc d'York, à une époque où celui-ci n'avait que peu d'espoir de ceindre la couronne royale qui devait revenir à son frère aîné, le Prince de Galles. Le Roi redoute en effet, les longues conversations avec ceux qui ne sont pas ses intimes, vestige de sa timidité naturelle, qu'il n'a jamais réussi à vaincre complètement.

A 13 h. les audiences sont terminées, et le roi redevient le père de famille, prenant son déjeuner, le lunch, avec sa femme et ses enfants. Ce n'est plus qu'un tableau classique, le protocole étant abandonné, la reine Elizabeth appelant son mari « Bertie » et les princesses ne sont plus que les enfants d'un couple semblable à des millions d'autres Britanniques.

Le Roi regagne alors ses appartements privés pour faire la sieste. Il redescend ensuite dans son bureau où il travaille avec le secrétaire royal à moins qu'il ne soit astreint à une visite officielle, revue ou inauguration, qu'il accomplit en uniforme, représentant au sens strict du terme, la Couronne d'Angleterre. Le souverain en représentation a pris le pas sur l'homme privé. George VI a une haute conscience de ses tâches officielles. Il connaît et apprécie la force de la tradition. C'est une

tâche qu'il a acceptée, non une vocation qu'il a suivie mais il entend accomplir cette tâche héréditaire avec conscience, fidélité et respect.

Il signe son courrier et les actes officiels d'un grand « George R » (George Rex). Il a supprimé le I de Imperator depuis qu'il n'est plus empereur des Indes.

L'heure du thé marque la fin de la journée officielle du souverain, si le protocole n'a pas prévu de réception pour la soirée, ce qui arrive trop souvent, hélas, à son gré. C'est l'heure où George VI aime à redevenir un simple citoyen de la vieille Angleterre, abandonnant pour quelques instants les servitudes du métier de roi. Les serviteurs en culotte noire et jaquette rouge de la maison royale ne sont même pas admis. C'est Elizabeth qui sert le thé à son mari et à leurs invités.

Georges VI a obtenu de disposer de la plupart du temps de son week-end qu'il passe à Windsor, ou, plus volontiers, encore, à Sandringham, abandonnant toute fonction protocolaire pour jouer au gentleman-farmer, en compagnie de quelques invités intimes privilégiés.

Ces instants de repos sont trop courts au gré de George VI et de la Reine Elizabeth. On a toutefois, depuis la grave opération pulmonaire qu'il eut à subir en septembre dernier, considérablement allégé la tâche du Souverain. Bien que remplissant ses fonctions comme un serviteur consciencieux de son royaume, il ne pense pas moins que le métier de roi est un des moins enviables du monde, même quand on règne sur un empire de plus de 100 millions de sujets.

JEAN MARAIS, FRÈRE DE DON JUAN [suite de la page 7]

Nos pas nous ont conduit vers une vieille demeure de briques roses, enfouie dans un très beau parc. M. Mallard de La Varenne, petit neveu de l'authentique *Nez de Cuir*, vit là. La Varenne, romancier célèbre, chantre de la Normandie, amoureux de toutes belles choses. Un gentilhomme, dont la courtoisie souriante, l'humour, eussent semblé sans aucun doute, choses tout à fait naturelles au temps de Roger Tainchebraye, époque où seule importait encore la « qualité ». Mais cette éthique n'est pas aussi périmée qu'on pourrait le croire si l'on en juge d'après le succès réservé aux œuvres de M. de La Varenne : nombreux sont encore ceux qui conservent la nostalgie des époques révolues.

Entouré de mille souvenirs lentement amassés par les générations qui, depuis des siècles, ont vécu sur cette terre et l'ont fait fructifier, il occupe son temps à écrire ou se livre à un plaisir « plus

égoïste encore » dit-il : il taille dans le bois et construit de ses mains une collection étonnante de petits navires, merveilleusement divers, chacun placé dans son décor propre.

M. de La Varenne évoque à notre intention les souvenirs de ce « gentilhomme d'amour » que fut son grand-oncle, et il nous montre un tableau où l'on remarque, assistant à une présentation d'étalons faite à la duchesse de Berry au Haras du Pin, un jeune homme de noble prestance, le nez caché sous un masque : *Nez de Cuir*.

C'est le retour. Si le charme, déjà, était dissipé, la forêt de Conches nous le restituerait dans son intensité la plus vive... Illuminée par le soleil couchant, elle impose la presque certitude qu'on va se heurter tout à coup au beau cavalier blessé dans son cœur et dans son visage, mais hélas ! nul sabot ne fait plus résonner la terre.

NICOLAS DE SKRODES.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Ce n'était pas un état enviable que d'être vache en Russie pendant l'exécution du fameux plan quinquennal : toutes ces malheureuses bêtes avaient les cornes et la queue coupées, en raison de la valeur d'exportation que présentaient ces deux articles.

L'Ile Perrot est le lieu de naissance de deux évêques : Mgr John Forbes, missionnaire des Pères Blancs d'Afrique, qui fut vicaire apostolique de l'Ouganda, et son frère, Joseph-Guil-laume, intronisé archevêque d'Ottawa en 1928.

La triple tiare que porte le Pape marque d'une part : la Primauté, le Patriarcat et la Souveraineté du Pape. D'autre part : les trois Eglises, militante, souffrante et triomphante. Enfin, le Pape est prêtre, docteur et roi.

Graham Greene, Dos Passos, James Farrelle, Aldous Huxley et Arthur Koestler, qui ont créé le fonds de solidarité des intellectuels adressent un appel en leur faveur. Huxley versera personnellement au fonds dix pour cent de ses droits d'auteur en Amérique ; Greene, Farrelle et Dos Passos, dix pour cent de leurs droits d'auteur en Europe, et Koestler ses droits d'auteur de la pièce qu'on a tirée du *Zéro à l'Infini*.

L'industrie chimique au Canada remonte à Jean Talon, intendant du roi de France. Vers 1860, lors de la construction d'un chemin de fer trans-Canada, l'usage des explosifs s'avéra indispensable. Mais c'est dans les dernières années que l'industrie chimique de notre pays s'est développée de façon phénoménale. Il y a 50 ans, les compagnies chimiques réunies payaient des salaires de \$2,000,000 à 4,000 personnes, et la production totale s'élevait à une valeur de \$13,000,000. Aujourd'hui, ces mêmes entreprises emploient 40,000 personnes dont la somme de salaires représente \$95,000,000 et la production \$600,000,000.

Tomaso Portinari jouait un grand rôle à Bruges à la cour des ducs de Bourgogne, à la fois comme chef des Florentins et comme conseiller du duc. Ce fastueux personnage savait protéger les arts et les artistes : son hôtel de Bruges et l'église Saint-Jean, enrichie de ses dons, suffiraient à le prouver. Sa clairvoyance et son éclectisme l'encourageaient à acheter des œuvres flamandes au lieu de faire venir de Florence des tableaux italiens.

Le prince Poniatowski vient de publier à Paris, un second volume de mémoires intitulé : « *D'une idée à l'autre* ». On y trouve une anecdote assez surprenante sur l'exécution de l'espionne Mata Hari. Après la condamnation à mort, le défenseur de la danseuse, maître Clunet réussit à lui persuader que des cartouches à blanc seraient substituées à celles du peloton d'exécution. Elle n'aurait qu'à se laisser choir, simulant la mort. Il se chargerait du reste. Et c'est ainsi que Mata Hari s'engagea, libérée de toute angoisse, dans ce qu'elle croyait être la plus stupéfiante supercherie de sa carrière.

La plus petite et la plus étrange république est celle du Mont-Athos située sur une péninsule de 30 milles de longueur par 4 milles de largeur, reliée à la côte de la Grèce. Depuis l'an 1024, ce territoire appartient et est gouverné par des ordres monastiques de l'église orthodoxe. Il est habité par 5,000 moines et frères convers qui vivent dans 20 monastères et forment 12 groupements. Ces hommes cultivent leur nourriture, confectionnent leurs vêtements et exécutent tous les travaux domestiques, car aucune femme ne met le pied sur le Mont sacré. Il n'y a sur la péninsule, ni téléphones, ni radios, ni journaux, ni routes, ni véhicules à roues ; les mules constituent le seul moyen de transport. Les habitants vivent dans un monde à part, comme leurs ancêtres le faisaient il y a près de 1,000 ans.

Jean Swammerdam avait 21 ans quand il trouva les corpuscules rouges du sang de la grenouille, en 1658. Carl Ferdinand von Graefe avait 29 ans quand il fit l'opération du bec-de-lièvre palatin, fondant ainsi la chirurgie plastique moderne ; son fils Albrecht avait 26 ans quand il publia le *Keratocône*, et 27 quand il introduisit l'iridectomie dans certains cas de thérapeutique oculaire.

Le portrait de l'infante Maria Margarita est l'une des toiles les mieux connues de Diego Vélasquez qui vécut longtemps à la cour de Philippe IV d'Espagne. Ce peintre fut envoyé, par le roi, en Italie, pour y acheter des peintures et des moulages de sculptures grecques. A son retour, Vélasquez fut créé Chevalier de Saint Jago.

Il y eut dix-sept papes de nationalité française. Le premier fut Sylvestre II qui essaya, en accord avec l'empereur Othon III d'organiser la chrétienté et donna le titre de roi à saint Etienne de Hongrie. Le dernier fut Grégoire XI, qui quitta Avignon pour revenir à Rome, en 1377, sur les instances de sainte Catherine de Sienne.

En 1865, un missionnaire français, le père David, eut la curiosité d'escalader le mur du parc Impérial, en Chine, et vit un troupeau de cerfs d'une race inconnue. Il fit part de sa découverte, mais personne n'a jamais su d'où venaient ces bêtes et pourquoi il n'en existait aucun spécimen en dehors de l'enceinte impériale. De nos jours 254 cerfs du père David sont la propriété du duc de Bedford et les 21 autres appartiennent à des jardins zoologiques à New-York, Londres, Munich et Sydney.

Avant de quitter Washington, où il avait représenté la France pendant plusieurs années, M. Jusserand décida de faire ériger une fontaine destinée à permettre aux oiseaux du Rock-Creek Park de se baigner pendant la saison chaude. La dédicace inscrite sur le bassin se lisait ainsi : « Aux oiseaux de Piney Branch, leurs amis, Elise et Jules Jusserand ». Jamais plus gracieuse et plus charmante phrase n'a trouvé place dans la littérature du bon vouloir international.



VOS TROIS MEILLEURS COPAINS !

Payez-vous du luxe, assurez-vous l'agréable compagnie de trois copains qui ne vous « plaqueront » jamais, de trois amis qui, infailliblement, frapperont à votre porte au moment précis où vous serez aux prises avec ce raseur effroyable qu'est l'ennui ! Nous parlons de LUXE à bon marché et le mot n'est pas trop fort. Nous pouvons vous démontrer qu'avec la modique somme de \$5.50 vous pouvez vous procurer une bonne vieille valeur qui s'est même améliorée. Voilà ce que vous pouvez faire en vous abonnant à nos trois magazines :

LE SAMEDI ♦ LA REVUE POPULAIRE ♦ LE FILM

Et puis, il y a à considérer que LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont trois publications conçues et réalisées par des Canadiens-français pour des Canadiens-français, ceci dit sans aucun esprit de chauvinisme. Car il est démontré que, chez nous, si on s'intéresse aux choses de l'extérieur, on aime bien, également, à être mis au courant de ce qui se passe chez nous, dans notre Canada. Tout bien considéré, nos trois magazines, à cet égard, constituent un tout bien harmonieux, et c'est là l'une des principales raisons de leur grande vogue. On se les procure au numéro ou on s'y abonne. Ce dernier mode est encore le plus économique, le plus pratique, le plus recommandable. Pour ce faire, c'est la simplicité même : on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-contre.

Par le temps qui court, il est inutile de chercher midi à quatorze heures. Vous désirez le maximum pour votre argent et nous concevons parfaitement que cela n'est pas facile. Toutefois, en suivant notre conseil, vous avez l'assurance d'aller droit au but, car il n'est pas exagéré de dire que LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM demeurent vos trois meilleurs copains dont il est toujours possible de se procurer la compagnie pour la somme dérisoire de \$5.50. Voilà, assurément, ce qu'on peut appeler DU LUXE A BON MARCHÉ !

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, Can.

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

☐ LES TROIS MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

☐ IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985

MME ERNEST BESNER
STE MARTHE
QUE

28-052-C-21715